



E. H. Barker



Quelle joie en effet, quelle douceur extrême,
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime.

Boileau Satire X.



l'Explication de ce Frontispice et de l'eſtampe ci à côté est à la fin du Tome II.

AVIS
DE L'EDITEUR.

Les Editions qu'on a faites de ce Livre ont toujours été bien accueillies du Public, & nous avons apporté nos ſoins pour que celle-ci ſoit reçue auſſi favorablement que les précédentes. Nous l'avons augmenté de nouvelles découvertes concernant le corps humain, que nous avons puiſées dans les Livres intitulés : *Anatomie d'Heiſter. Diſſertation ſur la Génération de l'Homme &c.* & dans d'autres Auteurs qui ont traité ſur la Génération, & dont nous avons profité pour éclaircir certaines queſtions difficiles à réſoudre. Quoiqu'on attribue cet ouvrage à un autre Auteur, nous n'entrerons point dans ce détail, & nous nous contenterons de rapporter ſeulement ce qu'en ont dit les premiers Editeurs, qui s'expriment ainſi :

Nous avons crû que M. *Nicolas Venette*, Docteur en Médecine, Profeſſeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doyen des Médecins aggrégés

au Collége Royal de la Rochelle, ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions ici, puisqu'on le connoit présentement par tout pour être l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom par un retrograde sous celui de *Salocini, Vénitien*, pour des raisons que nous ignorons jusqu'à présent; mais on pouvoit connoître par plusieurs endroits de ce Livre qu'il étoit Médecin de la Rochelle. Plusieurs se sont écriés contre son Ouvrage comme contre un piege que l'on tendoit aux jeunes gens, soit qu'ils l'eussent lû avec préoccupation, ou qu'ils en eussent oüi mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lû. D'autres qui sont en plus grand nombre que ceux-là, en ont dit des louanges, & il n'y a gueres de personnes sçavantes en France & même en Europe, qui n'ayent ce Livre dans leur Cabinet, qui ne l'estiment beaucoup, puisqu'il a été imprimé plusieurs fois en François, en Allemand, en Flamand. Le premier qui en a dit du bien a été le docte M. *Bayle*, Auteur de la *République des Lettres*, qui à la *page* 1221 de l'Impression d'Amsterdam 1686, sur la fin de l'année 1687, témoigne que l'Auteur de ce Livre lui a appris mille

choſes importantes, prouvées par des faits : c'eſt beaucoup dire que d'apprendre mille choſes à l'un des plus ſçavans de l'Europe : puis, au commencement de l'année 1688, il parle encore de lui en des termes qui font bien voir qu'il avoit de l'eſtime pour ſon Livre, puiſqu'il n'y a gueres d'exemples dans ſes Journaux, où il ait parlé deux fois d'un même Auteur.

D'ailleurs, M. *Daniel Tauvry*, Docteur en Médecine, dans ſon Livre des *Médicamens*, parle encore de lui en des termes qui font bien connoître qu'il le priſe beaucoup.

Enfin, le laborieux Abbé *De Furetiere*, un des Membres de l'Académie Françoiſe de Paris, dans ſon grand Dictionnaire, ſur le mot de *Pucelage* le nomme fameux Médecin, & le compare à *Joubert*, Docteur en Médecine, & Chancelier de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Tout cela fait bien voir que cet Ouvrage a ſes Approbateurs, puiſqu'on lui donne tant de louanges, dont l'Auteur eſt la ſource. Et pour être convaincu de ce que j'ai dit, l'on n'a qu'à lire la Préface, qui eſt comme l'Apologie du Livre.



PRÉFACE.

SI les Livres des Anciens, qui traitoient de l'Amour, ne s'étoient point malheureusement perdus, ou par la malice des hommes, ou par l'injure des temps, nous aurions sans doute par leur lecture augmenté nos Observations sur la Génération des Hommes, & par-là nous aurions fait cesser les justes plaintes de l'illustre Tiraquel.

Mais quoique nous en manquions, nous avons, ce me semble, par notre propre expérience, & par celle de nos amis assez de lumiere pour faire un gros volume sur les ordres que la Nature nous a prescrits pour la production des hommes, sans que nous ayons recours pour cela aux pensées des Anciens.

La Nature qui n'est que Dieu même, ou pour mieux dire, sa divine Providence répandue par l'Univers, nous fournira encore des lumieres sur cette matiere, sans en aller chercher ailleurs. En cela nous suivrons ses préceptes, & nous

obéirons à ſes décrets : mais comme la Vérité eſt un attribut qui lui eſt inſéparable, nous ne la déguiſerons point, afin que la Nature & la Vérité jointes enſemble, ſoient les deux guides qui nous puiſſent conduire dans tout cet Ouvrage.

Nous découvrirons donc ſans ſcrupule les ſecrets de la Nature, & nous ferons paroître aux yeux de tous, ce qu'il y a de plus véritable & de plus caché dans l'hiſtoire de la Génération des Hommes.

Je ſçai bien que tout le monde n'a pas une force d'ame, pour en conſidérer les admirables productions : que parmi les hommes, il y en a beaucoup de foibles & de ſcrupuleux qui ſe ſcandaliſent de tout ce qui n'eſt pas à leur goût, & qui ſe plaignent toujours quand on n'eſt pas de leur ſentiment. La vérité toute nue n'a point de charmes pour eux, elle leur fait horreur, ſi elle n'eſt déguiſée. Ils veulent qu'elle ſoit maſquée pour être belle, & comme s'ils n'étoient point hommes, aux moindres amorces de l'Amour ils s'étonnent, ils s'offenſent, ils crient, ils s'allarment & ils fuyent.

Les premiers hommes étoient tous autres que nous. Ils étoient bien moins ſcrupuleux & bien plus raiſonnables que nous ne le ſommes. Leur nudité ne leur cauſoit

aucune émotion déréglée. La Nature & la Raiſon étoient les maîtreſſes de leurs mouvemens amoureux, & l'Amour même, tout fier qu'il eſt, ſembloit obéïr à ſes ordres quand ils s'y oppoſoient tant ſoit peu. Ils regardoient une femme comme une ſtatue, quand il n'étoit pas permis de l'aimer, & ſi par hazard l'Amour leur échauffoit le cœur, alors leur raiſon & leur force d'ame ménageoient ſi adroitement leurs paſſions, qu'ils pouvoient entierement ſe garantir de ſes charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faiſoit pas plus d'impreſſion ſur leur ame, que les filles de Lacédémone en firent autrefois ſur l'eſprit des peuples, lorſqu'elles danſoient toutes nues dans un carrefour ſans être couvertes que de l'honnêteté publique. Mais cette force d'ame eſt aujourd'hui bannie de nos Provinces, & il ſemble qu'elle ne ſe ſoit conſervée que parmi les Sauvages, qui en cela ſont bien moins ſauvages que nous.

Lorſque je conſidére l'aveuglement de l'homme & ſes contrariétés, qui découvrent ſa miſere, j'entre en chagrin de le voir en cet état. Sur cela je m'étonne de ce qu'il n'entre pas en déſeſpoir de ne ſe pas connoître ſoi-même, & de ne ſçavoir d'où il vient, & comment il

est fait. Je lui demande s'il est mieux instruit que moi sur les parties qui le composent, & sur la maniere dont il a été engendré, & je connois par sa conversation que sur cela nous sommes fort ignorans l'un & l'autre. Nous regardons tous deux autour de nous, & nous y voyons des gens qui n'ont sur cela pas plus de lumiere que nous en avons. Nous trouvons par hazard un homme qui nous instruit des principes de la génération, qui nous en montre les parties, qui nous en fait voir les actions, & qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes, pour multiplier leur espece dans le mariage, & les malheurs qui arrivent dans les plaisirs excessifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens, comme s'il avoit dépit de se connoître soi-même & de sçavoir son origine, insulte à la personne qui l'instruit de l'admirable dessein de la Nature dans la génération des hommes. Pour moi, qui vois que ce sont les commandemens & les ordres de Dieu, je les admire, & je m'y soumets.

J'avoue que l'on nous a élevés dans la répugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, que nous avons appellées honteuses, *quoique* Moïse

les ait nommées ſaintes, *puiſqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher ſans avoir la main coupée, & nous ſommes accoutumés à avoir de l'horreur pour leurs actions;* comme ſi Dieu ſelon la penſée de *S. Clément d'Aléxandrie*, ne les avoit pas fabriquées, & ſi les Loix divines & humaines ne nous permettoient pas d'en uſer.

Nous ſçavons que l'on peut parler des choſes les plus impudiques & les plus abominables ſans bleſſer la bienſéance, quand on parle d'une maniere à marquer l'état où les perſonnes ſont, lorſqu'elles le commettent; ou montrer par ſa retenue qu'on les enviſage avee peine, & qu'on les communique aux autres avec des circonſtances de ménagement. Les choſes les plus infâmes, qui ſont repréſentées ſous ce voile d'horreur, ſont la cauſe qu'on les regarde comme des crimes, & elles ſignifient plutôt les choſes que l'action même, parce que chaque penſée exprimée ayant deux ſortes de ſignification, l'une propre, l'autre acceſſoire, elle eſt conſidérée en divers ſens. Ainſi une choſe peut être infâme & honnête, défendue & permiſe. Ces idées acceſſoires ne ſont pas toujours attachées aux mots par un uſage commun, il faut s'en rap-

porter à celui qui s'en sert & lire son Livre sous cette condition. Car les mots n'étant que des sons, & les choses étant indifférentes d'elles-mêmes, ils ne sont impudiques ni les uns ni les autres ; & c'est une maladie ou une foiblesse d'ame de s'en scandaliser. C'est ainsi que S. Augustin *en a usé, lorsqu'il dit*, que s'il y a quelque personne impudique qui lise ce qu'il a écrit des plaisirs de l'Amour dans le mariage, elle accuse plutôt sa turpitude que les paroles dont il a été obligé de se servir, pour expliquer sa pensée sur la génération des hommes : *& il ajoute*, qu'il espére que le Lecteur pudique & le sage Auditeur lui pardonneront aisément la maniere de parler dont il s'est servi, pour s'expliquer sur cette matiere. *C'est aussi de la même sorte qu'en a usé l'Apôtre, lorsqu'il parle des horribles crimes des hommes & des femmes qui avoient changé l'usage naturel de leurs parties en celui qui est contre les Loix de la Nature.*

Celui qui sçait ce que c'est que le monde, regarde tout avec indifférence, & à l'imitation du Soleil, il ne peut être taché d'aucune chose, quelque sale qu'elle puisse être. Si par hazard ce Livre tombe entre ses mains, il le lira sans scrupu-

le, & il y admirera les ordres ſecrets que Dieu a donnés à la Nature, pour perpétuer l'eſpéce des hommes.

Mais parce que c'eſt par l'Amour que nous ſommes engendrés, & que l'Amour que l'Ecriture nomme Charité, ſelon le ſentiment de S. Jérôme, *eſt la plus forte de toutes les paſſions, il y trouvera dequoi la ménager, & la dompter même quand il en ſera embarraſſé, ſi bien que je ne doute pas que ce Livre ne puiſſe être d'un très-grand ſecours à pluſieurs perſonnes, même à celles qui ſont d'une vertu diſtinguée.*

Un jeune homme y connoîtra donc de quel tempérament il eſt, quelle diſpoſition il a pour la continence, ou pour le mariage. Il apprendra à quel âge il doit ſe marier, pour ne pas s'énerver dans le commencement de ſa vie, & pour vivre long-temps avec plaiſir, en quelle ſaiſon ou à quelle heure du jour, on peut faire ſans s'incommoder des enfans ſains & ſpirituels, qui ſoient un jour l'honneur & la gloire de leur Pere & le ſoutien de l'Etat. Mais parce que les jeunes gens n'enviſagent que la volupté, lorſqu'ils ſe marient: ils y verront dépeintes les incommodités incurables que cauſent les plaiſirs exceſſifs du mariage, afin qu'a-

vant que d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous causent, ils puissent les éviter & s'en garantir en même temps.

Un vieillard y trouvera jusqu'à quel âge on peut se marier, & s'il a dessein de se procurer des héritiers par le mariage, il y verra comment il doit se comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfans, & comment aussi dans la froideur de son âge il doit s'exciter auprès d'elle, sans qu'il puisse courir aucun risque d'altérer sa santé, ni de commettre aucune faute contre les maximes de la Religion.

Un Théologien, un Casuiste, & un Confesseur y apprendront les véritables causes de la validité & de la dissolution du mariage, les vices qui s'y rencontrent & même les péchés que l'on y commet parmi les voluptés permises. Car on y examine avec beaucoup de soin ce qui s'oppose à la génération, & par conséquent tout ce qui est contraire aux décrets de Dieu, aux loix du mariage, & à l'intention de l'Eglise.

Un Juge y trouvera des difficultés de Droit & de Médecine, établies & décidées si clairement que les Jurisconsultes n'ont jamais assez bien éclaircies, qu'après cela il sçaura lui-même distinguer les vérita-

bles causes de l'impuissance d'un homme & de la stérilité d'une femme, & ne se laissera pas abuser quand on lui présentera des enfans supposés. Cette science par soi-même n'est point suspecte, au lieu qu'un Médecin, un Chirurgien & une Matrone, à qui pour l'ordinaire on se rapporte dans ces sortes de matieres, peuvent être gagnés ou par complaisance, ou par intérêt. On y marquera encore les défauts qui peuvent causer le divorce entre des personnes mariées, l'âge dans lequel on commence à engendrer, & celui dans lequel on finit, & les signes qui peuvent marquer véritablement la grossesse. On y verra si la Nature a fixé aux femmes un temps pour accoucher, si les Charmes, les Magiciens, ou les Démons peuvent empêcher des personnes mariées de consommer le mariage. Enfin, on y apprendra si les Hermaphrodites & les Eunuques doivent se marier, & s'ils peuvent faire des enfans.

Un Philosophe & un Médecin y trouveront, ce me semble, de quoi se satisfaire, en lisant quelques découvertes que j'ai faites sur les parties naturelles de la femme, & sur les nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes, sur la cause des régles & du

lait des femmes, & sur quantité d'autres matieres, que l'on n'a point encore bien expliquées jusqu'ici.

Une femme apprendra dans ce Livre à régler ses mouvemens amoureux, & à ménager la réputation de ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le Cloître ou pour le Mariage, afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfans, qui ensuite ne se désespéreront point, pour avoir embrassé un état auquel ils n'étoient point propres. Elle y connoîtra comment on doit rendre le devoir à son mari, & les égards que l'on doit avoir pour lui, quand on aime sa santé, & que l'on n'est point esclave de sa passion.

Une fille sera instruite par avance de tous les désordres que peut causer l'Amour, sans l'éprouver auparavant sur elle-même; car comme les liens du mariage sont indissolubles, il seroit à souhaiter que toutes les filles sçussent avant que d'être mariées les peines & les chagrins que l'on y souffre.

Un Athée même qui lira attentivement ce Livre, & qui observera sans préoccupation toutes les démarches que fait la Nature dans les actions & dans la formation de l'homme, y trouvera dequoi

changer de ſentiment. Et je ſuis aſſuré qu'il n'y a ni Livre ni raiſonnement qui lui faſſe connoître plus clairement Dieu que ce que j'écris de la Génération des Hommes.

Un Débauché y connoîtra quels fâcheux chagrins & quelles maladies incurables cauſe un amour déréglé; & après y avoir fait de ſérieuſes réflexions, il y trouvera des remedes, ou pour s'oppoſer à la violence de l'Amour, ou pour conſerver ſa ſanté, ou pour être fort retenu à l'avenir.

Il ſeroit à ſouhaiter que le Lecteur, de quelque ſéxe qu'il fût, eût l'eſprit fort réglé, & qu'il ſçût ce que c'eſt que l'Amour & le Monde : qu'après cela, il ne fût ni libertin ni impudique, je deſirerois même qu'il fût d'un âge raiſonnable, pour être en état d'en profiter.

Nous pouvons donc regarder le portrait de l'Amour que j'ai fait d'après Nature pour éviter les défauts & les crimes que j'y ai remarqués. J'ai prétendu réformer les mœurs des libertins, & montrer aux Sages les ſoupleſſes de l'Amour pour s'en divertir, & de plus pour conſerver leur ſanté, & les obliger à choiſir les voies les plus aſſurées pour la génération ſans en abuſer.

Enfin, si nous admettions les plaintes que l'on nous fait, on auroit sujet d'accuser celui qui a formé les parties naturelles de l'un & de l'autre séxe, dont on abuse tous les jours si lâchement, & l'on pourroit encore blâmer celui qui nous a fait présent de la vigne, lorsque l'on s'enyvre si aisément de son jus. Car si nous pesions les bienfaits & les présens de la Nature, par le mauvais usage de ceux qui en usent, en vérité nous les prendrions toujours en mauvaise part.

Nous serions encore réduits à cette extrémité que de supprimer la plupart des Livres anciens & nouveaux. Nous bannirions de nos Bibliothéques Catule, Juvénal, Horace & Virgile *même, qui nous entretiennent agréablement de l'amour. Il faudroit déchirer* Aristote, Platon *&* Plutarque, *qui ont écrit de la génération & des voluptés naturelles. Il faudroit encore abhorrer les ouvrages de* Dante, *de* Petrarque, *de* Bocace, *de* Marsille Ficin, *de* Platine, *& d'*Equicola, *qui nous expliquent les victoires & les triomphes de l'Amour. Nous ne devrions point lire ce Livre que* Jerôme Mengus, *Cordelier, dédia au Cardinal* Paleole, *ceux du* P. Delrio, *Jésuite, ni ceux du* P. Sprenger, *Dominicain, des conjonctions abomina-*

bles que font au Sabbath les Sorciers avec les Diables : non plus que le Livre de l'Amour de Flaminius Nobilis, *l'un des grands Théologiens de ſon temps, qui, après avoir travaillé à l'Edition de la Bible Latine par l'ordre du Pape* Sixte V, *crut qu'il n'étoit ni deshonnête, ni indigne de lui de compoſer celui-là, comme le Chef-d'œuvre de ſa vie. Il faudroit jetter au feu tous les Caſuiſtes, qui nous enſeignent tant de choſes ſur ces matieres. Et le* P. Sanchez, *Jéſuite, ne ſeroit point exempt de blâme, lui qui a fait un gros volume de ce qui ſe paſſe de plus ſecret entre des perſonnes mariées. On ne liroit plus* S. Auguſtin, S. Grégoire de Nice, *ni* Tertullien, *qui parlent de l'Amour Conjugal en des termes que je n'oſerois traduire en François qu'en les paraphraſant.*

De plus, touchant la Médecine & l'Anatomie, je trouverai par tout le Livre des erreurs populaires de Joubert, *qui traite des actions des parties des deux ſexes, & qui oſa bien le dédier à* Marguerite de Navarre, *Grand-mere d'*Henri le Grand, *de glorieuſe mémoire. Celui d'*Ambroiſe Paré, *& de* Du Laurens, *qui traitent de la Génération des hommes ; & celui de M.* Mauriceau, *qui par-*

le de l'accouchement des femmes avec les figures, qui ſemblent deshonnêtes & impudiques. Que l'on débitera ouvertement un Livre, qui traitent des paſſions de l'ame, où l'on nous inſinue adroitement dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'Amour. Que les Livres de Bodin *Avocat, & de* Delancre, *Conſeiller au Parlement de Bordeaux, nous feront voir les impudicités & les abominations que commettent les Sorciers au Sabat : que le Roman de la Roſe & du Bourdon, dont* Jean de Meun *fut l'Auteur, ſe trouvera encore chez nos Libraires : que les Piéces en vers, les Satyres & les Comédies de nos Poëtes ſe vendront publiquement, & qu'enfin le plus ſaint de tous les Livres ſe trouvera entre les mains de preſque toutes les femmes ; je ne crois pas que l'on puiſſe trouver mauvais que j'aye agité dans ma Langue toutes les queſtions qui compoſent ce Livre.*

Je ſçai qu'il y a quelques perſonnes ſi ſuſceptibles d'amour, qu'ils ne peuvent voir aucun objet amoureux, ni lire aucun Livre qui en traite, ſans être émus juſqu'au crime par cette paſſion. Je conſeille à ces perſonnes-là de fuir la converſation des hommes, ou d'habiter les déſerts & la ſolitude, pour ne rien voir qui les

choque, ou pour ne rien ouir que l'on puiſſe dire de la génération des hommes.

Que ſi par nos efforts ou par notre adreſſe, nous pouvions nous priver des mouvemens de l'amour, ou en exempter les autres, j'avoue que j'aurois tort d'expoſer ce Livre aux yeux de tout le monde. Mais parce que l'amour eſt une paſſion à laquelle nons nous laiſſons tous vivement toucher, ſans pouvoir ſouvent nous en défendre, il me ſemble que l'on doit plutôt louer que blâmer un Livre, qui enſeigne à la modérer & à ſe conſerver la ſanté, en ſe garantiſſant des ſoupleſſes dont il ſe ſert toujours pour nous maltraiter? Car c'eſt une partie de la prudence humaine, que les Peres de l'Egliſe ont appellée Prudentia Carnis, *que de ſe conſerver la ſanté dans la modération des plaiſirs du mariage.*

Ce ne ſont pas toujours les Livres qui nous apprennent ce que nous ne devons pas ſçavoir, la mauvaiſe complexion, les exemples & les converſations deshonnêtes font ſouvent plus de mal.

On ne peut pas dire véritablement que j'apprens dans ce Livre les excès de l'Amour, ni que j'enſeigne les ſoupleſſes de cette paſſion pour en abuſer. Si je les expoſe aux yeux de tout le monde, je ne

le fais que pour décrier les voluptés illicites, pour les fuir & pour les abhorrer en même-temps comme des causes de la perte de notre santé, & de la perpétuité de notre espéce: Car ce n'est pas pour réduire en méthode les ouvrages de la génération, ni les actions des parties génitales des deux sexes, que j'ai fait ce Livre. On sçait qu'il y a déja longtemps que cette affaire a été réduite à la perfection par les seules forces de la Nature. La science ne fait rien à cela. Les plus ignorans & les plus lourds y sont les maîtres: mais nous y avons voulu marquer la modération que l'on doit avoir dans les plaisirs de l'amour, afin que, pour le répéter une autre fois, on en fasse un bon usage.

Je ne doute pas pourtant que si l'on ne juge de ce Livre que par le titre de ses chapitres, il ne paroisse indifférent & impudique à quelques personnes qui ont été mal élevées, qui ont de mauvaises inclinations & l'esprit mal tourné. Mais si l'on l'ouvre, qu'on le lise; & qu'on juge sans préoccupation du dessein que j'ai eu en le composant, on y adorera sans doute la Sagesse Divine, qui nous a embrasé le cœur par le moyen de l'Amour, pour perpétuer notre espéce.

Mais tout le monde n'est pas capable

de bien juger de mon Livre. Il eſt comme un tableau que toute ſorte de perſonnes ne ſont pas capables de connoître. Pour en bien juger, il faut avoir la ſcience de la peinture, & puis ſe mettre dans le véritable point de vue ; car il n'y en a qu'un ſeul qui eſt indiviſible, & qui eſt le véritable lieu, d'où on le puiſſe bien voir. Ceux qui veulent en juger, ſouvent ne s'y mettent pas. Ils ſe placent trop près, trop loin, trop haut, trop bas, & ainſi ils en jugent mal. De plus, les ignorans ne ſont point capables d'en juger, & ceux encore qui ne l'ont vu que par ouï-dire, ou par préoccupation. Il y a donc de trois ſortes de perſonnes qui ſe ſont établis pour ſon juge. Les premiers qui ſont dans une pure ignorance diſent après les autres qu'il ne vaut rien qu'à être brulé par les mains du bourreau. Les ſeconds qui ſont ſçavans en jugent bien, ou n'en diſent mot, & y admirent les ordres de la Nature & les préceptes de Dieu pour la génération des hommes. Enfin, les troiſiémes qui ſont des demi-ſçavans en plus grand nombre que les deux autres, publient que mon Livre eſt pernicieux. Ils font les entendus, ils troublent tout le monde, & jugent plus mal que les autres. Ils ſont ictériques ; & diſent que

c'eſt moi qui ſuis barbouillé de jaune. En vérité tout le monde n'a pas le droit de bien juger. Pour cela il faut avoir l'eſprit droit, bon goût & bon ſens, & peu de perſonnes l'ont ainſi : témoin ce que nous fait remarquer Quintilien, *qu'il y avoit de ſon temps des hommes qui eſtimoient plus* Lucrece *que* Virgile, *quoique le premier, ſi on le compare à l'autre, ne mérite pas le nom de Poëte. Enfin, je ne voudrois pour défendre mon Livre, que l'Apologie qu'a faite le Pere* Théophile Renaud *en faveur de ſon compatriote le Pere* Sanchez, *Jéſuite, qui a écrit du mariage, comme j'ai fait, & alors il ſeroit bien défendu.*

Quel Prédicateur de l'Egliſe a prêché avec plus de zéle & de force que moi la modération des plaiſirs, & la fuite des voluptés dans le mariage ? Qui eſt-ce qui s'eſt oppoſé plus que moi à l'excès de l'Amour, & qui a enſeigné de plus ſûrs moyens pour ſe garantir de ſes appas ? L'on a qu'à lire l'art. 2. du chap. 3. de la premiere partie ; le chap. 1. 2. & 6. l'art. 1. & 2. du chap. 8. le chap. 10. & 11 de la ſeconde ; le chap. 1. de la troiſiéme partie *de ce Livre, & pluſieurs autres endroits, pour ſçavoir ſi je porte les hommes au vice plutôt qu'à la vertu.*

Que l'on juge mal, quand l'on ne juge des choses que par l'écorce & par l'apparence ! Si nous considérons que Loth *caresse amoureusement ses filles ; que* Samson *fait des merveilles ; que* S. Jerôme *appelle des fables à la lettre ; que* David *commet un adultere ; que* Thamar *se prostitue ; qu'*Osée *se marie impudiquement par le conseil de Dieu ; que* Holla *& sa sœur courent après des impudiques, ne croirons-nous pas que ce sont des choses deshonnêtes, abominables, & indignes d'être placées dans l'Ecriture Sainte ?*

D'ailleurs, je les prie encore, qu'ils ne jugent pas de mon Livre sans l'avoir lû, comme l'on fit autrefois des Livres de S. Thomas *& de* Roger Bacon, *Chancelier d'Angleterre, que l'on estima Magiciens sur le seul titre de leurs Livres : & enfin, qu'ils ne se laissent aller lourdement ni aux persuasions de mes ennemis, ni a la malignité des ignorans ; car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrêtent à des peintures grotesques, que de sages qui s'appliquent à contempler les beautés de la Nature. Après tout, s'ils le trouvent mauvais, je consens qu'ils le blâment, & même qu'ils le fassent brûler, comme fit autrefois* Neron

les Satyres de Fabricius Vejento, *& le Sénat Romain les Livres de* Cremunus Cordus.

*Mais pourquoi m'étonner de ce que l'on critique ſi malicieuſement mon Livre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas été critiqués, & ç'a été contre ces mêmes ouvrages que l'envie & la haine ont été les plus acharnées. N'a-t-on pas dit qu'*Homere *dormoit ſouvent, & qu'il étoit plein de fautes ; que* Demoſthene *ne ſatisfaiſoit guères ceux qui le liſoient ? Que* Cicéron *étoit un Compilateur des Grecs, dont on a même marqué tous les paſſages ; qu'il étoit timide, lâche, plat, trop copieux & trop lent aux exordes & aux digreſſions, trop ennuyeux dans la cadence de ſes périodes, & enfin trop tardif à s'émouvoir ? Que* Seneque *le pere n'avoit point de liaiſon, & que ſon diſcours n'étoit que comme du ſable ſans chaux ? Que* Pline l'Hiſtorien *avaloit tout ſans jugement, & qu'il ne digéroit rien ? que* Virgile *avoit peu d'eſprit & étoit un uſurpateur des penſées d'autrui ? Qu'*Ovide *étoit trop déſabondant ? Qu'*Horace *étoit trop deshonnête, & qu'il avoit écrit des Vers en Proſe ? Que* S. Ambroiſe *étoit la Corneille de la Fable, & que ſes Commentaires ſur* S. Luc

étoient des chanſons & des bagatelles? Enfin, l'envie ne ſe contente pas ſeulement d'attaquer la réputation des perſonnes qu'elle hait, mais encore de celles qui lui ſont contraires.

Quoiqu'il en ſoit, j'ai bien voulu me réſoudre en faiſant ce Livre à avoir autant de Juges que de Lecteurs. Cela ne me paroît ni onéreux ni injuſte.

Enfin, je n'ai pu faire autrement, quelque ménagement que j'aye pu apporter dans mon diſcours. Je ſerai fort ſatisfait, ſi un petit nombre de perſonnes doctes & bien entendues eſtiment mon Livre. Je les préférerai toujours à une multitude groſſiere qui ſouvent eſt un très-mauvais interpréte pour la vérité. C'eſt ſans doute ce que vouloit dire le Sage, quand il nous a laiſſé par écrit que l'opinion du peuple étoit ſouvent l'opinion des fols, *& ce que nous a voulu inſinuer* Horace, *qui commence une de ſes plus belles Odes par ces paroles:* Odi profanum vulgus, & arceo.

Si tu veux, cher Lecteur, avoir encor l'audace
De critiquer tous mes écrits;
Fais-moi paroître en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.

Fin de la Préface.

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans la premiere & seconde Parties de ce Livre.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE QUATRIEME.

CHAPITRE. V.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans les troisiéme & quatriéme Parties de ce Livre.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X & dernier.

Fin de la Table des Chapitres.

LA



LA GÉNÉRATION DE L'HOMME.

Regarde qui voudra d'un air ſombre & pedant,
Ce langage innocent,
On n'eſt point criminel pour faire une peinture,
Des tendres ſentimens qu'inſpire la Nature :
Chacun ſent en ſon cœur ces mêmes mouvemens,
Et tel qui les étouffe a perdu le bon ſens. Petrone.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties de l'Homme & de la Femme qui ſervent à la Génération.



QUI auroit cru que Dieu auroit fait, en créant le monde, comme font aujourd'hui nos plus fameux Ouvriers ; qui n'affectent jamais d'abord de faire voir

ce que leur Art a de plus excellent, mais qui attendent toujours ſur la fin à donner des marques de leur chef-d'œuvre ? C'eſt pourtant ainſi que Dieu voulut commencer ſon ouvrage par les Créatures les moins parfaites, & qu'il ne ſe repoſa qu'après avoir montré les plus beaux traits de ſa puiſſance, en formant l'homme à ſa reſſemblance & à ſon image.

La matiere qu'il prit pour nous former fut une terre qu'on peut appeller vierge, puiſqu'elle n'avoit encore ſervi à aucune production. Ce fut ce limon que Dieu lui-même prit la peine de paitrir pour toutes les parties qui nous compoſent. La femme qui devoit avoir des qualités toutes différentes des nôtres, ne fut pas formée de cette même matiere, & il étoit bien juſte qu'elle fût faite d'une matiere plus noble & plus relevée, puiſqu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En effet, il ſemble qu'en général, tant dans l'homme que dans la femme, Dieu ait formé avec une étude particuliere, s'il eſt permis de parler ainſi, les parties qui devoient ſervir à la propagation de l'eſpece. A voir leur aſſemblage, leur proportion, leur figure & leur action, à conſidérer les eſprits qui y ſont

portés, le chatouillement & les plaisirs que l'on y ressent, l'Ame même qui y réside, puisque c'est par-là qu'elle sort pour se communiqu r, il n'y a point d'homme qui ne les admire, & qui n'y doive faire de particulieres réflexions.

ARTICLE I.

Des Parties naturelles & externes de l'Homme.

NOUS appellons le membre viril, (*a*) la principale des Parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux, sous le nom de *Fascinus*, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'étoit acquis dans le monde; car il n'y a ni charmes ni enchantemens qui la puissent égaler, si par hazard une femme l apperçoit par le defaut de quelques replis, son cœur se sent au même instant échauffé par une passion, de laquelle elle ne peut se defendre qu'avec peine.

En effet, dans ces derniers siecles, aussi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette Partie-là, parce qu'elle est le pere du genre humain, & l'origine des parties qui nous

composent. Le membre viril appellé communem nt *penis*, *virga*, *colis*, a été l'objet des cérémonies aveugles des anciens. *Saint Augustin dans le livre 7. de la Cité de Dieu*, dit que dans le village appellé *Lavinium*, on consacroit un mois à Bacchus, durant lequel on tenoit des discours insolens jusqu'à ce qu'on eût exposé le membre honteux en plein marché, que plusieurs honnêtes Dames du lieu venoient couronner en présence de tout le monde.

Au *Deuteronome* chap. 25. les parties sont appellées respectables, *verenda*. Si une femme en colere venoit à les arracher, on lui coupoit les mains sans rémission.

Il y a des hommes qui ont les parties secrettes fort grosses, d'autres, qui les ont fort petites, Priape entr'autre étoit bien partagé de ce côté, puisqu'il fut l'homme de son siécle le plus recherché des femmes, à cause de la longueur & de la grosseur de son membre. Villandré, ainsi que remarque l'Histoire de France, commit un crime de Leze-Majesté, pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La Loi de l'Ancien Testament commande de couper la main à une femme qui auroit manié ces mêmes Parties, ou par mé-

pris, ou par injure; & cette même Loi, aussi-bien que la nouvelle, ne permet pas qu'un homme qui a quelque défaut dans les Parties de la génération, soit admis dans l'Eglise de Dieu. Et les Caffres se trouvent glorieux, quand ils ont coupé en guerre, à leurs ennemis, plusieurs membres virils, dont ils font présent à leurs femmes ou à leurs amis, qui par honneur s'en font des coliers qu'elles se mettent au cou. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps; si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussi-tôt par des foiblesses surprenantes, la tête en pâtit par des pesanteurs insupportables, & les yeux en souffrent par des vertiges & des éblouissemens funestes.

La verge est un corps rond & long, composé de deux corps caverneux & de l'urethre; elle a six muscles, *deux érecteurs, deux accélérateurs & deux transvertes*; les premiers servent à l'érection, les seconds pressent la portion de l'urethre qui leur répond, & par conséquent accélere le cours de la liqueur qui y coule. Les troisiemes servent à dilater l'urethre. Ces mouvemens se font par le moyen des esprits animaux qui abon-

dent dans les parties en plus grande quantité dans les momens du *coït* ; il arrive une grande irritation aux hourpes nerveuſes qui jette le ſperme dans toutes les parties & pouſſe la ſemence avec violence hors de l'urethre, cauſée par le frotement de ces houpes contre les parties du vagin. Cette décharge laiſſant le ſang plus à l'aiſe, les liqueurs reprennent leurs cours & laiſſent les parties flaſques.

A conſidérer en gros cette Partie, on diroit qu'elle eſt toute d'une piece ; mais ſi on l'examine par parties, on connoîtra aiſément qu'elle eſt couverte d'une petite peau fort déliée, & d'une autre plus épaiſſe, qui eſt garnie de veines & d'artéres, attachée fortement au gland par un lien robuſte & membraneux (*b*) qu'elle a une membrane toute de chair, qui l'envelope & preſſe comme un étui toutes les parties qui la compoſent. Sa ſubſtance n'eſt ni ſolide ni oſſeuſe ; ſi elle avoit été comme celle des chiens ou des loups, il y auroit eu beaucoup de déſordre dans les différentes rencontres des hommes avec les femmes ; & il n'eût pas fallu tant de témoins pour juſtifier un larcin amoureux, qu'il en faut aujourd'hui, ſi, en ſe careſſant, on eût été arrê é par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine & de la ſemence (*c*) eſt placé au milieu de cette partie. Le gland couvert de ſon prépuce, qui eſt à l'une de ſes extrêmités, a la chair ſi délicate (*d*) & ſi ſenſible ; que c'eſt-là que la Nature a établi le trône de la volupté dans les embraſſemens des femmes.

Deux tuyaux que l'on nomme Nerveux (*e*) ou Cavernaux, accompagnent le conduit commun de l'urine & de la ſemence, ils ſont remplis d'une matiere déliée & ſpongieuſe qui reſſemble à du ſang caillé & noirci. C'eſt dans leurs petites cavités que les arteres & les nerfs portent des eſprits, qui s'y multipliant, ſont enſuite enfler ces deux parties, qui roidiſſent & qui endurciſſent tout le corps de la verge, ſouvent contre notre volonté. C'eſt ſans doute pour cela qu'*Ariſtote* a dit que le Cœur & la Verge étoient dans l'homme deux ſortes d'animaux, qui ſe remuoient d'eux-mêmes. Tout ceci ne ſe fait pas ſans myſtere. La Nature a ſes deſſeins dans tout ce qu'elle entreprend, & cette dureté que nous ſouffrons ſouvent malgré nous, n'arrive pas ſeulement pour ſe lier étroitement à une femme, mais pour darder avec violence dans ſes parties les plus profondes la matiere dont on fait les hommes.

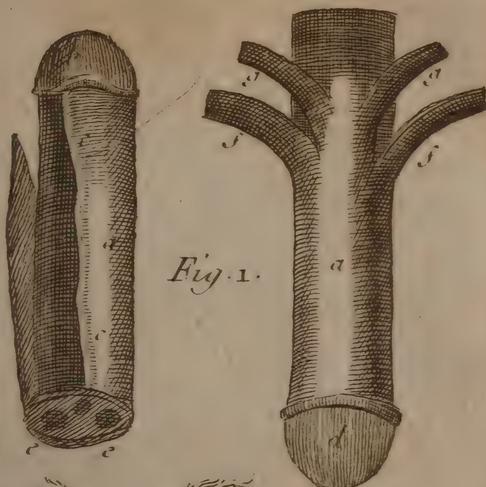
La verge ne ſçauroit s'élever ſans muſcle (*f*), ni ſe maintenir roide ſans un continuel abord d'eſprits. Il ſeroit même impoſſible que la ſemence fût dardée comme elle l'eſt, (*g*) ſi d'autres petits muſcles (*h*) ne preſſoient ſon conduit pour l'en faire ſortir avec précipitation.

ARTICLE II.

Des Parties naturelles & internes de l'Homme.

LES Teſticules ſont renfermés dans une bourſe (*i*) comme quelque choſe de fort précieux, auſſi eſt-ce de-là que la Nature puiſe inceſſamment la matiere dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties ſont les témoins de la virilité & de la force; & il n'étoit pas permis autrefois dans le Bareau de Rome, de porter témoignage contre quelqu'un, ſi l'on en étoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux Teſticules; ſi l'un eſt incommodé, flétri ou bleſſé, l'autre peut ſervir à la génération, & il s'en trouve qui n'en ont





Parties naturelles et externes de l'homme.

naturellement qu'un, comme autrefois les Sylles & les Cotes; mais la Nature renferme dans cette seule partie, toute la vertu qui devoit être dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un; & nos Histoires de Médecine remarquent qu'il n'y a gueres de Royaumes qui ne fournissent des familles où il n'y ait des hommes à trois Testicules, mais ceux-ci n'ont pas l'avantage des premiers, puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs Parties, ils en deviennent impuissans; la vertu prolifique étant divisée en trop de parties pour avoir de la force. *Agathocles*, Roi de Sicile, & M. *Pint*....... de cette Ville, connurent bien que le plus grand nombre de Testicules n'étoit pas le meilleur pour la génération, bien qu'il le fût pour l'ardeur & pour le plaisir; & qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux, que d'en avoir davantage.

Ceux qui ont trois Testicules ne sont pas toujours si ardens. *Schuvigius Spermatolog. pag.* 418, rapporte qu'un jeune homme de vingt ans, malgré les trois Testicules qu'il avoit, étoit froid & peu propre au *coït*. Comme la matiere seminale n'est pas bien élaborée, ils sont or-

dinairement ſtériles, mais cela n'eſt pas encore bien général.

Si l'homme, dit un Philoſophe ancien, avoit les Teſticules cachés dans le ventre, il n'y auroit point entre les animaux d'animal plus laſcif que lui. Afin donc d'éviter les deſordres de ſa laſcivité, la Nature, ajoute-t-il, a placé au-dehors les parties de la génération pour recevoir inceſſamment les impreſſions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je répliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne ſoit le plus laſcif de tous les animaux, puiſqu'en tout tems & à toute heure il eſt diſpoſé aux délices de l'amour, & que la plûpart des animaux attendent la belle ſaiſon pour s'accoupler.

Mais la Nature a eu une toute autre raiſon de mettre ces Parties au-dehors. La ſemence en eſt beaucoup mieux préparée lorſqu'elle a plus d'étendue & de tems à ſe perfectionner. Et c'eſt ſans doute cette même raiſon qui fait que la ſemence des femmes n'eſt pas ſi rectifiée que la nôtre, parce que les vaiſſeaux qui en préparent la matiere, ſont incomparablement plus courts & moins entrelaſſés que ceux des hommes.

Preſque tous les enfans ont les Teſti-

cules cachés dans le ventre, ou dans les aînes, & il s'en trouve peu à qui les Testicules paroissent avant l'âge de huit ou de dix ans ; c'est alors que la chaleur commençant à être vigoureuse, dispose toutes les Parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la Nature, & qu'elle pousse au-dehors les Parties qui étoient demeurées cachées jusques en ce tems-là. Les Testicules dans les enfans du premier âge se trouvent assez souvent près des anneaux des muscles obliques externes, & quelquefois dans les anneaux mêmes, ce qu'on a pris quelquefois pour une hernie inguinale. De tous ces enfans il y en a quelques-uns à qui les Testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour des Eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'*Argenton* n'auroit douté de la puissance de son mari, si elle lui avoit trouvé des Testicules dans la bourse, & l'on auroit sçu justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si après sa mort *Ambroise Paré* n'eût trouvé ses Testicules dans le ventre. Et jamais le Lapidaire, dont parle *Kerckringius, Observ.* 13, n'eût si forte-

ment chanté s'il n'eût eu ſes Teſticules cachés dans le ventre, qui lui ſortirent à dix-huit ans, après une fiévre chaude.

Quoiqu'en veuille dire *Hippocrate*, il n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il nous veut perſuader : que le Teſticule droit ſoit plus chaud que le gauche, & que ce ſoit lui auſſi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'expérience & la raiſon m'obligent de m'éloigner du ſentiment de ce Médecin. Car nous ſçavons que la ſemence de l'un & de l'autre Teſticule ſe mêlant enſemble lorſqu'elle ſort, on ne ſçauroit attribuer l'effet que nous en voyons plutôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plutôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainſi que nous l'examinerons ailleurs.

Au reſte, dans la diſſection que j'ai faite pluſieurs fois des Teſticules des hommes, j'ai ſouvent remarqué que le gauche avoit des veines & des artéres plus groſſes que l'autre, & que par conſéquent il étoit plus échauffé par le ſang & plus vivifié par les eſprits, & que d'ailleurs il étoit ordinairement plus

gros, plus ferme & plus plein de semence que l'autre, d'où l'on pourroit conclure contre le sentiment d'*Hippocrate*, qu'il contribueroit plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais à dire le vrai, pour le répéter encore, ni l'un ni l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle; témoin l'Histoire que nous fait *Gassendi*, d'un homme qui s'étant fait couper un Testicule, ne laissa pas pourtant de faire des enfans de l'un & de l'autre sexe.

Les Testicules sont des glandes conglomérées qui ont des nerfs, des artéres & des veines, qui prennent le nom de *spermatique*. Leur substance est vasculeuse & faite d'une infinité de vaisseaux très-fins, contourés de différentes façon. Les Testicules ont trois membranes qui leurs sont propres, & qui sont très-dures à la pointe de la lancette (*b*), de peur que les esprits qui sont destinés pour la vie des hommes à venir, ne se dissipent par leurs pores. Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques (*b*), qu'on pourroit dire être la fin de préparans, & le commencement des éjaculations. Elle est faite d'un nombre infini de petits filets (*b*), qui sont comme les réservoirs d'une matiere sé-

minalle, qui vient d'un ſang arteriel filtré par mille petits conduits, & d'un ſuc nerveux qui s'y eſt auſſi gliſſé par mille petits détours. Une matiere glanduleuſe occupe l'entre-deux de ces Vaiſſeaux, leur communique la vertu d'engendrer de la ſemence. Les arteres (*c*) & les nerfs (*f*), portent inceſſamment aux Teſticules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muſcles preſſent & préſervent ces deux petites parties & les ſuſpendent, de peur que les Vaiſſeaux qui préparent & contiennent la ſemence, ne ſe rompent par la peſanteur des Teſticules & par les agitations violentes de l'amour.

Il leur arriveroit, ſans doute, dans les mouvemens de cette paſſion des accidens funeſtes, ſi ces mêmes muſcles en les tirant en haut ne les en garantiſſoient; ſouvent la ſemence manqueroit d'eſprits dans cette occaſion, s'ils ne les approchoient de la racine de la Verge.

Quelques Philoſophes, & après eux quelques Médecins, ne demeurent pas d'accord que la ſemence ſe forme dans les Teſticules; parce, diſent-ils, qu'il n'y a point de cavités ſenſibles, ni de paſſage pour y porter la matiere: que ces parties étant froides, il ne peut s'y faire

aucune coction d'une matiere ſpiritueuſe, qu'on a beau faire la diſſection des Teſticules, on y trouve jamais de ſemence; qu'il y a des animaux qui n'ont pas de Teſticules, & qui cependant ne laiſſent pas d'engendrer : enfin que nous avons des Hiſtoires qui nous aſſurent que des hommes qui en avoient été privés, ont fait néanmoins des enfans.

Toutes ces raiſons paroiſſent bien fortes à ceux qui n'examinent les choſes que par les livres des Auteurs, mais ſi nous recherchons diligemment la vérité de tout cela par la diſſection des parties & par d'autres meilleures raiſons, nous ſerons bientôt d'un autre ſentiment.

Car on ſçait que les artéres ſpermatiques (*d*) vont tout droit aux Teſticules, & qu'en ſe partageant en deux rameaux, elles portent à l'épidydime (*e*) & au corps du Teſticule la matiere de la ſemence. On ſçait encore que les nerfs qui viennent de la ſixieme paire (*f*) & ceux qui ſortent du cordon des nerfs, qui viennent du bas de l'épine du dos (*ff*), communiquent aux Teſticules une matiere ſpiritueuſe propre à la génération. D'ailleurs, que les Teſticules n'étant qu'un entrelacis de vaiſſeaux (*b*), ils ont à cauſe de cela des cavi-

tés, bien qu'e les ne soient pas sensibles : que la semence n'étant qu'un excrément, la Nature ne la souffre pas longtems dans les Testicules, à moins qu'ils ne soient malades, ce que l'Histoire de Dodone nous confirme, qui ayant trouvé dans le corps d'un Espagnol un Testicule d'une grosseur prodigieuse, & l'ayant ensuite coupé, on fit réjaillir la semence aux yeux de ceux qui étoient présens : que les poissons ont des parties qui ont du rapport aux Testicules des autres animaux ; & qu'enfin les Histoires que l'on trouve par écrit des Hommes & des animaux, qui ont engendré sans Testicules, sont ou fabuleuses, ou que du moins elles doivent être entendues, ainsi que nous l'expliquerons au Chapitre des Eunuques.

Mais la principale raison que l'on objecte, est prise du tempérament des Testicules. Cependant on sçait que le Cerveau est d'un tempérament froid, & d'une substance assez solide pour être de sa nature une glande : que l'on ne voit aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine, & que jamais, dans les dissections que l'on en a faites, l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui filtroit au travers de sa substance, &

quelle étoit la matiere prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir ; & si j'ai souvent observé, en pressant la substance du Cerveau d'un homme mort, un peu de sérosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'étoit néanmoins que du sang qui commençoit à se changer en suc nerveux. Ainsi, bien que le Cerveau soit d'un tempérament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait été fait que pour tempérer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'Aristote ; il ne laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurés que ceux du cœur, car le sang des artéres tout ouvert & tout plein d'esprits, montant en haut avec précipitation par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du Cerveau, pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chymistes en font à peu près de même, lorsqu'ils veulent faire de l'Eau-de-vie ; car les esprits de vins qu'ils mettent dans l'alambic s'élevant peu-à-peu au chapiteau, & se distribuant ensuite par un long conduit dans un Vaisseau qui les reçoit, auroient des qualités âpres & peu agréables au goût, s'ils n'étoient adoucis dans la serpentine par la

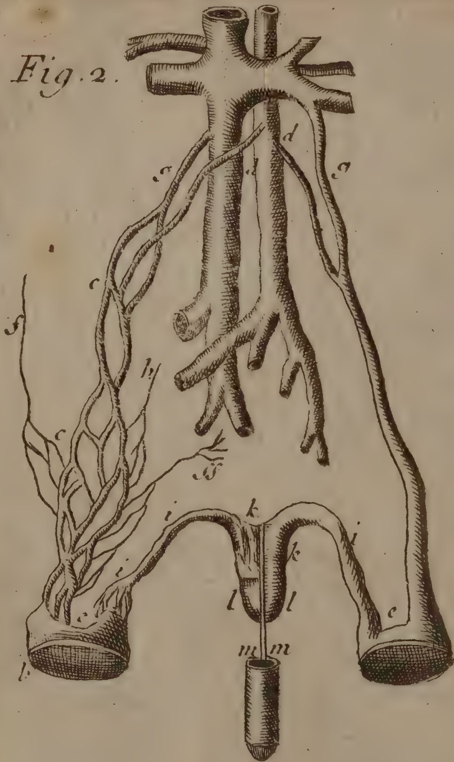
froideur d'un tonneau d'eau, comme si le froid condensant & ressemblant les esprits du vin les rendoit ensuite plus rectifiés & plus doux.

Il en arrive autant dans le Cerveau; car le sang qui sort tout bouillant du cœur, & qui réjaillit en haut, entre dans la substance du Cerveau, qui par sa froideur en condense les esprits, & qui le rend la liqueur la plus subtile & la plus épurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il n'est pas maintenant difficile de rendre raison pourquoi les Testicules sont les ouvriers de la semence de l'homme. Car personne n'ignore qu'ils ne soient des parties froides, puisqu'ils sont des entrelacis de Vaisseaux (*b*) pressés par de petites glandes : & si l'on est persuadé que le sang se subtilise en passant par le cerveau, & devient esprit animal, on doit aussi croire que ce même sang se rectifie en pénétrant les Testicules, & qu'il devient esprit séminal, pour parler de la sorte.

Deux sortes de Vaisseaux sont attachés aux deux extrêmités du Testicule, les uns qui sont un entrelacis d'artéres (*a*), de veines (*g*), de nerfs (*ff*), & de vaisseaux lymphatiques (*h*), por-

Parties naturelles et internes de l'homme.



tent la matiere pour faire la ſemence, & les autres en rapportent la ſemence toute faite (*i*) & s'en déchargent dans le corps variqueux ou pyramidal (*i*) qu'on nomme paraſtate, & puis, ſuivant le ſentiment de tous les Anatomiſtes, ils s'en déchargent dans des petits réſervoirs, qui ſont à la racine de la Verge. (*k*)

On pourroit comparer ces réſervoirs aux petites cavités d'une grenade dont on a ôté les grains. C'eſt-là que la ſemence ſe forme & ſe conſerve pour pluſieurs embraſſemens & pour différentes générations. J'ai eu ſouvent la curioſité de preſſer avec les deux doigts ces petites veſſies glanduleuſes & des glandes (*l*) que l'on nomme proſtates, qui ſe trouvent auprès pour en faire ſortir la ſemence : & en même tems j'appercevois malgré la froideur du cadavre, une liqueur blanche & épaiſſe ſortir des proſtates (*l*), & une claire & pâle ſuinter des veſſicules (*k*), & enſuite ſe filtrer l'une & l'autre au travers d'une membrane près d'une petite verrue que les Anatomiſtes ont nommée *Verumotanum*, & puis s'épancher dans le conduit de la ſemence & de l'urine. (*m*)

C'eſt plutôt la calloſité & la dureté

de ces cellules, & de cette chair glanduleuſe, que l'on appelle proſtate, qui rend les Scythes ſtériles, qu'une legere perte de ſang, qui coule d'une veine coupée à la Temple. Car comme les Tartares ſont inceſſamment à cheval, ils preſſent tellement ces petits réſervoirs par la peſanteur & par l'agitation continuelle de leur corps, qu'ils les endurciſſent & les rendent enſuite incapables de recevoir la ſemence qui vient des Teſticules.

ARTICLE III.

Des Parties naturelles & externes de la Femme.

APrès avoir diligemment examiné les parties de l'Homme qui ſervent à la génération, il me ſemble qu'il eſt à propos de conſiderer celles de la Femme, & d'admirer en même tems l'artifice dont la Nature s'eſt ſervie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a diſpoſées.

Si les parties naturelles des femmes étoient toutes ſemblables à celles des hommes, & qu'il n'y eût ſeulement de

différence que dans le renverſement de ces mêmes parties, on auroit raiſon de dire que la femme eſt un homme imparfait, que la froideur de ſon ſexe eſt cauſe que ſes parties ſont demeurées au-dedans, au lieu de ſortir au-dehors comme celles des hommes.

Galien & Fallope après lui, quelques ſçavans Anatomiſtes qu'ils ſoient, auroient de la peine à ſoutenir cette opinion. Car ſi l'on obſerve la différente ſtructure des parties des deux ſexes, ſi l'on en examine le nombre & la figure, ſi l'on en conſidere les cavités & la figure; enfin, ſi l'on en compare l'action & l'uſage, on verra bientôt qu'elles ſont tout-à-fait différentes les unes des autres : car quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou ſi l'on veut, la bourſe de l'homme? entre le membre viril & le clitoris? Les Vaiſſeaux qui contiennent la ſemence des femmes, ne reſſemblent pas à ceux des hommes, & leurs Teſticules ſont faits d'une toute autre façon.

Mais ſans m'arrêter à ces ſortes de queſtions qui ne ſervent preſque de rien à mon ſujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la femme que nous appercevons les premieres.

La Nature eſt admirable dans tous ſes effets, & ne produit jamais rien ſans deſſein. Le poil commence à poindre à 1. ou à 15 ans, lorſque, ſelon la penſée de Théodoret, l'ame peut diſtinguer le vice de la vertu. C'eſt alors que la Nature met un voile ſur les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, pour leur marquer que l'honnêteté & la pudeur y doivent établir leur principal domicile.

On diſtingue les parties de la femme en externes & internes. Les externes, ſont le poil, la motte, les grandes lévres, la vulve, la fourchette, la fauſſe naviculanie, le périnée, les nymphes, le clitoris, le méat urinaire & celui du vagin.

Les intérieures, ſont le vagin, la matrice avec ſes vaiſſeaux & ſes ligamens, les trompes de Fallope & les ovaires. Le *ponil* eſt le vagin du pubis qui ſe couvre de poil à l'âge de puberté. L'éminence qu'on y voit, formée par la graiſſe, s'appelle *motte*. Les *lévres* ſont deux replis formés par la peau. L'eſpace qui eſt entre les grandes *lévres*, prend le nom de *Vulve*; on y voit pluſieurs lacunes orifices de pluſieurs glandes *ſebacées*, l'union des lévres par leur partie inférieure eſt appellée *fourchette*. Le ligament mem-

braneux qu'on y remarque eſt tendu dans les filles, & relâché dans celles qui ont ſouffert l'approche du mâle.

La foſſe naviculaire, eſt cet enfoncement formé par le ligament ſuſdit, & partie interne du bas des grandes lévres. *Le périnée* eſt l'eſpace compris entre la *fourchette* & *l'anus*. Si l'on écarte les grandes lévres, on en voit deux autres plus petites d'une figure triangulaire; elles s'appellent *nymphes*. Leur union à la partie ſupérieute forme une eſpece de prépuce au gland du *clitoris*. Le *clitoris* eſt une eſpece de verge qui a deux corps caverneux & des muſcles ſans canal. Au-deſſus du *clitoris* eſt un endroit appellé *meat urinaire*. L'ouverture qu'on apperçoit eſt l'orifice de l'ouverture qui eſt plus court, plus large & moins courbé dans la femme que dans l'homme. Plus bas eſt un conduit nommé *vagin*. L'ouverture de ce conduit eſt l'orifice latéral de la matrice. On y remarque un cercle membraneux que l'on appelle *Hymen*. On le rencontre dans les filles qui n'y ont permis l'entrée d'aucun corps. Dans les femmes, au lieu de cette membrane, on y trouve quatre ou cinq boutons charnus qu'on appelle *Caroncules myſtiformes*.

Les parties naturelles de la femme, que l'on appelle Nature, parce que tous les hommes y prennent leur origine, ſont la cauſe de la plûpart de nos chagrins, auſſi-bien que de nos plaiſirs ; & j'oſe dire que preſque tous les deſordres qui ont paru dans le monde, & qui arrivent encore tous les jours, viennent de ces parties-là. On n'a qu'à lire *Petrone*, & à entendre bien l'hiſtoire des huit années qu'il décrit de la Cour débauchée de *Neron*, pour être perſuadé de ce que je dis.

Les lévres (*a*) & les rides (*b*) de ces parties ne ſont que les replis que la peau y fait ; elles reſſemblent à peu près à la crête d'un jeune coq, & les rides y marquent auſſi bien la vieilleſſe que ſur le viſage, lorſque les filles vieilliſſent, ou qu'elles ont proſtitué leur pudicité. Ce ſont ces rides internes que l'on appelle Nymphes, qui dans l'évacution de l'urine cauſent un ſi grand bruit, qui nous ſurprendroit ſans doute, ſi nous n'y étions accoutumés.

Quatre petits morceaux de chair de la figure d'une feuille de Myrthe *c*) ſont placés après les Nymphes, qui bien qu'ils ſoient inceſſamment arroſés, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu

que

Fig. 3.



Parties naturelles et externes de la femme.



que la Nature a allumé dans ces parties. Souvent c'eſt comme de l'eau, qui tombant ſur de la chaux, les excite & les échauffe davantage. Ces caroncules (*c*) que les Médecins appellent myrtiformes, ſont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de la matrice ſi petite (*d*), qu'à peine l'extrêmité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de 9 ou 10 ans, à moins que de lui faire violence en le déchirant. C'eſt ce que les Matrones veulent dire, lorſqu'en faiſant leur rapport du violement d'une Vierge, elles diſent que la corde eſt rompue; & c'eſt auſſi la ſéparation de ces mêmes parties, qui en donnant du ſang la premiere nuit des nôces, étoit autrefois parmi les Juifs un ſigne de défloration, ce que nous examinerons ci-après avec beaucoup de curioſité.

On voit au haut des Nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les Anatomiſtes appellent Clitoris (*e*), & que je pourrois nommer la fougue & la rage de l'amour. C'eſt là que Nature a mis le trône de ſes plaiſirs & de ſes voluptés, comme elle a fait dans le gland de l'Homme. C'eſt là

qu'elle a placé ſes chatouillemens exceſſifs, & qu'elle a établi le lieu de la laſcivité des femmes : car dans l'action de l'amour, le Clitoris ſe remplit d'eſprits, & ſe roidit enſuite comme la verge d'un homme : auſſi en a-t-il les parties toutes ſemblables. On peut voir ſes tuyaux (*f*), ſes nerfs (*g*) & ſes muſcles (*h*) : il ne lui manque ni gland (*i*) ni prépuce (*k*), & s'il étoit troué par le bout, on diroit qu'il eſt tout ſemblable au membre viril. C'eſt de cette partie qu'abuſent les femmes laſcives. Jamais *Sapho Lesbienne* ne ſe ſeroit acquiſe une méchante réputation, ſi elle avoit eu cette partie plus petite. J'ai vu une fille de huit ans qui avoit déja le Clitoris auſſi long que le petit doigt ; & ſi cette partie croît avec l'âge, comme il y a de l'apparence, je me perſuade que préſentement elle eſt auſſi groſſe & auſſi longue que celle de la femme que *Platerus* dit avoir vue, qui l'avoit auſſi groſſe & auſſi longue que le cou d'une Oye.

Mais ſi cette partie cauſe ſouvent des déſordres aux femmes, elle leur apporte auſſi des avantages ; car elle eſt à la matrice ce que la luette eſt aux poumons ; & le clitoris avec les caroncules corrige

l'air froid qui pourroit incommoder la matrice : il empêche en même tems qu'il n'y entre quelque choſe étrangere.

Toutes les parties que je viens de nommer ſeroient inutiles à la génération, ſi l'hymen que les Poëtes profanes ont dit être le Dieu des nôces, n'en étoit du nombre. Les Anatomiſtes anciens, qui ne s'occupoient qu'aux choſes les plus communes de l'Anatomie, ont pris pour l'hymen les caroncules dont nous avons parlé ci-deſſus, qui ſouvent étant jointes enſemble par des membranes aſſez fortes, s'oppoſent à l'entrée du Dieu Priape ; car il n'eût pas été raiſonnable que quelqu'autre choſe qui n'eût pas été de Dieu, ſelon la penſée des Payens, ſe fût oppoſée aux deſſeins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la Nature voulant conſerver la matrice de quelques femmes délicates produit une membrane au-deſſus du conduit de l'urine, afin que l'air, ou quelque autre choſe n'incommode pas les parties internes. Et c'eſt cette membrane que l'on appelle proprement hymen. Elle eſt parſemée de veines, & ordinairement trouée par le milieu, pour laiſſer d'un côté couler les Régles, & de

l'autre pour donner entrée à la ſemence de l'homme. Mais comme cette membrane qu'on nomme *hymen*, eſt contre les loix de la Nature, nos Anatomiſtes ont pris pour l'hymen les caroncules jointes enſemble par de petites membranes. Et ce qu'ont fait *Veſale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Caſſerius*, *Sebiſius*, *Bauhin*, & pluſieurs autres qui appellent *hymen* ces caroncules jointes, qu'il faut quelquefois couper, comme nous le verrons au *Chapitre 3. art. 4.* par une hiſtoire que tout Paris a oui dire, & que je rapporte dans toutes ſes circonſtances.

ARTICLE IV.

Des Parties naturelles & internes de la Femme.

ENtre toutes les parties de la femme qui ſervent à la génération, la matrice tient ſans doute le premier lieu. Et bien qu'elle ſoit l'une de ces parties les plus foibles, néanmoins elle eſt le lieu où les tréſors de la Nature ſont cachés. C'eſt cette terre où Diogene avoit ac-

coutumé de planter des hommes, & où, ſans honte, il s'immortaliſoit au milieu des rues.

La matrice eſt un viſcere ſitué dans l'hypogaſtre, entre la *veſſie* & *le rectum*, dont la figure approche de celle d'une poire, ayant ſon fond & ſon col en bas. La longueur du col eſt d'environ 5 à 6 pouces; il eſt compoſé de pluſieurs membranes. La premiere tient du péritoine : la ſeconde eſt compoſée de fibres charnues longitudinales & circulaires : la troiſieme eſt nerveuſe & forme pluſieurs plis dans la partie antérieure & poſtérieure du vagin, & elle a pluſieurs petits trous qui répondent aux glandes vaginales. Il eſt attaché par-devant à la *veſſie*, & par derriere au *rectum*.

Au fond du vagin eſt une ouverture ovale, qu'on nomme orifice interne de la matrice. Son fond eſt attaché aux trompes de Fallope, aux ovaires, aux régions iliaques, par le moyen des *ligamens larges*, & à la région du pubis par les *ligamens ronds*. On appelle *trompes*, conduits ſortant deux des parties ſupérieures & latérales du fond de la matrice, qui en s'éloignant, augmentent leur volume & leur cavité. Enſuite ils ſe retreciſſent vers leur extrémité, & s'évaſent enfin

pour former un pavillon découpé par les bords, qu'on appelle *morceau frangé.* Ils ſont attachés aux ligamens larges, & par leur moyen aux ovaires.

Aux côtés de la matrice ſont attachés deux petits corps blanchâtres ovales & un peu applatis ; on les appelle *ovaires.* Ils ont deux membranes, dont la premiere eſt fournie par les ligamens larges, & la ſeconde leur eſt propre, où ſont pluſieurs petites véſicules remplies d'une liqueur claire, qu'on nomme œufs. *Les deux ligamens larges* ſont formés par deux replis du *péſitonie*, qui en ſe dévelopant embraſſent le corps de la matrice, les trompes, les ovaires & les ligamens ronds. Il ſort des parties ſupérieures & latérales de la matrice deux eſpeces de cordons qui ſe portent obliquement de haut en bas, paſſent par les anneaux des muſcles obliques, & vont s'attacher à la région du pubis & à la partie ſupérieure des cuiſſes. Ce ſont les ligamens ronds. Les nerfs de la matrice viennent de *l'inter coſtal*, elle reçoit auſſi quelques rameaux des *paires ſacrées. L'aorte* lui fournit ſes arteres ſpermatiques, & les iliaques externes lui fourniſſent les utérines qui ſont en plus grand nombre que les ſpermatiques. Quant aux veines,

celles qui accompagnent les arteres ſpermatiques & qui en portent auſſi le nom, forment en montant un corps panepiniforme. Celle du côté droit ſe décharge dans le tronc de la veine cave; celle du côté gauche dans l'émulgente. Les veines qui accompagnent les arteres utérines ſe déchargent dans les vaines iliaques. On découvre auſſi des veines lymphatiques & des conduits laiteux dans l'état de groſſeſſe.

La matrice eſt ſituée au bas du ventre entre la veſſie & le gros boyaux, qui ſervent comme de couſſins au plus fier & au plus ſuperbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de ſa mere.

Dans les femmes de moyenne taille, qui ont accoutumé d'être ſouvent baiſées, elle eſt aſſez groſſe, & ſa profondeur eſt d'onze travers de doigt ou à peu près, depuis l'entrée juſqu'au fond; mais dans les vierges & dans les vieilles femmes, elles eſt extrêmement petite, & ſouvent pas plus groſſe qu'une féve ou qu'un œuf de pigeon, ce n'eſt qu'une peau dure & flétrie dénuée d'arteres & de veines apparentes.

Lorſque les Régles coulent aux filles, ou qu'une femme a conçu, toute ſa ſubſ-

tance s'enfle un peu plus qu'auparavant, & à mesure qu'un enfant croît, la matrice devient aussi plus simple & plus menue dans sa circonférence, mais un peu plus épaisse dans son fond, à cause de l'arriere-faix qui y est placé, & de l'abondance des vaisseaux, dont la matrice est parsemée en cet endroit-là : ce que l'expérience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considérer une fiole renversée, l'on a une idée assez juste de la figure de la matrice, si ce n'est qu'elle est un peu applatie lorsqu'elle est vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas-ventre, qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence. Son col (*a*) s'attache par le bas, & deux ligamens ronds (*b*), qui se communiquent aux aînes & au-dedans des cuisses, l'empêchent de s'élancer en haut dans les suffocations, dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les femmes grosses ressentent de si cuisantes douleurs au-dedans des cuisses, & que quelquefois elles se déchargent sur les aînes de l'impureté d'une infâme conjonction.

Mais comme la matrice ne peut monter, elle peut aussi descendre, si ce n'est

...es naturelles et internes de la femme.

Fig. 4.



par quelque effort extraordinaire. Car elle est attachée en haut par deux ligamens qui étant fermes & larges ressemblent en quelque façon à des aîles de Chauve-souris. Et bien que les ligamens (*c*) ne touchent point la matrice pour l'assujettir, ils tiennent pourtant ses cornes si fermes qui ne sont des parties, qu'elle se peut affaisser. C'est dans ces ligamens larges que les testicules sont placés & les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par les poids de l'enfant, ou par les violens efforts de l'accouchement, si bien que cette partie étant affermie de tous côtés, il est bien comme impossible qu'elle sorte du lieu où la Nature l'a placée : comme l'antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujettie par toutes les parties que nous venons de nommer; les arteres, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, lui servent encore de liens, & les membranes qui l'environnent, la pressent de toutes parts & l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtés de la matrice, on voit deux vaisseaux avancés (*d*), que *Diocles* a appellés les Cornes de la matrice,

a la reſſemblance des cornes dans les bêtes qui ont du rapport à celles-ci.

Le col de la matrice eſt une de ſes parties les plus conſidérables, c'eſt la porte de la Pudeur, & ſelon l'expérience commune, l'Etui du membre viril. Il eſt naturellement un peu tortu, afin de défendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors pour l'incommoder, & pour donner davantage de plaiſir à l'homme, quand il careſſe ſa femme.

Dès que cette partie commence à ſentir les plaiſirs de l'amour, elle s'agite tellement, qu'étant d'une ſubſtance nerveuſe & pleine de plis, elle s'élargit ou ſe reſſerre quand il faut.

Si un enfant tire de la mamelle de ſa mere le lait avec plaiſir, le cou de la matrice ſucce auſſi fort agréablement dans les voluptés amoureuſes la ſemence qui réjaillit de la verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avoit beſoin de teſticules (*f*) auſſi-bien que l'homme; & je m'étonne qu'il y ait eu des Médecins qui ſe ſoient laiſſé aller dans cette occaſion aux ſentimens d'*Ariſtote.* Ce Philoſophe a cru que la femme ne concouroit point à la génération, en don-

nant de sa part de la semence, mais qu'elle ne communiquoit que des alimens pour nourrir & faire croître ce qu'elle avoit conçu dans ses entrailles ; ce que nous examinerons dans la troisiéme Partie de ce Livre.

Cependant il est certain que les femmes ont des testicules (*f*), des vaisseaux spermatiques (*g*) & de la semence, puisqu'elles se polluent quelquefois, & que leurs testicules applatis au lieu d'être solides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes ensemble (*h*), qui conservent une humeur qui réjaillit souvent au visage de celui qui les coupe.

Paracelse & *Amantus*, Portugais de nation, ont laissé par écrit, que la matrice n'étoit pas la seule partie où un enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans une fiole de la semence d'un homme avec du sang des régles d'une femme, puis ils ont posé cette fiole dans du fumier chaud, pour observer comment la Nature agissoit dans les flancs d'une femme, lorsqu'elle travailloit à la génération. Mais outre que cela me paroît impie & impossible, je ne sçaurois ajouter foi à à un imposteur ni à un Juif dans l'expérience qu'ils nous proposent.

J'avoue pourtant de bonne foi, qu'il y a quelques hiſtoires qui nous marquent qu'un enfant s'eſt formé dans l'eſtomac d'une femme, & que quelques autres ont été trouvés dans les vaiſſeaux ſpermatiques que l'on appelle les Cornes de la matrice. Mais pour dire là-deſſus ce que je penſe, la premiere hiſtoire me ſemble tout-à-fait impoſſible ; car l'eſtomac faiſant tous les jours ſa digeſtion, ne peut changer ſon action pour celle de la matrice. L'autre me paroît plus faiſable, les Cornes étant une partie de la matrice, & ayant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La matrice, ſelon le ſentiment de *Platon*, eſt un animal qui ſe meut extraordinairement, quand elle hait ou qu'elle aime paſſionnément quelque choſe. Son inſtinct eſt ſurprenant, lorſque par ſon mouvement précipité elle s'approche du membre de l'homme, pour en tirer de quoi s'humecter & ſe procurer du plaiſir.

Son action principale eſt la conception : lorſque la ſemence de l'homme & de la femme s'aſſemblent dans ſes replis, elle les reçoit agréablement,

comme une bonne mere dont elle s'est attribué le nom. Elle les couvre, pour ainsi dire, par sa chaleur modérée, afin de faire un jour de ces semences animées, la plus belle production que la Nature ait jamais tentée; ce que nous examinerons plus particulierement au Livre III. La matrice a encore d'autres usages, dont le principal est de vuider le sang superflu des femmes, & de les décharger ainsi des impuretés dont elles pourroient être un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce sang puisse aller jusqu'à acquérir la qualité de venin; au contraire, il est ordinairement beau & pur, & ce n'est que par abondance qu'il sort tous les mois des arteres de la matrice.





CHAPITRE II.

De la proportion naturelle, & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme.

SI nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu, ou, si l'on veut, la Nature, qui est l'organe universel de sa puissance, a donné à chaque espèce des parties différentes pour se perpétuer. Que les unes reçoivent les parties des autres, lorsqu'il se fait une jonction de corps pour la propagation de chacune. Les parties génitales ne se font pas par hazard dans les flancs des femelles. Les ames dans les bêtes, & les intelligences dans les femmes, font tout l'attirail des parties naturelles de l'un & l'autre sexe par le commandement de la Nature.

L'intelligence, ou si l'on veut parler autrement, l'Ame que Dieu a créée & placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me

ſervir de cet exemple, choiſit dans le corps de ſa mere, qui vient de concevoir la matiere la plus proportionnée à former toutes les parties qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas beſoin de modéle pour cela : il ſuffit qu'elle exécute les deſſeins de la Nature pour garder toutes les meſures & les proportions qu'il eſt néceſſaire de garder dans la figure des parties ſecrettes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel ; elle fait une étroite liaiſon de tout ce qui les compoſe pour les faire un jour agir commodément quand il en ſera beſoin.

D'ailleurs une autre intelligence qui eſt de la même nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choiſir, dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir, la matiere la plus diſpoſée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit ſi bien en cette rencontre, qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans ſont ſi juſtes, leurs ouvertures ſi meſurées, leurs profondeurs ſi réglées, leurs diſtances ſi proportionnées, enfin toutes les dimenſions ſont ſi bien obſervées, qu'il ne reſte plus rien qu'à admirer

l'ouvrage de Dieu par le miniſtere de ces deux Intelligences. Car bien qu'elles ſoient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de terre, elles ont cependant ſi juſtement fabriqué les deux parties ſecrettes de l'un & de l'autre ſexe, que, lorſque les parties feront un jour en état de ſe joindre amoureuſement, rien ne manquera à leur conjonction. Elles ſe préſenteront ſi commodément de tous côtés, que l'on diroit qu'elles ont été coulées au moule, tant elles ſont proportionnées les unes aux autres.

Mais ſi ces intelligences manquent de matiere pour former les parties de la génération de l'un des deux ſexes, ſi la matiere eſt trop abondante, qu'elle ne ſoit pas flexible, ou qu'elle ait des qualités & des figures rebelles ; ſi la figure de la matrice de la mere eſt incommodée, & que ſon tempérament ſoit déréglé, quelle apparence y a-t-il que ces intelligences puiſſent réuſſir à façonner ces parties qui doivent un jour perpétuer les hommes ?

Je ne ſçaurois accuſer ni la Nature ni ces intelligences de commettre ces défauts, elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de défectueux, & ſur-tout quand elles ſe propoſent la génération & la conſervation des hommes.

Ces manquemens & ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'enfant qui se forme dans les flancs de sa mere ; il en est encore attaqué après qu'il en est sorti, ainsi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la proportion des parties naturelles de l'Homme & de la Femme, selon les Loix de la Nature.

QUOIQUE l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mysteres de l'amour, nous sçavons pourtant tout ce qui se passe dans l'action du mariage, & nous sommes fort contens, lorsque nous en avons des connoissances plus parfaites. Si d'un côté le péché a attaché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de *S. Augustin*, de l'autre la nature n'y a rien mis que de bienfaisant.

La Nature, qui n'a jamais rien fait sans dessein, a établi des Loix pour toutes les parties qui nous composent ; celles que nous appellons amoureuses, ont ordinai-

rement leur dimenſion dans les hommes & dans les femmes ; & le membre de l'homme, ſelon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que ſix ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonférence : c'eſt la plus juſte meſure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plûpart des hommes. Si la verge eſt plus grande & plus groſſe, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir, & les habitans du Midi ſont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties ſecrettes de la femme eſt ordinairement de ſix ou huit pouces de profondeur, & ſa circonférenee interne n'a point de meſure déterminée : car, par une admirable ſtructure, ce conduit s'ajuſte ſi proprement à la partie de l'homme, qu'il en eſt preſſé, qu'il devient plus ou moins large, ſelon les inſtrumens qui le touchent.



ARTICLE II.

Des défauts des Parties naturelles de l'Homme.

LEs Casuistes & les Jurisconsultes traitent ces sortes de matieres aussi bien que les Médecins, mais ils les traitent d'une façon toute différente. Les premiers croyent être obligés d'en parler pour le salut des ames, en refusant le Mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en séparant pour quelque tems l'homme & la femme, que quelques incommodités de parties auroient troublés dans le Mariage.

Les Jurisconsultes se sentent aussi excités par l'intérêt de la justice, & pour le bien de l'Etat, d'agiter ces mêmes questions. Ils veulent par-là sçavoir les causes de la dissolution du Mariage pour en corriger les abus. Mais, parce que ces matieres difficiles sont souvent fort mal touchées par les uns & par les autres, je tâcherai d'éclaircir les difficultés qui en dépendent, afin que l'on puisse ensuite juger sainement des différends qui tomberont entre les mains de ceux qui en

doivent être ou les Juges ou les Arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, l'on doit souvent en accuser les défauts naturels des unes ou des autres ; mais, pour comprendre comment ces défauts arrivent, il faut imaginer que l'intelligence, qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de sa mere, ne trouvant pas toujours assez de matiere pour former les parties naturelles d'un enfant, elle est obligée de rendre défectueuses ces mêmes parties ; & parce que les parties qui servent à la vie sont beaucoup plus nécessaires que celles qui contribuent à la propagation de l'espèce, que d'ailleurs celles-là sont plutôt formées que celles-ci, il arrive quelquefois que l'intelligence emploie aux parties nécessaires à la vie, presque toute la matiere, qui étoit destinée aux parties secrettes, & ainsi ces dernieres parties deviennent fort petites dans la suite du tems, leur matiere ayant été ménagée pour d'autres. Ce fut là la cause d'une des observations de *Platerus*, qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de son prépuce, au lieu de membre viril.

Les défauts des parties secrettes, aussi-bien que des autres dont nous sommes souvent composés, ne sont pas toujours naturels; & le Gentilhomme, dont nous parle *Paul Zachias*, n'auroit jamais engendré, s'il eût manqué, dès le ventre de sa mere, de la moitié de ses parties naturelles.

La mortification de la chair & la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de *Saint Martin* nous le fait bien voir; lui qui pendant sa vie avoit tellement macéré son corps par des austérités inouies, & qui s'étoit tellement roidi contre les libertés de son siécle, qu'après sa mort, si nous en croyons *Sulpice*, sa verge étoit si petite que l'on ne l'auroit point trouvée, si l'on n'eût sçu le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont pas les plus propres, ni pour la copulation, ni pour la génération. Elles incommodent les femmes, & ne produisent rien : si bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme soit médiocre, & que celle de la femme soit proportionnée, afin de s'unir l'une à l'autre, & de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cauſe de ce vice naturel que l'abondance de la matiere dans les premieres ſemaines de la conception ; ſi bien que l'intelligence, qui a ſoin de la formation de cette partie, auſſi-bien que des autres, ne ſçachant que faire de tant de matiere qui reſte après les principales parties formées, elle l'emploie à faire une groſſe & longue verge.

S'il eſt vrai ce que les Phyſionomiſtes nous diſent, que les hommes qui ont de grands nés ont auſſi de grandes verges, & qu'ils ſont plus robuſtes & plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Héliogabal*, que la Nature avoit favoriſé de grandes parties génitales, comme l'écrit *Lampridius*, choiſiſſoit des ſoldats qui avoient de grands nés, afin d'être plus en état avec moins de troupes de faire quelque expédition de guerre, ou de réſiſter plus fortement aux efforts de ſes ennemis ; mais il ne s'appercevoit pas en même tems que ces gens aux grandes verges étoient les plus étourdis & les plus ſtupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres ; il s'en eſt même trouvé autrefois qui avoient

la verge si longue, si nous en croyons *Martial*, qu'ils étoient souvent en état de la flairer ; & je ne sçais si ce Poëte ne vouloit point parler de *Clodus*, qui viola *Pompeia*, femme de *César*, dans le Temple de la Déesse *Bona*, lequel, au rapport de l'Histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eût pu joindre ensemble.

On doute si la semence est prolifique qui passe par une longue verge. *Galien* après *Aristote*, a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits qui résident abondamment par la longueur du chemin, la semence n'est plus ensuite capable de production. Mais plusieurs Médecins, & entr'autres le sçavant *Hucher*, sont d'un tout autre sentiment : car la semence se portant directement dans le fond de la matrice, sans être altérée de l'air, ni par aucune autre cause étrangere, elle a toutes les dispositions nécessaires pour la génération, & les Histoires que ce grand Médecin nous rapporte sur ce sujet, nous font bien voir que la vérité est toute pour lui.

A moins que les deux parties génitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ai dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement

l'une à l'autre : car ſi l'homme eſt un peu membru, & que la femme ſoit fort étroite, la conjonction n'eſt point agréable, & l'on ne peut ſe ſouffrir l'un l'autre. Mais ſi ce même homme ſe joint enſuite amoureuſement à une autre qui ſoit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaiſir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il cauſoit à la premiere. Si bien qu'il eſt vrai de dire ce que celui qui nous à donné tant de remédes contre l'amour, nous a laiſſé par écrit, que ſi nous aimons les perſonnes qui ont des inclinations & des parties proportionnées aux nôtres, notre flamme eſt heureuſe, & il ne vient de notre amour légitime que des tendreſſes & des voluptés permiſes.

En effet, ſi les deux femmes dont *Platerus* nous fait l'hiſtoire, avoient pu ſouffrir leurs maris, elles ne ſe ſeroient jamais plaintes en juſtice, & jamais les Juges n'auroient prononcé d'un commun conſentement, que leurs mariages étoient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la ſolitude, & permiſſion aux hommes de ſe remarier à d'autres qui ne furent pas ſi ſenſibles après leurs mariages, que de ſe plaindre de la groſſeur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point ici de la groſſeur prodigieuſe

digieuse de la verge de quelques hommes : on sçait qu'ils ne sont pas destinés pour le mariage, & l'on auroit eu grand tort si l'on avoit voulu remarier l'homme dont parle *Fabrice de H lden*, qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses & les petites verges qui sont des défauts dans les hommes, elles sont encore défectueuses, si elles sont mal figurées, ou si toutes les parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel ; car parmi les Chrétiens, les nôces n'étant instituées que pour avoir des enfans, il n'y a pas lieu de douter que, si un homme a ses parties naturelles si mal figurées, qu'il ne puisse consommer le mariage, & que ces défauts soient incurables, le mariage ne doive être déclaré invalide.

Enfin, il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matiere pour les décrire tous : car, pour le dire en peu de mots, on ne sçauroit caresser agréablement une femme, & encore moins engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, si les parries naturelles sont affligées de poirreaux, d'ulceres ou cicatrices, si le

prépuce eſt d'une grandeur prodigieuſe, ſi la verge eſt bridée par le fil du gland, ou enfin ſi l'on eſt attaqué par des maladies qui empêchent de careſſer une femme, & qui ſouvent ſont la cauſe de la diſſolution du mariage, ainſi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la femme.

JE ſuis perſuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle eſt auſſi ſujette à beaucoup plus d'infirmités que lui. La ſtérilité, qui en eſt une des plus conſidérables, vient le plus ſouvent plutôt de ſon côté que de celui de ſon mari : car entre cette infinité de parties qui compoſent ſes parties naturelles, s'il en a une qui manque ou qui ſoit défectueuſe, la génération ne peut s'accomplir ; & une femme qui eſt ainſi imparfaite, ne peut eſpérer l'honneur d'être appellée de ce doux nom de mere.

Je n'ai pas réſolu de parler ici de toutes

les parties qui concourent du côté de la femme à la formation de l'enfant, il me ſemble en avoir aſſez dit au Chapitre précédent. Mon deſſein n'eſt préſentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femme, qui peuvent empêcher la copulation, & qui peuvent être gueris.

Je ne m'étonne pas ſi les Phœniciens, au rapport de S. *Athanaſe*, obligeoient leurs filles, par des loix ſéveres, de ſouffrir, avant que d'être mariées, que des valets les défloraſſent ; & ſi les Arméniens, ainſi que *Strabon* le rapporte, le ſacrifioient les leurs dans le Temple de la Déeſſe *Anaitis*, pour y être dépucelées, afin de trouver enſuite des partis avantageux à leur condition. Car on ne ſçauroit dire quels épuiſemens & quelles douleurs un homme ſouffre dans cette premiere action, au moins ſi la fille eſt étroite. Bien loin d'éteindre la paſſion d'une femme, ſouvent on lui cauſe tant de chagrins & de haine, que c'eſt pour l'ordinaire une des ſources du divorce des mariages. Il eſt bien plus doux de baiſer une femme accoutumée aux plaiſirs de l'amour, que de la careſſer quand elle n'a point encore connu d'homme. Car, comme nous prions ici un ſerrurier de faire mouvoir les reſ-

ſorts d'une ſerrure neuve qu'il nous apporte pour éviter la peine que nous y prendrions le premier jour, ainſi les Peuples, dont nous venons de parler, avoient raiſon d'avoir établi de ſemblables loix.

Jeanne d'Arc, appellée la *Pucelle d'Orléans*, étoit du nombre de ces filles étroites; & ſi elle eût proſtitué ſon honneur, ou qu'elle eût été mariée, comme les ennemis de ſa vertu & de ſa bravoure le publient encore aujourd'hui, jamais *Guillaume de Cauda* & *Guillaume des Jardins*, Docteurs en Médecine, n'auroient déclaré, lorſqu'ils la viſiterent dans la priſon de Rouen, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte de *Warwic*, qu'elle étoit ſi étroite, qu'à peine auroit-elle été capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'eſt pas ordinairement un grand défaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois, juſqu'à s'oppoſer à la copulation & à la génération même. Le défaut eſt bien plus commun, quand ce paſſage eſt trop large, & il ne faut pas toujours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur auſſi large que les femmes qui ont eu pluſieurs enfans.

Bien que ce défaut n'empêche pas la copulation, cependant on ne voit guères de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder long-tems la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturellement un peu courbé, il ne se redresse que lorsqu'il est question de se joindre amoureusement : car il étoit bien juste que d'un côté la nature le roidît, puisque de l'autre elle roidissoit les parties génitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre, & pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal, quand il est endurci. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramollir, & les esprits s'émoussent & perdent leur vigueur quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces & bénignes que la Nature y fait passer tous les mois pour adoucir & redresser ces parties endurcies. A moins de cela elles ne se rendent point capables de faire leur devoir, en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une République bien réglée, nous ne verrions point

tant de désordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier, on s'examinoit tout nud, selon les loix de ce Philosophe, ou qu'il y eût des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont, & que jamais *Hammeberge* n'eût été répudiée par *Théodoric*, si ces loix eussent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des défauts qui s'opposent à la copulation. Quand son mari veut exécuter les ordres qu'il a reçus en se mariant, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa vigueur. L'hymen ou les caroncules jointes fortement ensemble, occupant le canal des parties naturelles de la femme, s'opposent à ses efforts. Il a beau pousser & se mettre en feu, ces obstacles ne cedent point à la force; & quand il auroit autant de vigueur que tous les écoliers du Médecin *Aquapendens*, jamais il ne pourroit dépuceler sa femme qui est presque toute fermée. Toutes les femmes fermées, & qui vivent après 15 ou 18 ans, ne sont pas entierement fermées; elles ont un petit trou, ou plusieurs ensemble,

pour laisser couler les regles, & pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme. Car, bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant concevoir ; & c'est ainsi qu'engendra *Cornélia*, mere des *Gracques*, à qui il fallut faire incision avant que d'accoucher.

L'accouchement est quelquefois accómpagné d'accidens si fâcheux, que les femmes se fendent d'une maniere étonnante, & j'en ai vu une dont les deux troux n'en faisoient qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, & la Nature, en les repoussant, y envoie tant de matieres, qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant, si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée ; & quand ces femmes sont un jour en état d'être embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulceres véroliques, qui arrivent aux parties naturelles des femmes, font la même chose ; ils collent tellement la chair d'un côté & d'autre, quand ils se guérissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert à vuider de tems en tems les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour la vie si on les coupe

& si on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occasion demandoit du secours à *Benivenius*, n'en fut pas pour cela exaucée ; car ce Médecin craignant que, s'il la coupoit, il n'en arrivât quelque funeste accident, aima mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de défauts dans les parties naturelles des femmes, qui s'opposent à la consommation du mariage, & par conséquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier pour parler des uns après les autres. Il me suffira seulement d'ajoûter à ce que nous avons dit cidessus, qu'il naît quelquefois des excrescences de chair dans le cou de la matrice, dont la copulation est empêchée, que le Clitoris devient si grand, qu'il en défend l'entrée, & que les lévres sont quelquefois si longues & si pendantes, que l'on est obligé de les couper aux filles avant que de les marier.





CHAPITRE III.

Des remédes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'Homme & de la Femme.

SI je n'avois remarqué, en lisant les Livres des Casuistes & des Jurisconsultes, plusieurs erreurs que les uns & les autres commettent, lorsqu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serois contenté du Chapitre précédent, & ne me serois pas donné la peine d'observer dans celui-ci, qui n'en est qu'une suite, les remédes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes, qui sont incommodés des maladies que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser, & se donner réciproquement les libertés que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai ici que des incommodités qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un & l'autre sexe, & je n'examinerai que celles que l'on peut guérir,

ayant deſſein de diſcourir ailleurs de toutes les cauſes incurables qui font l'impuiſſance des hommes & la ſtérilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des perſonnes mariées.

ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au Membre viril, & qui peuvent être guéries.

PUISQUE le Mariage n'eſt inſtitué que pour avoir des enfans, on doit croire que, ſi les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe ne ſont pas en état de ſe joindre étroitement, on ne ſçauroit exécuter le deſſein qu'a l'Egliſe, lorſqu'elle nous confere ce Sacrement.

La conjonction du mâle & de la femelle doit précéder la génération; ſi la copulation manque par les défauts naturels ou par quelque accident inopiné, l'eſpérance que l'on a d'avoir des enfans eſt vaine, puiſque celle-ci n'eſt qu'une ſuite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement par des exemples, je dirai que cette jeune Demoiſelle veut ſe plaindre hautement en

Justice de la longueur du membre de son mari, dont l'approche lui est un cruel supplice. En effet, la douleur qu'elle ressent, quand elle en est touchée, lui fait perdre le sentiment, & souvent la rend comme immobile; car cet homme lui déchire les nymphes, lui meurtrit les caroncules, lui fait fendre le conduit de la pudeur, & enfonce le fond de sa matrice; c'est de-là que vient une grande effusion de sang, un flux de ventre ennuyeux, & les autres incommodités qu'elle souffre après avoir été caressée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans remede: car, si l'on a soin de trouer par le milieu un morceau de liége de la hauteur d'un ou de deux pouces, selon l'excès de la longueur du membre, & qu'on le garnisse ensuite de coton dessus & dessous, que ce coton soit garni d'une toile mollette qui doit être piquée près à près, & que ce bourlet, ou pour mieux dire, cet écusson, soit couvert par le haut & par le bas; qu'ensuite on y couse à chaque côté deux petits rubans, & que, quand l'amour fera ressentir son feu, on fasse passer le membre par le trou de l'écusson, & qu'on lie à chaque cuisse les deux petits rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujetti; on jouira après cela des nou-

veaux plaiſirs que l'artifice aura inventés. C'eſt alors que la demoiſelle ne fuira plus les careſſes de ſon mari, & qu'elle ne lui refuſera plus ſes embraſſemens amoureux. Si par hazard ſon mari oublie l'écuſſon, elle aura ſoin d'en porter un autre, ou la neceſſité lui fera trouver agréable ſa main dont elle évitera les douleurs qu'elle reſſentoit autrefois, & le déſeſpoir où elle étoit d'avoir des enfans dans la ſuite de ſon mariage.

La groſſeur du membre de l'homme n'eſt pas ſi fâcheuſe à une femme que ſa longueur exceſſive. Elle ne fait qu'élargir des parties qui, étant membraneuſes & charnues, s'élargiſſent aſſez aiſément quand on le veut. La Nature les a faites pour cela, & aujourd'hui il ſe trouve peu de femmes qui ſe plaignent de la groſſeur de la verge de leur mari. Pourvû qu'une femme ſoit d'une taille médiocre, qu'elle n'ait point les flancs rétrécis, ni de défaut à ſes parties naturelles, je ne vois pas de fâcheux accidens à craindre, quand dans le mariage elle ſe ſervira d'une groſſe verge. Si ſes parties ſont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remédes que nous expoſerons à l'article ſuivant; ou, ſi l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la groſſeur exceſſive du membre

de l'homme ; ce que l'on peut faire par des cataplaſmes froids & aſtringens. J'appréhendrois pourtant que ces ſortes de remédes ne détruiſiſſent la ſemence, & ne la rendiſſent incapables d'être féconde, ſi bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur, que de s'arrêter trop long-tems à diminuer la groſſeur de cette autre partie.

La verge ne doit être ni bien longue, ni bien courte. Elle ne doit point être bien longue ; la ſemence perd ſes eſprits, lorſqu'avant que d'être répandue, elle parcourt un grand canal, & elle n'eſt pas même aſſez abondante pour gonfler un conduit exceſſivement long. Elle ne doit pas être bien courte ; le chatouillement n'eſt pas grand, quand le membre viril, n'occupant qu'à demi l'orifice de la matrice, laiſſe la nature dans ſon avidité ; & ſi étant petit, il eſt ſouvent en diſpoſition d'être enflé, il n'eſt jamais en état d'être ſatisfaiſant. Les muſcles ſe laſſent, quand ils ont à ſoutenir un grand fardeau ; les mêmes muſcles ne ſe laſſent point, quand ils n'ont à ſupporter qu'un petit faix, mais il faut que les parties atteignent les parties ; &, ſelon *Riolan*, comme les grandes verges ſont incommodes, les petites verges ſont irritantes.

Le membre viril, pour être comme il faut, ne doit pas excéder en longueur huit travers de doigt; quand il excede de beaucoup cette mesure, il est plus propre pour la montre que pour le service.

J'ai déja dit que je ne parlerois point ici des maladies incurables, ni de la grosseur prodigieuse de la verge de l'homme, qui auroit été causée par quelque maladie. Je sçais que l'on n'est point alors disposé à s'en servir pour plaire à sa femme, ni pour engendrer; & je ne sçaurois croire que *Pierre Perrod*, Maréchal du Village de Creseiat en Suisse, eût eu envie, à l'âge de 40 ans, de se joindre amoureusement à sa femme, lorsque sa verge étoit aussi grosse qu'un enfant naissant; car, au rapport de *Fabrice de Hilden*, il portoit entre ses cuisses une grosse masse de chair inégale, livide & mollette comme un champignon, que ce Médecin Allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette opération, il se porta ensuite beaucoup mieux, & avoit de tems en tems des mouvemens de concupiscence, lorsqu'il étoit couché auprès de sa femme; mais malheureusement il manquoit des parties pour exécuter les ordres secrets de la Nature.

Le membre viril étant roide devient tortu, lorsque le fil, qui lie par-dessous le prépuce au gland, s'avance jusqu'au conduit de l'urine, si bien que la tête du membre étant tirée en bas par cette bride, la verge est contrainte de se plier en forme d'arc. Si, avec cette incommodité, un homme veut se joindre amoureusement à sa femme, il augmente sa douleur, & s'apperçoit que sa verge se courbe encore plus qu'auparavant. Néanmoins la passion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce Ministre Luthérien dont parle *Hofman*, qui, la méprisant généreusement, fit plusieurs enfans à sa femme, malgré cette incommodité.

Il n'est pas fort difficile de trouver un remede à ce défaut, il n'y a qu'à donner un coup de ciseau au lieu qui tient le gland trop gêné, & empêcher ensuite la jonction du prépuce avec le gland. Pour guérir promptement le mal qu'aura fait le ciseau, on mettra entre la plaie un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, & l'on continuera ce remede quelques jours de suite, pour donner le tems à la Nature d'y former la cicatrice.

Les Matrônes Italiennes ont une fort mauvaise coutume sur ce sujet; elles se laissent croître l'ongle du pouce de la

main droite ; & après avoir apperçu le fil de la langue, ou du gland des petits enfans, elles le coupent de leur ongle, & brisent ainsi ce qui tient ces parties trop assujetties. Mais, pour dire ce que je pense sur ces sortes de déchiremens, il ne peut arriver de-là que des inflammations qui souvent sont bientôt après suivies de la mort.

Le filet, qui attache le prépuce au gland, n'est pas rare, il se déchire souvent dans le coït, sur-tout quand la femme est étroite. Quoique cette incommodité n'empêche pas la génération, l'opération qu'elle demande est si peu de chose, qu'on ne doit pas négliger de la faire faire. Elle est la même que celle du filet sous la langue des enfans. Un coup de ciseau termine l'affaire, les Sages-femmes se veulent quelquefois ingérer de le déchirer avec leurs ongles ; mais on doit rejetter cette méthode qui n'a pas été suivie sans inconvéniens.

Il y a encore une autre cause qui rend tortu le membre viril de l'homme ; sçavoir, lorsque le prépuce est tellement joint au gland, soit par un défaut naturel, ou par des ulceres négligés, que l'on ne sçauroit alors caresser une femme sans ressentir des douleurs extrêmes. Nos Mé-

decins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer par leurs propres mains à la ſanté des hommes, prétendent que cette incommodité peut être guérie, ſi l'on y apporte le ſoin & l'adreſſe qui y eſt néceſſaire; cependant ils ſont d'un avis contraire ſur l'opération. Les uns croyent qu'il faut couper beaucoup plus de prépuce que de gland, parce que le prépuce étant une peau qui ne peut donner beaucoup de ſang, ni cauſer une inflammation conſidérable, ainſi qu'on le remarque tous les jours dans la circonciſion des Juifs, l'opération en doit être plus aiſée & moins dangereuſe. Les autres au contraire veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce, parce, diſent-ils, que la cicatrice s'en doit plutôt faire, que l'on eſt enſuite plus diſpoſé à faire des enfans, & qu'il eſt même de la bienſéance de ſe tenir toujours le gland couvert. Mais pour moi, il me ſemble que le meilleur eſt de tenir le milieu de ces opinions, & que, ſi l'on doit en favoriſer quelqu'une, ce doit être toujours la premiere.

Il y a des enfans qui viennent au monde le prépuce collé avec le gland; comme ces parties formées enſemble ſe trouvent jointes dans toute leur circonférence, & comme ne faiſant qu'une ſeule par-

tie continue, il eſt fort difficile de les ſéparer. Néanmoins il faut tâcher de le faire avec une petite feuille de myrthe un peu franchete, qu'on coule doucement entre le gland & le prépuce, qu'il faut bien prendre garde de percer. On peut encore en tirant le prépuce en haut avec la pointe du ſcalpel diſſéquer & ſéparer les deux membranes. Il arrive quelquefois que cette adhérence vient après l'opération du paraphymoſis; dans ce cas, le prépuce n'eſt pas ſi difficile à être ſéparé de la maniere que je viens de dire. La ſéparation en étant faite, on coule entre le prépuce & le gland des petits linges trempés dans une eau diſſicative, telle que l'eau vulnéraire. On fait encore l'opération de cette maniere; lorſqu'on a découvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux, comme j'ai dit ci-deſſus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, ou dans un digeſtif que le Chirurgien aura compoſé, ſelon les indications qu'il aura priſes de la partie malade, de la douleur & des accidens qu'il doit toujours conſidérer en faiſant ces remedes. Sur cela *Fabrice de Hilden* nous fait une hiſtoire d'un homme de 20 ans, qui, s'étant marié avec une très-belle fille, ſe trouva impuiſſant le premier jour de ſes nôces, étant

incommodé de cette ſorte de maladie ; ce ſçavant Médecin en fit lui-même l'opération, & le jeune homme étant guéri de ſon incommodité, ſatisfit ſi bien ſa femme, qu'après cela elle ne ſe plaignit plus de l'impuiſſance de ſon mari.

Il ſe rencontre encore une troiſieme cauſe qui rend le membre tortu quand il ſe roidit. Après les complaiſances qu'un homme a eues pour une courtiſane, en ſe tenant long-tems en état de ſatisfaire les appétits déréglés de cette femme, il vient quelquefois à l'un des côtés de la verge ce que nous appellons *Nodus* ou *Ganglion*, qui n'eſt qu'une dureté groſſe ordinairement comme une féve, placée ſur les nerfs de cette partie. Quand on preſſe fortement cette dureré, on n'y ſent qu'une douleur obſcure ; mais quand le membre vient à ſe roidir, c'eſt alors que les douleurs ſont extrêmes par la gêne & la torture que ſouffre la verge dans une figure courbée qui eſt contre les loix ordinaires de la Nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette maladie en ramoliſſant la dureté qui la cauſoit, mais ils ont jetté les malades dans un déſeſpoir de guériſon. Ils n'ont pas prévu que les remedes ramoliſſans qu'ils y appliquoient augmentoient le mal

en dilatant les parties nerveuſes de la verge, qui recevoit enſuite plus d'eſprits vaporeux qu'auparavant. Car, en humectant le *Nodus*, ils élargiſſoient auſſi les ligamens poreux à façon des varices & des anevriſmes, & augmentoient le mal par ce moyen-là plutôt que de le guérir.

L'expérience nous enſeigne qu'il en falloit uſer d'une toute autre maniere. Elle nous a montré que les remedes aſtringens contribuoient ſeuls à la guériſon de cette maladie, tellement que, ſi l'on mouilloit des plumaceaux & des linges, & qu'on les appliquât tiédes ſur la partie malade, on guériroit bientôt cette incommodité.

Jacques Houllier nous apprend un remede induſtrieux pour donner à une verge toute la figure qui lui eſt propre & naturelle. Il nous rapporte qu'un homme, qui étoit impuiſſant de la ſorte, fut parfaitement guéri de ſon incommodité, après avoir fait entrer ſa verge dans un canal de plomb proportionné à ſa groſſeur, & avoir retenu le canal aſſujetti par des attelles pendant un tems conſidérable. La verge de l'homme eſt molette & flétrit par beaucoup de cauſes qui s'oppoſent à l'action pour laquelle la Nature l'a formée. Si un homme eſt trop jeune ou trop vieux, ſon membre ne ſe roidit point ; & ſi quel-

quefois cela lui arrive, la dureté est sans effet, & l'on ne peut pas en attendre de suites avantageuses pour la production d'un homme. Souvent les esprits vaporeux en sont la cause, & une semence prolifique ne se trouve presque jamais dans ces âges-là.

D'ailleurs, si l'on est malade, ou que l'on ne fasse que relever de quelque fâcheuse maladie; ou enfin, que la verge soit incommodée dans quelques-unes de ses parties, il n'y a pas d'apparence qu'elle agisse, à moins que l'on n'y apporte auparavant les remedes nécessaires.

D'autre part, si l'on a pris par la bouche, ou que l'on se soit appliqué des remedes pour éteindre le feu de la concupiscence, & combattre les aiguillons de la chair, comme nous le remarquerons ailleurs; les parties naturelles étant trop molettes, ne sont point alors en état de contribuer à la génération.

Enfin, si l'on est enchanté & ensorcelé, comme on le dit, toutes les parties génitales languissent, & ne peuvent alors se joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces causes qui affligent nos parties naturelles, nous n'examinerons présentement que celles qui peuvent pro-

duire des maladies que l'on peut guérir ; & encore nous ne nous arrêterons qu'à ces ſeules maladies qui attaquent principalement la verge de l'homme, & qui la rendent molette, ſans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur ſource de plus loin, me réſervant d'en parler lorſque je traiterai en général de l'impuiſſance des hommes.

Une maladie aiguë détruit notre paſſion. L'amour eſt languiſſant quand nous ſouffrons, & nous ne ſçaurions nous lier amoureuſement à une femme, ſi notre chaleur naturelle & nos eſprits ne ſe ſont multipliés en nous-mêmes, & qu'ils ne ſoient communiqués à nos parties naturelles.

Une vie miſerable éteindra ſans doute notre feu ; & il n'y a point d'homme qui ſe trouve en état de ſe divertir avec les Dames, ſi la table eſt très-médiocre. Le travail exceſſif nous rend ſages ſur cette matiere, & nous ne penſons qu'au repos quand nous ſommes fatigués. D'ailleurs, ſi notre eſprit eſt fortement occupé de quelques affaires, nos parties naturelles ſont alors comme engourdies, quand il faut s'appliquer à l'amour ; témoin ceux qui gouvernent par eux-mêmes les Royaumes & les Républiques, qui ſont preſque

toujours des enfans étourdis, comme si l'esprit du pere étoit presque tout demeuré plutôt dans les affaires qu'il a ménagées, que dans le corps des enfans qu'il a engendrés.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles sont devenues si foibles & si languissantes, que, même dans la fleur de notre âge, elles refusent de nous obéir quand nous leur commandons de se mouvoir.

Ceux qui exercent fréquemment le coït, *dit Bany*, n'ont pas le membre si enflé que ceux qui ne l'exercent que quelquefois ; ils ne sont pas en état de faire grand chose, parce qu'ils sont comme desséchés, & que n'ayant pas de semence, ils n'ont que de la bouffissine : non-seulement on ne reçoit pas grand plaisir quand on voit souvent les femmes, mais il en arrive encore plusieurs incommodités.

Toutes ces foiblesses & ces maladies ne sont pas sans reméde. Il ne faut qu'être jeune pour se remettre bientôt d'une maladie qui nous aura affoiblis, & si avec cela nous avons la belle saison, de bon vin, & des alimens choisies, les forces que nous aurions presque toutes perdues

renaîtront bientôt après, & ce que le jeûne auroit détruit, la bonne chere le rétablira auſſi-tôt, & alors nous ſerons en état de nous ſervir de toutes nos parties.

Le repos eſt le remede du travail, & les médicamens qui nous ſont ennemis peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un Gentilhomme, qui étant devenues flétries par un onguent jaune fait avec de l'argent vif, dont il s'étoit frotté, furent bientôt après rétablies par l'huile de Lavande qu'il y appliqua.

L'épuiſement que l'on a ſouffert auprès des femmes, ſe répare par la fuite & par l'éloignement, & jamais ce jeune Eſpagnol dont *Chriſtophe à Veiga* nous fait l'Hiſtoire, n'eût pris de nouveaux plaiſirs avec ſa femme, s'il n'en eût uſé de la ſorte. Cette Hiſtoire eſt trop conſiderable ſur cette matiere pour ne la pas rapporter ici toute entiere, & pour ne la pas traduire en François. Je conſeillai à un jeune Gentilhomme, dit ce Medecin, de s'abſenter durant quinze jours de la Ville où il demeuroit, de monter à cheval le ſeizieme jour de ſon abſence ſur le ſoir, & de faire deux ou trois lieues de chemin, après quoi il viendroit chez lui ſouper

avec

avec sa femme qui se découvriroit la gorge, & qui se mettroit à table vis-à-vis de lui : or j'avois commandé, poursuit-il, qu'on lui apprêtât à souper un bon chapon rôti & un ragoût de mouton bouilli avec de la roquette : le bon vin rouge fumeux & astringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le dessert. Trois heures après souper, je lui conseillai de se mettre au lit avec sa femme, qui lui échauffoit les reins en le joignant de bien près, & de dormir en cette posture ; qu'à son réveil il s'entretînt avec elle de discours amoureux, & qu'il s'endormît ensuite, s'il pouvoit ; la petite pointe du jour étant venue, qu'il caressât sa femme, & qu'il s'acquittât de son devoir en valeureux Cavalier. Mon conseil, ajoute-t-il, fut fort agréable à ce Gentilhomme, non pour une fois seulement mais pour plusieurs ; & comme je ne voulois point alléguer cette Histoire sans avoir éprouvé auparavant la même chose en plusieurs personnes, j'ai expérimenté, dit-il, que cette façon d'*agir* est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisés auprès des femmes. Il faut donc conclure après cela que la molesse des parties naturelles d'un homme qui a pris quelquefois ses diver-

tiſſemens avec trop de chaleur, n'eſt pas toujours incurable, comme la plupart ſe le perſuadent ; ſi cela étoit, le Gentilhomme du Duc d'*Albe*, dont *Houllier* nous fait l'Hiſtoire, n'auroit pas été guéri ſi promptement avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient, & le remede que l'on appelle en Provence *Sambajeu*, ne feroit pas encore préſentement des merveilles ſur ceux qui ont les parties naturelles flétries, ſi nous en voulons croire *Valleriola*. Car il n'y a rien au monde de meilleur contre les foibleſſes des parties naturelles que les œufs, le ſucre, le ſaffran, la canelle & le vin, dont ce bruvage eſt compoſé.

D'autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précédentes ; mais entre toutes celles qu'il ſouffre, il y en a de bénignes qui ſe guériſſent par les premiers remedes que l'on y apporte, & s'il s'en trouve de malignes, qui quelquefois ne cédent ni aux ſueurs, ni à la ſalivation, ni au fer ni au feu ; & ce ſont ces dernieres qui viennent d'un commerce infâme, & qui affligent les hommes d'une maniere tout-à-fait ſurprenante.

Quelques hommes ont le prépuce ſi long, qu'ils ne ſont pas diſpoſés à ſe joindre amoureuſement à leurs femmes. La

verge eſt importune en cet état, & elle ne peut communiquer ſa ſemence qu'elle ne ſoit incapable de génération. Ceux qui ont ce défaut ſe ſaliſſent inceſſamment, quand ils veulent uriner, témoin de l'homme douze ans dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'Hiſtoire.

De peur que dans cette maladie il n'arrive une retention d'urine, & une inflammation au col de la veſſie, qui ſont ſouvent deux maladies mortelles, il ne faut pas héſiter à couper le prépuce. Il n'y a non plus de danger dans cette opération, qu'il y en a eu à couper celui de cet homme dont nous venons de parler, qui ſe maria quelque tems après qu'on lui eut coupé le prépuce qui avoit ſix pouces de long. Nos Chirurgiens Grecs appellent cette maladie *Pimocis*, qui rend quelquefois la verge toute tortue, quand le prépuce ne pouvant être retrouſſé eſt attaché au gland, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus.

Cette maladie n'eſt autre choſe que le prépuce trop ſerré dans l'extrêmité, forme une bride circulaire, qui empêche que le gland ne ſoit libre. On prétend que cela cauſe deux incommodités; l'une de nuire à la génération en empêchant que la ſemence ne ſoit coulée avec aſſez

de vîteſſe pour être reçue dans la matrice ; l'autre, qu'il s'engendre une craſſe blanchâtre entre le prépuce & le gland, laquelle ne pouvant être détachée, s'aigrit par ſon ſéjour, picote & cauſe un prurit à ce gland, qui en eſt d'autant plus fatigué, qu'il eſt très-ſenſible dans ces perſonnes. Cette maladie eſt ſouvent cauſée par des chancres véroliques ; ces accidens ne demandent pas toujours l'opération, ſur-tout lorſqu'ils ne ſont pas parvenus à certains degrés. Ce n'eſt que quand le gland trop ſerré, eſt menacé de malification,

Il y a une autre maladie qui eſt toute oppoſée à celle-ci. Les mêmes Chirurgiens la nomment *Pahaprimocis*, lorſque le prépuce étant retrouſſé, preſſe tellement la racine du gland, qu'il ne peut être remis dans ſa place, quoiqu'on le tire ou qu'on le preſſe fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de pluſieurs cauſes différentes.

Quelquefois en voyageant pendant la rigueur de l'hyver, le gland & le deſſous du prépuce touchent rudement un linge ou drap, & alors ils s'enflent l'un & l'autre. Le prépuce ſe retrouſſe & ne peut être remis, quelque violence que l'on y faſſe, ſi bien que dans cette occaſion il

arrive assez souvent un étranglement de verge, ce qu'un homme sçavant, dont la dévotion lui a fait prendre une robe de pénitence, éprouva l'année derniere avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne sçaurois dire combien le froid cause de maux à la verge de l'homme, si dans le Septentrion on n'avoit soin de la couserver par des fourures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finircient bientôt par cette partie au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre, & elle demeureroit long-tems en cet état, si l'expérience ne nous avoit appris que le feu la faisoit ramolir, & en faisoit diminuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *Géorges* de Transylvanie, au rapport de *Smece*.

Les jeunes gens qui ne sont pas accoutumés aux violens exercices de l'amour, sont quelquefois affligés du renversement du prépuce, qu'un peu d'eau fraîche & d'abstinence guérissent tout aussi-tôt, témoin le jeune homme de 24 ans que *Fabrice de Hilden* guérit de la sorte.

Lorsque le prépuce se rehausse derriere la couronne du gland, & qu'il y produit un changement, cet accident s'appelle *paraphimosis*. Cela arrive souvent à des

enfans dont le gland n'a point été découvert ; à de nouveaux mariés dont la femme est trop étroite, ou par un mal vénérien. Comme cet étranglement est suivi d'une malification prochaine, il ne faut pas différer d'en venir à l'opération qui consiste à descendre le prépuce sur le gland.

Mais si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes ; & si elles ont été produites par une conjonction infâme, il ne faut pas espérer une guérison si prompte ni si heureuse ; car la verge qui est naturellement poreuse, étant enflée de sang & animée d'esprit, souffre aisément une impression pernicieuse que fait une Courtisane corrompue, & elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la semence, lorsqu'après un ulcere virulent il s'y engendre une caroncule & une chair molette & baveuse. Bien que cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ai pas jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puisqu'elle ne paroît pas incurable. Car si Charles IX. donna deux mille écus à un Gentilhomme Italien pour

lui avoir communiqué un reméde contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut être guérie, puisque ce bon Prince récompensa si magnifiquement celui qui lui en avoit donné le moyen.

Afin de ne passer rien sous silence qui puisse en quelque façon plaire au Lecteur, j'ai bien voulu mettre ici ce reméde pour s'en servir dans l'occasion. On prendra *trois onces de Céruse, un d. de Camfre & autant d'Antimoine crud, demi-once de Tutie préparée avec de l'eau de Roze, six dragmes de Litharge d'or lavée, deux dragmes de blanc Rhasis sans Opium, deux scrupules de Mastic, autant d'Encens, autant de Cendres de Savonier, & autant d'Aloés, avec une suffisante quantité d'huile Rosat pour faire l'Onguent un peu épais.* Mais avant que de le faire, on préparera & on pulvérisera à part toutes les choses que l'on doit pulvériser, & on les passera par le Tamis pour être plus disposées à entrer dans la composition du reméde. Après cela, l'on en embarrassera le bout d'une bougie dont on se servira au besoin.

Ce reméde est beaucoup plus souverain & plus assuré que celui que l'on employa pour un Gentilhomme Parisien, qui étoit incommodé d'une pareille maladie; on ne lui eut pas plutôt jetté dans

la verge un remede âpre, qu'une inflammation & une rétention d'urine y survinrent, si bien qu'il ne vécut guères après tous ces maux, comme nous le fait remarquer *Fabrice de Hilden*, qui nous enseigne qu'il ne faut presque point de remédes âpres pour guérir les maux de la verge.

Il naît quelquefois des verrues & des excrescences de chair sur le gland, qui viennent après des ulceres mal guéris, & qui empêchent la conjonction.

Les verrues que le vulgaire appelle poreaux, sont de petites élevations rondes & saboteuses qui surviennent à la verge après un commerce impur ; ces excroissances sont faites d'une chair molle, baveuse, & découpée fort menue ; elles se multiplient bien vîte, c'est pourquoi on ne doit pas différer d'y remédier.

Pour guérir ces maladies, nous sommes souvent obligés de couper ces poreaux, & de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre de la pierre que l'on nomme *Calcite*. Quelques-uns y appliquent le feu ; ce que je ne voudrois faire que fort légerement sur la peau de cette partie, parce que le membre viril étant de lui-même tout nerf, j'appréhendrois qu'il n'arrivât au Patient ce qui arriva, il n'y a pas long-tems, à Monsieur *Bran*,

cacci, Grand-Prieur de Malthe, qui s'étant fait appliquer un fer rouge au doigt du pied, qui est une autre partie du corps extrémement nerveuse, mourut bientôt après la douleur, par la fiévre & par la gangrêne.

On a quelquefois bien de la peine à arrêter le sang des veines & des arteres que l'on a coupées dans les opérations que l'on a faites sur la verge d'un homme, & *Fabrice de Hilden* nous fait remarquer, qu'un Chirurgien ayant coupé un excrescence sur le gland d'un homme de 40 ans, cet homme perdit tant de sang pendant que le Chirurgien faisoit chauffer un fer, que trois jours après il en mourut.

J'aimerois donc beaucoup mieux user du remede dont j'ai parlé ci-dessus, ou d'une forte décoction d'une tête de mort & de vitriol, qui arrête comme par miracle, le sang des veines & des arteres coupées, que de me servir du feu par les raisons que j'ai alléguées ci-dessus. Ce fut sans doute le présent que fit le Roi d'Angleterre il y a quelques années à Monsieur le Duc *d'Est ées*, Vice-Amiral de France, lorsqu'il étoit aux côtes de ce premier Royaume, afin que s'il arrivoit dans l'Armée Navale, dont il avoit la conduite, quelques grandes pertes de sang,

ont pût les arrêter tout d'un coup par le moyen de ce remede.

ARTICLE II.

Des Maladies qui arrivent aux Parties naturelles de la Femme, & qui peuvent être guéries.

LES parties naturelles des femmes ont des défauts auſſi-bien que celles des hommes ; il s'en trouve d'incurables qui ſeront remarqués au Chapitre de la ſtérilité des Hommes ; & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vais examiner.

Les filles ſont trop larges, trop étroites, ou quelquefois preſque toutes fermées ; il y en a qui ont les levres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encore d'autres défauts qui les empêchent de ſe joindre amoureuſement à un homme.

La Nature qui eſt admirable dans tout ce qu'elle fait, a compoſé de membranes charnues le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargiſſant comme il faut dans l'accouchement, elles

puissent ensuite se rétrécir pour empêcher les incommodités qui en pourroient arriver, si elles demeuroient toujours ouvertes. Quelquefois dans de fausses & de fâcheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant, après s'être extrémement élargies, si bien qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles sont importunes aux femmes & désagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui sont d'une taille avantageuse & d'une constitution sanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges, & la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre, & qui sera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun soupçon contre sa vertu, puisqu'à l'égard de son mari son défaut est naturel.

La Médecine qui trouve de remedes presque pour toute sorte de maladies, n'en manque pas pour celle-ci. Elle en fournit à une honnête fille qui va se marier, afin d'ôter le soupçon que pourroit avoir son mari de quelques prétendus désordres de sa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait depuis peu de pénibles couches pour n'être pas dans

la ſuite du tems déſagréable à ſon mari, pour conſerver dans ſon mariage la paix & la tranquillité, & pour avoir un ſecond enfant qu'elle n'auroit point ſi elle demeuroit dans l'état où elle ſe trouve maintenant.

Ces ſujets étant raiſonnables, l'on doit trouver bon que l'on uſe de nos remedes par un ſi juſte motif. Je ne prétens point ici être l'auteur de l'abus que l'on en peut faire. Mon deſſein n'eſt pas de favoriſer le crime, mais de guérir les maladies qui affligent les femmes, & d'entretenir une amoureuſe complaiſance parmi les perſonnes mariées. Autrement nous ſerions réduits à retrancher de nos Livres & de notre pratique, l'Antimoine, le Sublimé, le Réagal & les autres poiſons dont nous nous ſervons tous les jours ſi heureuſement pour la guériſon des maladies. Il me ſemble qu'il ſuffit de faire ſon devoir en guériſſant les maladies qui ſe préſentent, ſans ſe mettre beaucoup en peine des mauvaiſes inclinations de quelques perſonnes, qui abuſent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des régions chaudes, préviennent le défaut que nous avons marqué en ſe lavant les parties naturelles avec de l'eau de myrthe diſtilée, qu'elles aroma-

tisent avec un peu d'essence de girofle, ou avec quelque goute de vin ambré, ou avec des décoctions astringentes. Mais la décoction de grande consoude est encore meilleure que tout cela, si nous en croyons la femme dont parle *Sennert*, qui s'étant mise dans un bain quc sa servante avoit préparé pour soi-même, fut fort fatiguée la nuit suivante par son mari, parce qu'elle se trouva presque toute fermée. Cette expérience n'est pas seule; *Benivenius* nous fait une semblable histoire sur ce sujet; & nous en produirions quelques autres, si l'on pouvoit douter de cette vérité.

On ne doit pourtant se laver de ces sortes de remedes que pendant sept ou huit jours de suite, afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites; mais parce que souvent elles s'élargissent beaucoup après les régles, on pourra cinq jours après qu'elles auront cessé, s'en humecter encore pendant huit autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui sont depuis peu accouchées: car les vuidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois tout au moins, après quoi on peut se laver avec les eaux que nous avons propo-

fées, mais avec une telle prudence, que les femmes ne deviennent pas si étroites qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris, quand la passion les obligera à éteindre leurs flammes. Car ces remedes agissent quelquefois avec tant de force, qu'il s'est trouvé des femmes, si nous en croyons *Benivenius*, qui par l'imprudence de leurs Matrônes s'étoient lavées si souvent de ces sortes d'eaux, qu'elles s'étoient ensuite repenties d'avoir suivi les avis qu'on leur avoit donnés.

J'ai fait remarquer au Chapitre précédent quelle peine on avoit pour dépuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on ressentoit à la verge, & quelles enflures il y survenoit. La femme qui n'est guères ouverte n'a pas moins de douleur de son côté lorsqu'elle se joint à un homme qui a le membre assez gros, ou qui l'a même médiocre. Toutes les parties du conduit de la pudeur en sont déchirées, & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulceres qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité que je guéris il y a quelques jours avoit caché son mal plus long-tems, sans doute qu'elle n'auroit pas été si-tôt soulagée par le remede que je lui proposai. Il étoit fait

parties égales de litharge d'or pulvérisée, de céruse & de corne de Cerf brûlée, avec autant qu'il falloit de mucilage de semence de coin, extrait avec l'eau de plantin. Après s'être ointe de cet onguent, & s'être ensuite lavée de tems en tems avec de l'eau-rose, elle se trouva entierement guérie.

L'avis que je donne ici aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate & vapeurs, & qui sont encore extrêmement pâles, ne doit pas être méprisé. Elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remede fort commun, qui contribue beaucoup à la guérison de toutes ces maladies. Car bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités apéritives, elle en a aussi d'astringentes qui resserrent tellement les filles qui s'en servent long-tems, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premieres semaines de leur mariage, & sans doute que pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, si la bienveillance & l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille du Chaudronier que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mari, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des décoctions de pieds de mouton, de corne de cerf, de

moëlle de bœuf, de racine de guimauve, de ſemence de lin, d'herbe aux puces bouillies dans de l'eau.

Le canal de la pudeur ſe trouve quelquefois preſque tout fermé par les caroncules liées les unes aux autres par une membrane délicate, ou par une qui eſt quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette premiere occaſion un homme ſe fait hardiment paſſage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes ſe déchirent aiſément, & par une petite perte de ſang, elles donnent des marques d'une virginité perdue. C'eſt alors que l'on montre de la fenêtre des mariés à ceux qui paſſent, les linges tachés de ſang, ſelon la coutume de quelques Villes d'Eſpagne, où les Eſpagnols diſent aujourd'hui en leur langue, *Vergen la tenemos.* On en fait preſque de même au Royaume de Fez & de Maroc ; car après que le marié eſt entré dans ſa chambre avec ſa femme & qu'il a badiné la premiere nuit de ſes nôces, il y a une vieille femme qui attend à la porte pour recevoir de la mariée le linge ſanglant qui eſt la marque de la virginité ravie, puis la vieille va le montrer aux parens qui ſont encore à table, & elle crie à haute voix : *Elle étoit Pucelle juſqu'à aujourd'hui.* Que s'il ne ſe

trouve point de linge teint de ſang, on renvoye la mariée chez ſes parens avec deshonneur.

Mais ſi la membrane qui joint les caroncules eſt forte, dure & preſque cartilagineuſe, on a beau pouſſer, rien ne s'ouvre, & l'on ſe perdroit plutôt que de forcer une barriere qui eſt défendue avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a point d'autre meilleur remede dans cette occaſion, que de prendre un biſtouri courbé & de couper la membrane qui défend avec tant de réſiſtance les avenues du palais de l'amour : c'eſt ce que *Paré* dit avoir fait dans une fille de 17 ans qui fut enſuite en état de ſe marier & d'avoir des enfans.

Souvent les caroncules jointes, qu'on nomme *Hymen*, ſont percées pour donner paſſages aux humeurs qui ſortent de la matrice, & qui y entrent auſſi quelquefois; & il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conçu ne pouvant même ſouffrir d'homme, comme il arriva à *Cornelia* mere des *Gracques*; & comme il arrive encore tout les jours à pluſieurs femmes de l'Amérique Méridionale, qui conçoivent ſans être ouvertes, mais auſſi qui meurent en mettant un homme au monde.

Ambroiſe Paré nous rapporte une Hiſ-

toire ſur ce ſujet qui mérite d'être racontée tout au long. Un Orfévre, dit-il, qui demeuroit à Paris ſur le Pont au Change, épouſa une jeune fille, & parce que l'amour eſt pour l'ordinaire violent dans les premieres approches, ils ſe preſſerent ſi fort l'un l'autre, qu'ils commencerent tous deux de ſe plaindre, l'un de ce que ſa femme n'étoit point ouverte, & l'autre de ce que dans les careſſes de ſon mari, elle ſouffroit une douleur incroyable. Ils communiquerent leurs déſordres à leurs parens qui, agiſſant en cela avec prudence, firent appeller dans la chambre des mariés *Jerôme de la Noue* & le ſçavant *Simon Pierre*, Docteurs en Médecine, avec *Louis Hubert* & *François de la Leurie*, Chirurgiens. Tous d'une commune voix tomberent d'accord qu'il y avoit une membrane au milieu du conduit de la pudeur, & ils en furent d'autant plus perſuadés, qu'ils la trouverent dure & calleuſe, avec un petit trou au milieu, par lequel les regles avoient accoutumé de couler, & par lequel étoit auſſi entré la matrice qui avoit donné lieu à la groſſeſſe de cette femme ; car ſix mois après qu'elle eut été coupée, elle fit un bel enfant à ſon mari, qui ſe reconcilia enſuite avec elle.

Mais quand cette membrane n'eſt point trouée & que les regles ſont ſur le point de paroître dans les jeunes perſonnes, je ne ſçaurois dire quels accidens funeſtes elles ne cauſent point. On s'apperçoit de quelque dégorgement d'humeurs, ou de quelque extrême douleur de ventre : les filles qui en ſont incommodées ſouffrent de grandes défaillances, des vertiges & des épilepſies extraordinaires, le ſang ſort même périodiquement par les oreilles, par les yeux, ou par le nez, ainſi qu'il faiſoit à une jeune Demoiſelle de 16 ans, qui aima mieux vivre avec langueur que de ſe faire couper une membrane ferme & preſque ſolide, qui empêchoit l'épanchement de ſes regles, & qui par ce moyen la rendoit incapable de la Société d'un homme. La fille de 21 ans dont *Jean Wert* nous rapporte l'Hiſtoire, fut bien plus ſage que cette autre, car celle-ci ayant été eſtimée groſſe par toutes ſes voiſines, ce Médecin juſtifia hautement ſon innocence, après lui avoir coupé une membrane dure, qui s'oppoſoit à la ſortie de ſes regles, ſi bien qu'après cela elle en reçut le ſoulagement qu'elle en pouvoit eſpérer, & la réputation qu'elle avoit perdue.

Pour empêcher la honte du divorce

ou le hazard de mourir par la pudeur, qui accompagne ordinairement le beau ſexe, il faudroit que les peres fiſſent examiner toutes leurs filles à l'âge de neuf ans, afin de remédier d'abord à toutes les difficultés qui s'oppoſent à l'épanchement des regles & aux careſſes des hommes. Ce ſeroit un moyen aſſuré d'éviter les accidens qui en peuvent arriver, & parce que la pudeur des filles n'eſt pas en cet âge-là dans ſon plus haut dégré, il ſeroit alors aiſé de les guérir, au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une éternelle ſolitude, ou à une infirmité déplorable.

Les excreſcences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infâme, peuvent être guéries; mais avec quelque difficulté. On commence dans ces ſortes de maladies la guériſon par les remedes que nous appellons généraux, on continue par les ſueurs & la ſalivation, & on l'acheve en coupant & en brûlant la chair baveuſe qui embarraſſe le conduit de la pudeur.

Les femmes ne peuvent encore ſouffrir leurs maris, ſi leurs parties naturelles ſont ulcérées & garnies de fentes, ſi les hémorrhoïdes de la matrice & du ſiége les incommodent, & ſi une tumeur ou une pierre preſſe fortement le col de la

vessie & le conduit de la pudeur, comme il arriva à *Dyseris*, dont *Hypocrate* nous rapporte l'Histoire, qui pendant sa jeunesse ne pouvoit souffrir la compagnie d'un homme.

Les remedes qui sont propres à combattre toutes ces maladies sont fort aisés à trouver ; & sans m'y arrêter à dessein, on doit seulement se ressouvenir que les ulceres & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de benins.

Les lévres & les nymphes des parties naturelles des femmes deviennent quelquefois si longues & si pendantes, qu'il est impossible alors qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidens arrivent souvent aux filles Africaines, si l'on en croit *Leon d'Afrique*, qui nous rapporte que ces incommodités sont si communes dans les régions du Midi, qu'il y a des hommes qui allant par les rues des Villes de ces contrées-là, crient à haute voix : *Qui est-ce qui veut être coupée ?* de même qu'en ce pays-ci il y a des hommes qui font connoître par leur sifflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à bistourner les veaux & à travailler enfin sur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes Françoises lorſque ces replis de la peau de leurs parties naturelles ſont exceſſifs en longueur, les empêche de s'expoſer à un Chirurgien pour ſe les faire couper, comme font les vierges Egyptiennes avant que de ſe marier. Ces nymphes allongées ſont ſi véritables, que dans l'Empire du *Prêtre-Jean*, où l'on circoncit les femmes auſſi-bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur ſoit naturellement un peu tortu, comme je l'ai déja dit, il ne laiſſe pas d'être diſpoſé à recevoir la verge d'un homme, & c'eſt par cette figure qu'il la preſſe agréablement & qu'il lui donne tant de chatouillemens dans la copulation. Cependant s'il eſt exceſſivement tortu, ou par l'abſtinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il ſouffre dans les ſuffocations, ou enfin par quelqu'autre cauſe que ce ſoit, il n'eſt point alors en état de ſouffrir un homme. La femme y reſſent trop de douleur quand on la preſſe, & elle a même de la répugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'eſt pas toujours incurables; & les femmes que nous penſons

bien ſouvent ne pouvoit être guéries, ne ſont intraitables que par leur pudeur, ou par notre ignorance. Tous les Médecins de France ne purent autrefois guérir une des plus grandes Princeſſes du monde; il n'y eut que *Fernel* qui aſſura le Roi des plus glorieux de ſon tems, de la guériſon de la Reine. Après avoir donc connu exactement la cauſe de ſa ſtérilité, il pria le Roi de coucher avec elle, lorſque le conduit de la pudeur ſeroit humecté & élargi par les régles qui ſeroient ſur le point de ceſſer. Ce qui réuſſit ſi bien, qu'après dix ans de ſtérilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou ſix enfans, qui valurent dix mille écus chacun à ce ſçavant Médecin.

Après avoir examiné les Parties de la Génération de l'un & de l'autre Sexe, en avoir découvert les maladies, & indiqué les remédes, il eſt tems, ce me ſemble, d'en montrer les actions & les effets; & avant que d'éplucher les merveilles de la Génération, il me ſemble encore que je dois dire quelque choſe de la Virginité & des marques que l'on doit avoir pour la connoître.





CHAPITRE IV.

ARTICLE PREMIER.

Eloge de la Virginité.

JE ne suis pas du sentiment de ces Hérétiques qui préféroient le Mariage à la Virginité, & qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruits, que le Jardinier veut conserver, & le second à un autre arbre stérile, comme étoit le figuier de l'Ecriture qui fut maudit & jetté ensuite au feu, comme indigne d'occuper une place sur la terre, & comme l'objet de l'indignation de son Maître.

Entre tous les états de la vie, la Virginité peut être comptée la premiere. Il n'y a point d'état au-dessus de la Virginité; c'est pourquoi le sage s'écryoit ! *O quam pulchra est casta generatis, immortalis enim gloria illius, quoniam & apud Deum est & apud homines.* 4. *sap.* Cette vertu, quoique rare, n'est pas une chicane,

ne; l'antiquité nous en a laissé des exemples dans une infinité de personnes de l'un & l'autre sexes. Susanne aima mieux se laisser condamner à la mort, que de souiller sa vertu. Comme Dieu prend soin de ceux qui le préferent à tout, il suscita le Prophête Daniel qui fit voir la méchanceté des malheureux vieillards, accusateurs de Susanne, & la délivra à la vue de tout le Peuple. Après la prise d'Athènes, par *Lisander*, qui en fit abbattre les murailles au son des fluttes & des haut-bois, il y établit trente Tyrans qui firent beaucoup de maux aux Citoïens. Ils massacrerent *Phœdas* dans un festin & vouloient violèr ses filles, qui pour éviter ce crime s'embrasserent l'une & l'autre, & se précipiterent dans un puits, aimant mieux mourir, que de perdre leur Virginité. Virginie, fille d'un Centenier Romain, aima mieux recevoir la mort de son propre pere, que la honte de perdre sa Virginité, pour éviter les infâmes desirs *d'Appius Glaudius* qui la vouloit enlever.

Ensebe de Ceforcé rapporte qu'une Vierge Romaine se perça le sein d'un poignard, de peur d'être corrompue par le Tyran Maxence. Joseph aima mieux éprouver une prison amere que de con-

sentir à la lubricité de la femme de Putifar.

La difficulté qu'on a à résister à la Nature, est assurément l'une des choses qui la rend plus recommandable dans le monde où elle est *l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lieu de la pudeur, la paix des familles & la source des plus saintes amitiés.*

C'est une belle fleur *conservée cherement dans un jardin muré de toutes parts.* Elle *est inconnue aux bêtes, & il n'y a point de fer qui l'ait blessée en la cultivant : un air favorable l'évante, une chaleur temperée la conserve, & une douce pluie l'arrose & la fait croître. Tous les jeunes gens la desirent avec passion ; mais on ne l'a pas plutôt cueillie qu'ils la méprisent.*

C'est de cette façon que je puis dire avec Catulle, *qu'une fille est chérie de tous ses amis quand elle garde la fleur de sa virginité, mais elle ne l'a pas plutôt laissé prendre, qu'il ne se trouve pas même des enfans qui la regardent, ni des filles qui la reçoivent dans leur société.*

Ce ne sont pas seulement les Chrétiens qui ont eu la Virginité en vénération ; les Payens & les Barbares même ont eu pour elle une estime toute particuliere.

Les Romains autrefois lui firent bâtir

un Temple & élever une Statue qu'ils appelloient *Bucca Veritatis*. Cette Statue décidoit de la virginité ou de l'infamie des filles. Témoin la fille du Roi de la *Volaterre*, qui, après lui avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point mordue, & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avoit fait à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre qui étant accusée du même crime, eut le doigt emporté par la bouche de la Statue.

On sçait encore quelle vénération ont eu ces mêmes peuples pour les *Vierges Vestales*, & le fameux Edit que l'Empereur *Tibere* fit publier. La fille de *Sejan*, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le Bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire deshonneur à la Virginité.

Les Poëtes nous ont aussi marqué de leur côté quelle estime ils en faisoient, & leur Fable nous apprend que *Daphné*, changée en Laurier, ne peut aujourd'hui souffrir le feu sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. Les Théologiens & les Médecins considerent la Virginité d'une maniere toute différente. Les premiers disent qu'elle est une

vertu de l'Ame qui n'a rien de commun avec le corps. Qu'on a beau baiſer amoureuſement une fille, elle ne perd pas pour cela ſa Virginité, à moins qu'elle n'y conſente.

Les Médecins, au contraire, penſent que la Virginité eſt un lien & un aſſemblage naturel des parties d'une fille qui n'a pas été corrompue par l'approche d'un homme.

Mais, quoiqu'il en ſoit, nous n'examinerons ici que cette Virginité matérielle, pour parler ainſi, afin que ceux qui ſont aſſis ſur les fleurs de Lys, & qui ont la gloire de juger tous les jours les différends des hommes, en ſoient pleinement inſtruits. Ils doivent ſçavoir ſi l'on accuſe injuſtement une fille d'avoir été violée, ſi une femme ſe plaint à tort d'être mariée à un homme impuiſſant, & enfin ſi l'innocence d'un homme eſt véritable, qui veut ſe juſtifier de l'infamie, ou de la lâcheté qu'on lui impute.



ARTICLE II.

Des Signes de la Virginité présente.

LEs Matrônes, que l'usage a rendues Arbitres de la Virginité des filles & de la chasteté des femmes, ont des lumieres trop foibles sur cette matiere, pour être les seules personnes en qui on puisse se fier pour en décider. On doit être éclairé dans l'Anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des rapports aussi justes & aussi véritables que ceux qui sont la cause du crédit & de la réputation des Juges, de l'honneur des Filles & des Femmes, de la justification d'un Mari, & du repos de la société humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la Virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, & de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arrêterai point ici à toutes les marques extérieures dont se servoient les anciens pour connoître la Virginité. L'Oracle du Dieu *Pan*, l'insensibilité pour

le feu, les eaux ameres des Hébreux, la fumée de quelques plantes ou de quelques pierres, ou enfin la mesure du cou d'une fille, font des signes trop incertains, du moins dans le siecle où nous sommes, pour former là-dessus des véritables jugemens. La dureté de la gorge, la couleur des mammelons & le rouge que la pudeur fait paroître sur le visage des filles, ne sont pas des signes plus assurés que les précédens.

La Virginité est plus difficile à connoître qu on ne croit, il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour être véritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encore présentement le Grand Duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je crois que nous aurions bien de la peine à y réussir. Car le poil frisé & recoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nymphes flétries & décolorées, l'absence de l'hymen, l'orifice interne de la matrice fort élargi & décolé, le changement de la voix, tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'Ita-

lienne, qui commencent à avoir leurs régles, ou qui les ont actuellement, celles qu'une maladie afflige il y a déja longtems, & celles enfin qui n'ont point naturellement d'hymen ni de membranes qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ni moins pudiques pour avoir des marques contraires à celles dont on se sert le plus souvent pour connoître la virginité des filles. La servante dont *Aquapendens* nous fait l'Histoire, qui n'avoit pu être déflorée par tous ses Ecoliers, & une autre jeune femme d'un Orfévre de Paris dont parle *Paré*, qui devint grosse sans que l'hymen fût déchiré, n'étoient pas plus vierges l'une que l'autre, quoiqu'elles eussent des marques de virginité.

Il est donc vrai, ainsi que nous l'assurent *Riolan* & *Pinay*, qu'il n'y a rien dans toute la Médecine de plus difficile à connoître que la virginité, & que même, selon la pensée de *Cujas*, il est presque impossible d'en avoir des marques assurées. Il n'est point d'industrie ni de remédes que les filles n'inventent pour dissimuler la perte qu'elles en ont une fois faite : & s'il *est impossible*, selon le sentiment d'un grand Roi, *de connoître dans*

la mer le chemin d'un Vaiſſeau, dans l'air celui d'une Aigle, ſur un rocher celui d'un Serpent, il ſera auſſi impoſſible de découvrir le chemin que fait un homme quand il preſſe amoureuſement une fille.

Si l'hymen ſe trouvoit dans toutes les filles, elles n'auroient guères de prétextes d'autoriſer leurs déſordres. Il y a des Anatomiſtes qui nient abſolument l'exiſtence de cette membrane. *Ulmus* aſſure qu'il a diſſequé nombre d'avortons, des enfans de 2, de 3, de 4, de 5, de 6 & de 7 mois, ſans avoir trouvé l'hymen. *Ranchin* dit que cette membrane eſt une chimere. La plûpart des Médecins, dit *Dulamens*, diſent qu'il ſe trouve aux pucelles une membrane fine, ſituée de travers aux unes vers le milieu du col de la Nature, & aux autres immédiatement au-dedans du conduit de l'urine; ils l'appellent l'hymen. Cette membrane, ſelon quelques-uns, eſt percée au milieu d'un fort petit trou, & ſelon d'autres comme un crible. Ils veulent qu'elle ſe déchire dans la premiere copulation. C'eſt pour cela qu'il le nomme, *garde de la virginité*; ils alleguent quelques témoignages de la Sainte Bible; car les Hébreux avoient coutume de mettre la premiere nuit des nôces un linge ſous la fille, pour recevoir

le ſang, & le linge étoit remis aux parens, comme un témoignage de la Virginité de leur fille. Pour dire ce que j'en penſe, j'ai conſidéré avec attention des filles nées avant terme, d'autres, qui n'avoient que trois mois, d'autres qui avoient 3, 4, 6 & 7 ans, à qui je n'ai rien trouvé au col de la matrice; & ſi l'on trouve quelque membrane en cette partie, elle eſt contre nature, quoiqu'*Ocibaſe* nie qu'elle ſe trouve. Je crois que les quatre caroncules s'uniſſent tellement par le moyen de quelques petites membranes fines, que dans le coït, les caroncules ſont froiſſées & les membranes déchirées avec douleurs & perte de ſang. Il eſt certain que la premiere copulation, ſur-tout à 13 ou 14 ans donne ſouvent des marques de virginité, par l'effort de la verge qui entre dans le *vagina*, en forçant les caroncules myſtiformes, & rompant & diviſant ainſi les petites membranes qui les tiennent jointes enſemble; cela cauſe l'effuſion de quelques goutes de ſang, ce qui ſe peut faire auſſi en écartant les côtés du col, c'eſt-à-dire, du vagin de la matrice, qui ſont collés enſemble auparavant la copulation; c'eſt l'opinion la plus vraiſemblable, & que l'on peut ſuivre ſur ce ſujet.

Les Anatomiſtes ont fort diſputé autrefois pour & contre l'exiſtence de l'hymen, de même que ſur ſa ſituation & ſa figure, comme on le peut voir dans *Riolan*, *Bartholin* & *Groaf*. Mais aujourd'hui, que l'Anatomie eſt éclairée par des recherches très-exactes, on eſt certain de l'exiſtence & de la ſituation de cette partie. L'on donne à préſent le nom d'hymen à une membrane, tantôt ſémilunaire, tantôt circulaire, & quelquefois d'une autre figure, qui eſt placée à l'orifice du vagin des pucelles, & qui en retrecit l'entrée. Cette membrane a quelque choſe d'analogue, ſe trouvant toujours aux filles dont le vagin n'a point été attaqué de maladie & d'accident qui l'ait détruite, & qui n'y ont permis l'introduction d'aucun corps étranger capable d'y faire violence. Il eſt rare de trouver l'hymen dans les filles qui ont paſſé l'âge de puberté, & cela pour des raiſons que je me diſpenſerai de rapporter.

Quant aux caroncules, dites myſtiformes, ce ne ſont que des portions où reſtes de l'hymen déchiré, qui après s'être cicatriſées, forment de petites corps triangulaires, charnus & membreux qu'on fixe ſans fondement au nombre de quatre. Ainſi, bien loin que les caroncules ſoient

la marque du pucelage, elles sont au contraire le signe de la défloration. Il n'y a que la présence de l'hymen qui puisse convaincre qu'une fille est pucelle : sans néanmoins qu'on puisse assurer par cela qu'elle soit vierge, parce qu'il y a des exemples que des femmes ont conçu, auxquelles on a trouvé ensuite cette membrane.

Ce sentiment est capable de faire outrager l'innocence & de troubler bien des unions. Une chose suffit pour le détruire, c'est la difficulté de trouver l'hymen; car d'un grand nombre de jeunes enfans qui sont hors de soupçon, il y en a très-peu qui en rencontre cette membrane.

Si *Esope* avoit de la peine à répondre de la Virginité d'une fille qu'il avoit incessamment devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'assurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expédient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les Médecins, & pour en être bien assuré, ce seroit de coudre leurs parties naturelles dès qu'elles sont nées, ainsi que *Pierre Behmo* dit qu'on fait aux vierges Africaines. Mais parce que cette coutume n'est pas usitée en France, il faut

que l'éducation, la ſageſſe & la pudeur s'oppoſent à la paſſion amoureuſe des filles, que la nature, la ſanté & la jeuneſſe leur font naître à tous momens, & qu'avec cela elles conſervent encore leur virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui lui plaiſent.

Ne ſoyez point en commerce avec votre imagination, elle vous peindra l'amour avec tous les charmes. Tout eſt illuſion & ſéduction quand il paſſe avec elle, il y a bien à perdre quand vous la quittez pour venir à la réaliſer. Cette morale eſt plus ſûre pcur conſerver la virginité.

ARTICLE III.

Des Signes de la Virginité abſente.

L'Oracle que *Pheron*, Roi des Egyptiens interrogea ſur ſon aveuglement, lui répondit, que *pour être gueri il devoit ſe laver les yeux avec de l'urine d'une vierge, ou d'une femme qui ſe contentât des careſſes de ſon mari.* Ce remede ne ſe trouva pas chez lui, & ſi la fille d'un Jardinier ne le lui eût donné, je crois qu'il eût attendu long-tems avant que de recevoir

la vue, la virginité & la chasteté étant alors quelque chose de fort rare.

Quoique nous ayons dit à l'Article précédent qu'il n'y avoit rien de si difficile à connoître que la Virginité présente, il y a cependant quelques Médecins qui se persuadent qu'il y a des signes & des conjectures qui nous peuvent faire découvrir l'absence de la virginité. Car si la défloration vient d'être commise, si l'homme qui en est l'auteur est bien fourni de ses parties, & enfin si la fille est naturellement étroite, il n'y a rien, à ce qu'ils disent, de plus aisé à connoître que la perte de sa virginité.

Les levres & les nymphes de ses parties naturelles toutes rouges de sang, & toutes enflées de douleur, sont des temoins irréprochables de son impudicité. Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses, & à la voir marcher, elle porte le pied d'une certaine façon, qu'à moins qu'elle ne s'observe exactement, on s'appercevra toujours qu'elle s'est mal conduite.

Mais si l'on attend quelque tems à chercher des marques de sa défloration, tout est réuni & tout semble naturel chez elle. On ne connoîtra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La Nature d'un côté tra-

vaille inceſſamment à rétablir les parties diviſées ou élargies, & l'on n'avoit jamais ſoupçonné de laſcivité la fille des *Topinambous* que *Riolan* trouva ſi étroite en la diſſéquant. L'artifice d'un autre côté éteint ſeulement ces parties, qu'il n'y a qu'un autre artifice qui en découvre la fourberie.

Laeſtius rapporte que Démocrite ayant rencontré dans la rue une vierge, lui dit: bon-jour fille; & que l'ayant retrouvée quelques jours après une mauvaiſe action, il lui dit: bon-jour femme. Quelle connoiſſance avoit-il de ſa virginité perdue? *Scotus*, dans la préface de ſa phyſionomie, rapporte un moyen de le connoître: quand une fille au toucher, dit-il, eſt encore vierge, l'extrémité du cartelage du nez ne ſe partage point, mais on ſent qu'il ſe ſépare quand une fille eſt corrompue; on ne ſçauroit cependant prononcer avec certitude ſur les ſignes apparens de la virginité perdue, d'autant plus qu'ils peuvent être les ſuites d'un badinage indiſcret ou d'une violente ſurpriſe, ſans que l'innocence y ait part. Comme il arrive ſouvent qu'une fille qui a fait les premieres démarches dans le crime, leve le maſque & devient capable de tout, les Romains avoient coutu-

me de faire mettre de certaines ceintures aux Vierges qu'elles ne quittoient qu'en se mettant au lit avec leur mari. Mais que reste-t-il à une malheureuse qui s'est couverte de honte ? le regret, l'humiliation.

Mais il est incomparablement plus difficile d'asseoir un jugement assuré d'une grosse & grande fille de 25 ans, qui a passé quelques nuits entre les bras d'un homme assez mal fourni de ses piéces. Bien qu'ils se soient souvent baisés, cependant si on la visite le lendemain, on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles, & il seroit même impossible de juger par-là de sa défloration. Pour peu d'effronterie qu'ait la fille, elle fera comme la femme dont parle *Salomon*, qui se lave la bouche après avoir mangé, & qui fait ensuite des sermens exécrables qu'elle n'a goûté de rien.

La présence de l'hymen est bien une marque certaine de la virginité d'une fille ; mais son absence n'est pas toujours une preuve de sa corruption ; bien plus, l'absence de l'hymen ne prouve pas la défloration de la femme, comme sa présence ne prouve pas sa virginité, *dit Capivaccerius*, puisque si l'ouverture qui fait passage aux mois est un peu grande, la semen-

ce pourroit y être introduite, ſur-tout ſi l'homme n'eſt pas bien puiſſant. C'eſt pourquoi les Sages-Femmes doivent être bien circonſpectes dans les jugemens qu'elles porteront ſur cette matiere.

L'examen qu'on doit faire des hommes dans cette occaſion, eſt quelque choſe de fort conſidérable pour découvrir le violement d'une fille ; car il s'en eſt trouvé de ſi impudentes, qu'elles ont accuſé des hommes innocens. *Marie-Françoiſe Oiſmode* en uſa de la ſorte à Rome envers *Etienne Noceti*, qui après avoir montré aux Juges ſes parties naturelles pour ſe juſtifier de l'affront qu'on lui faiſoit, fut abſous par la Rote, & renvoyé avec dépens.

L'on croit que le ſang qui s'épanche la premiere nuit des nôces, & que le lait qu'on trouve dans les mammelles d'une fille ſont des marques manifeſtes de la perte de ſa virginité. C'eſt pourquoi *Moïſe* commanda aux Juifs de garder ſoigneuſement les linges qui avoient ſervi la premiere nuit aux mariés, afin de diſculper un jour la femme à l'égard de ſon mari. Ce que l'on obſerve encore aujourd'hui dans le Royaume de *Fez* & de *Maroc*, ſi nous en croyons les Hiſtoriens. Le lait ne peut couler du ſein d'une fille qu'elle

n'ait auparavant conçu dans ses entrailles, & l'on ne doit pas appeller vierge celle qui donne à têter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire que le sang & le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée ; car une grande & grosse fille qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la premiere nuit de ses nôces, & le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille, n'est pas non plus un signe de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger, qui auroit été auparavant mis dans une petite vessie de mouton & renfermée adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des regles cesse de couler à une fille, ce sang remontant aux mammelles se change en lait, selon le sentiment d'*Hypocrate*, & la petite fille dont *Alexander Benoît* nous fait l'histoire, qui fut stérile toute sa vie, donne des marques de sa prostitution depuis son enfance, si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encore de plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Syrien du même *Benoît*, & le soldat *Benzo* de *Cardan* avoient tous deux du lait, bien qu'ils fussent tous deux robustes.

Dans l'Orient d'Afrique du côté de Mozambique & du pays des Caffres, si nous en croyons les Hiſtoriens, pluſieurs hommes nourriſſent leurs enfans du lait de leurs mammelles ; & pour prouver ceci par un exemple familier, j'ai demeuré plus de 4 ans à Paris avec un honnête homme Médecin, qui s'appelloit *Rocnette*. Il étoit ſanguin de tempérament, & il étoit âgé d'environ 30 ou 35 ans. Quand il ſe preſſoit la mammelle & le mammelon, il en faiſoit ſortir des cueillerées d'une humeur blanchâtre & laitée, qui eût pu, ſans doute, nourrir un enfant, ſi elle eût été ſuccée.

Sur cela l'on n'a qu'à lire *Théophile Bonnet* à la page 163. qui nous fournit pluſieurs hiſtoires d'hommes & de filles vierges qui ont du lait ; mais ſans aller ſi loin mandier des preuves de ce que je dis, une hiſtoire fameuſe arrivée en cette Ville de la Rochelle, eſt ſeule capable de convaincre ſur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670, Madame la *Perere*, fille de M. *Deſperence*, Capitaine au Fort de la pointe du ſable à Saint-Chriſtophe, fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'Avril de la même année, afin d'éviter les déſordres d'une guerre qui s'allumoit entre les François

& les Anglois de cette Isle. Elle emmena avec elle trois Négresses, une vieille, l'autre âgée de 30 ans, & la derniere de 16 ou 18, qu'elle avoit élevée chez elle dès son bas âge. Cette Demoiselle, qui avoit une petite fille de deux mois à la mammelle de sa nourrice, s'embarqua avec son enfant, croyant que sa nourrice s'étoit embarquée auparavant, selon qu'elle le lui avoit promis. Mais après avoir mis à la voile, & n'ayant point trouvé sa nourrice qui étoit volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre & de l'eau, dont elle faisoit une soupe. Cette enfant ne se contentoit pas de cet aliment. Elle incommodoit par ses cris tout l'équipage, principalement pendant la nuit. Pour cela on conseilla à la mere de faire amuser son enfant au teton de la jeune Négresse son esclave; mais l'enfant ne l'eut pas plutôt têtée pendant deux jours, qu'elle lui fit venir suffisamment du lait pour se nourrir.

Après deux mois de traversée, cette Demoiselle arriva en cette Ville avec son enfant grosse & grasse; & au mois de Mars suivant, elle s'embarqua pour Saint-Christophe avec son enfant de 13 mois,

qui avoit toujours été nourrie par le lait de la Négresse vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la virginité, ni du violement d'une fille. Que tous les signes, dont nous avons parlé, sont presque toujours équivoques & incertains, à moins qu'on n'usât de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'hui les Jurisconsultes, qui remarquent tout quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusqu'à la rencontrer des yeux, aux souris, aux rendez-vous, aux familiarités, aux colations, aux habits, aux visites particulieres ; en un mot, ils nous feront remarquer ce que l'on peut connoître de plus secret entre deux amans. Mais après tout, ils ne sçavent pas encore certainement la vérité.

Il n'y a donc rien, je le dirai encore une fois, de si difficile à connoître que la virginité, puisque même une femme grosse, si nous en croyons *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait été trouvée entre les bras d'un homme, & qu'on ne l'examine au même instant, il n'y a guères de moyen de connoître sa défloration. Car

si l'on attend quelque tems, tous les signes qui l'accuseroient alors, ne paroîtront plus ; & l'on n'oseroit, sans lui faire injustice, la taxer d'impudicité. Si bien que je conclus hardiment que, puisque la nature ou l'artifice peut cacher aux yeux des plus sçavans Médecins & des plus adroites Matrônes, les marques de la virginité, on ne peut avec certitude connoître véritablement la défloration ou le violement d'une fille.

Quoique cela soit très-véritable, néanmoins les Réglemens de Paris ordonnent que les Matrônes jurées de cette Ville-là fassent leur rapport de violement, pardevant le Prevôt de ladite Ville qui doit le recevoir, pour rendre justice à qui il appartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce Traité, j'ai bien voulu décrire içi un Rapport de Matrônes, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous Marie Miran, Christophlette Roine, & Jeanne Portepoullet, Matrônes jurées de la Ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22 jour d'Octobre de l'année presente, par l'Ordonnance de Monsieur le Prevôt de Paris, en date du 15 de cedit mois, nous nous som-

mes transportées dans la rue Dampierre, dans la maison qui est située à l'Occident de celle où l'Ecu d'argent pend pour enseigne, une petite rue entre-deux, où nous avons vu & visité Olive Tisserand; âgée de 30 ans ou environ, la plainte par elle faite en Justice contre Jacques Mudont, Bourgeois de la Ville de la Roche-sur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcée & violée, & le tout vu & visité au doigt & à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a,

Les Toutons devoyés, c'est-à-dire la gorge fletrie.

Les Barres froissées (l), c'est-à-dire, l'os Pubis ou Bertrand.

Le Lippion recoquillé (m), c'est-à-dire, le perinée.

Le Pouvant débiffé (o), c'est-à-dire, la Nature de la femme qui peut tout.

Les Balunaus pendant (a) c'est-à-dire, les levres.

Le Lippendis pelé, (p) c'est-à-dire, les bords des levres.

Les Baboles abbattes (b), c'est-à-dire, les Nymphes.

Les Halerons demis (b), c'est-à-dire, les caroncules.

L'Entechenat retourné, & la corde rompue (q), c'est-à-dire les membranes qui lient les caroncules les unes aux aures,

Le Barbidau écorché (c), c'est-à-dire, le clitoris.

Le Cuilboquet fendu (d), c'est-à-dire, le col de la matrice.

Le Guillenard élargi (d), c'est-à-dire, le conduit de la pudeur.

La Dame du milieu retirée (c) c'est-à-dire, l'hymen.

L'Arriere-fosse ouverte, c'est-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vu & visité feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avoit trace de ..... & ainsi nous dites Matrônes certifions être vrai à vous, Monsieur le Prevôt, au serment qu'avons fait à ladite Ville. Fait à Paris le 25 d'Octobre 1672.

Si les Matrônes de France avoient soin d'assister aux Anatomies des Femmes que l'on fait publiquement aux Ecoles des Médecins, comme font celles d'Espagne, je suis assuré qu'elles ne donneroient pas des attestations fabriquées de la sorte. Car si je voulois prendre la peine d'en examiner les parties, je ferois voir que les signes dont elles se servent pour prouver le violement d'une fille, sont la plûpart très-faux ou très-légers, & qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il est question de juger de l'honneur & de la virginité d'une fille.

Ce n'eſt pas ſeulement en Eſpagne que les Sages-femmes ſont inſtruites ſur ce qu'elles doivent faire dans les accouchemens, j'apprends de *Theophile Bonnet*, qu'en 1673 le Roi de Dannemarck fit une Ordonnance par laquelle il étoit enjoint aux Matrônes d'aſſiſter aux diſſections des femmes que faiſoit le ſieur *Stenon*, Docteur en Médecine & Profeſſeur en Anatomie dans les Ecoles de Médecine de Coppenhague, afin de s'inſtruire de leur Profeſſion. Et *Bartholen* le jeune, nous aſſure auſſi que le même Roi avoit ordonné que les Députés de la Faculté de Médecine de la même Ville interrogeroient les Sages-femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur Profeſſion.

La Sage-femme de *Rachel*, dont parle *Moïſe* avec éloge, *Sotyra* & *Salpé*, que *Pline* loue tant, étoient ſans doute mieux inſtruites dans leur métier que celle-là; puiſqu'elles ſe ſont attiré des louanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas ſans doute méritées ſi elles euſſent été auſſi ignorantes que celles qui certifierent qu'une femme n'étoit pas groſſe, parce qu'elle étoit réglée, & qui furent la cauſe par leur ignorance qu'elle fut pendue à Paris en 1666, avec ſon enfant

fant de quatre mois qu'elle avoit dans ses entrailles.

Par ce que nous avons dit ci-dessus que l'artifice découvroit les ruses dont les filles usoient pour paroître vierges, lorsqu'elles ne l'étoient pas, il me semble que pour ne laisser rien échapper qui puisse servir à la curiosité du Lecteur, nous devons examiner ici les moyens dont on peut découvrir la virginité fardée. Car souvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, & se persuadent même qu'il est impossible de connoître ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les détromper dans cette occasion, on fera un demi bain de décoction de feuilles de Mauve, de Seneçon, d'Arroches de branche ursine, &c. avec quelques poignées de graines de Lin & de semence d'herbe aux Puces. Elles demeureront une heure dans ce bain, après quoi on les essuyera, & on les examinera deux ou trois heures après le bain, les ayant cependant fait observer de bien près. Si une fille est pucelle, toutes ses parties amoureuses seront pressées & jointes les unes aux autres, mais si elle ne l'est point, elles seront lâches, molettes & pendantes, au lieu de ridées & de resserrées qu'elles

étoient auparavant, lorſqu'elle vouloit nous impoſer.



CHAPITRE II.

S'il y a des remedes capables de rendre la Virginité à une Fille.

SAint Jérome, écrivant à une fille dévote que l'on appelloit *Euſtachion*, & lui interprétant ce beau paſſage de l'Ecriture. *La Vierge d'Iſraël eſt tombée & il n'y a perſonne qui la puiſſe relever ;* dit dans une autre langue ces mêmes paroles : *Je vous dirai hardiment, ma chere fille, que bien que Dieu ſoit Tout-puiſſant, il ne peut pas toutefois rendre la virginité à une fille qui l'aura une fois perdue : il peut bien lui pardonner ſon crime, mais il n'eſt pas en ſon pouvoir de lui rendre la fleur de ſa virginité qu'elle s'eſt laiſſée ravir.*

En effet, il n'y a point de remedes que nos Médecins ayent pu inventer, ni d'artifices que nos Courtiſannes ayent pu pratiquer, qui la puiſſent faire renaître. C'eſt une vertu qui s'éclipſe une fois dans

la vie, & que l'on ne voit après jamais plus paroître. C'est une liaison de parties qui étant une fois separées ne se réunissent jamais comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de reméde qui la rétablisse quand elle est une fois perdue. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire; mais nous ne pouvons remettre le naturel qui est quelque chose de plus cher & de plus précieux.

J'ai été long-tems à me déterminer, sçavoir, si un Médecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de matiere. Mais après y avoir fait de sérieuses réflexions, j'ai été obligé par de puissans motifs à faire ce Chapitre. Car le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente, qui se marie lorsqu'elle est naturellement trop ouverte, & une autre qui par fragilité s'est laissé aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée, sont de fortes raisons pour ne me taire pas sur ce Chapitre. La paix des familles & la tranquillité de l'esprit d'un mari sont presque toujours rétablies par les remedes que nous avons dessein de proposer, c'est par eux encore que la volupté licite du

mariage eſt fomentée, & que ſouvent la génération eſt procurée; car il s'eſt vu des femmes qui ne pouvoient avoir des enfans que par les remedes que je propoſerai dans la ſuite de ce diſcours.

Les hommes, pour parler en général, n'eſtiment la virginité d'une fille que par l'ouverture étroite de ſes parties naturelles, par la poliſſure de ſon ventre, & par la rondeur de ſa gorge. Souvent ils ne ſe mettent guères en peine de quelques gouttes de ſang qui doivent couler dans les premieres careſſes du mariage, & ils ne vont pas examiner tous les ſignes que nous avons rapportés au Chapitre précédent pour être aſſurés de la virginité des filles qu'ils épouſent; il ſuffit que leurs femmes ayent les trois qualités que nous avons remarquées ci-deſſus pour être bien reçues auprès d'eux. Si elles ſont trop ouvertes, ou qu'elles ayent la gorge trop lâche & trop molette, quand elles ſeroient des *Agnès* & des *Catherines*, le chagrin les prend auſſitôt, & la paſſion inſenſée, que l'on appelle jalouſie, s'empare en même tems de leurs eſprits, & leur fait ſoupçonner des choſes infâmes dont ces femmes ſont tout-à-fait innocentes.

La plûpart des maris ſont contens

quand la premiere nuit qu'ils passent avec leur femmes, ils la trouvent étroite. Un peu de sang les rassure encore davantage. *Sinibaldus* prétend que le signe le plus certain est le sang répandu.

Pour éviter donc tous ces désordres qui ne sont que trop fréquens dans le monde, & qui ne troublent que trop tôt la tranquillité du mariage, je rapporterai ici des remedes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjugés que l'on pourroit avoir pour elles. Les premieres s'en pourront servir lorsqu'elles seront trop ouvertes, & qu'elles auront les mammelles trop pendantes; que d'ailleurs par foiblesse elles se seront abandonnées à leur passion indiscrette, & qu'elles auront été meres avant que d'être mariées. Les autres en pourront user pour plaire à leurs maris, & pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avoue que l'on peut abuser de ces remédes comme des choses les plus excellentes du monde; mais on ne sçauroit pourtant blâmer la nature, qui permet que le Soleil échauffe la terre aussi-bien pour les Aconits & pour les Colchiquos, que pour les Dictams & les Gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait accouché secrette-

ment, & qu'elle veuille enſuite ſe marier, ſans que ſon mari puiſſe s'appercevoir de ſa foibleſſe paſſée, le meilleur remede que je lui puiſſe donner dans cette occaſion, c'eſt qu'elle ſoit chaſte & pudique quatre ou cinq ans avant ſon mariage, qu'elle ne s'échauffe point l'imagination d'amourettes par des danſes, des converſations & des lectures impudiques, & qu'elle vive enfin dans la modeſtie qui eſt bienſéante aux filles qui ſe répentent. Je lui promets que ſon mari la prendra pour pucelle, & qu'il ne croira jamais avoir été trompé. Car ſi l'on fait réflexion ſur l'Hiſtoire que nous avons rapportée au Chapitre précédent, d'une fille de 25 ans du pays de Topinambous, nous n'aurons pas de peine à nous perſuader que le remede que je conſeille ici, ne ſoit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en uſage.

Mais pour celles qui ſont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre ridé, & les mammelles mollettes & pendantes, je ſuis d'avis qu'elles uſent des remedes qui les reſſerrent & qui les rendent agréables à leurs maris.

La *vapeur* d'un peu de *vinaigre*, où l'on aura jetté un *fer* ou une *brique rouge*, la *decoction aſtringente* de *gland*, de *pru-*

nelles sauvages, & de *noix de Cyprès*; *l'onguent astringent de Fernel*, *les eaux distilées de myrrhe*, sont tous des remedes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remedier à ce défaut, quelques Médecins veulent que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la décoction des choses que nous avons proposées ci-dessus : mais je ne conseille pas l'usage de ce remede, à moins qu'une femme n'ait fait de fâcheuses couches, & qu'elle ne soit tout ouverte par les efforts qu'elle y auroit souffert ; autrement ces liqueurs astringentes pourroient causer des douleurs & des tranchées insupportables, si elles étoient une fois renfermées dans ces parties-là, & qu'elles n'en pussent sortir, ainsi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne seroit-il pas permis à une fille, qui a passé quelques années de sa vie dans les voluptés illicites, de rassurer le premier jour de ses nôces l'esprit de son mari, en prenant un peu de *sang d'agneau*, qu'elle auroit fait sécher auparavant, & en le mettant dans le conduit de la pudeur après en avoir formé deux ou trois petites boules ? Ne lui seroit-il

pas permis, dis-je, pour conſerver la paix dans ſa famille, de faire tous ſes efforts pour paroître ſage à l'égard de ſon mari ?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelqnefois juſques-là même, que l'on ne craint point de s'expoſer aux douleurs les plus cuiſantes ; car il s'eſt ſouvent trouvé des Courtiſannes qui ſe ſont ulceré les parties naturelles pour être eſtimées vierges, quand elles ont voulu ſe lier licitement avec un homme.

Le ventre eſt quelquefois ſi défiguré de rides & de cicatrices après un accouchement, que celles que l'on eſtime filles n'oſent ſe marier à cauſe de ces défauts : cela les oblige ſouvent à mener une vie débauchée, & à paſſer le reſte de leurs jours dans des voluptés illicités. Les femmes mêmes ont de la honte de ſe laiſſer voir en cet état à leurs maris, & ainſi quelquefois elles ſe privent des douceurs du mariage, & la naiſſance de pluſieurs enfans.

Afin donc que ces filles puiſſent abandonner leur façon de vivre deshonnête & inpudique, & qu'elles ſe marient avantageuſement, que les femmes n'ayent plus de ſcrupule dans le mariage, je veux bien écrire ici ce que j'ai appris d'un Medecin le plus fameux de toute l'Italie,

On prendra quarante *pieds de moutons*, dont on brisera les os, & après les avoir fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau, l'on prendra avec une cuiller ce qui nagera par-dessus, à quoi l'on ajoutera *deux gros de sperme de baleine*, *deux onces de graisse fraîche de pourceau femelle*, autant de *beure frais sans sel*, on fera fondre tout cela dans un pot de terre vernissé, & après que l'onguent sera refroidi, on se lavera avec *de l'eau rose* jusqu'à ce qu'il blanchisse, on le mettra ensuite dans une boëte de verre pour en user selon la nécessité.

Après que la personne se sera servi de ce remede, elle s'appliquera sur le ventre une *peau de chien* ou *de chevre*, préparée de cette façon que l'on appelle *peau d'Occagne*, on prendra deux onces de chacune de ces huiles ; sçavoir, *d'amande douce*, de *millepertuis*, de *myrtils* : on les lavera avec de *l'eau-rose* ; & après avoir été ainsi préparées l'on en oindra une de ces peaux parfumées, que l'on apporte ordinairement d'Espagne ou d'Italie. On la laissera humecter pendant toute une nuit, & le lendemain on la frottera fortement entre les mains pendant une heure ; & après l'avoir ensuite pendant deux jours entiers exposée

à l'air, où le Soleil ne donne pas, on prendra la meſure du ventre pour la couper ; & puis on l'appliquera principalement pendant la nuit. Si quelques ſemaines ſe paſſent ſans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui en adouciſſant la peau, en emporte les taches avec plus de force ſans l'endommager ; ſi l'on veut que ce remede ſoit plus fort, on ajoutera à cette huile du *ſuc de citron*, & un peu de *ſel ammoniac* ; & par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reſte qu'à remédier au défaut d'une groſſe gorge molette, qui fait quelquefois ſoupçonner une fille d'être laſcive & d'aimer le vin ; car il y en a qui portent comme deux couſſins ſur la poitrine, & qui ſont tellement embarraſſées, quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'eſt p'eut-être pour ce ſujet, ſi nous en croyons l'Hiſtoire, que les Amazonnes ſe brûloient l'une des mammelles, pour être enſuite plus agiles & plus adroites.

Outre les remedes que nous avons allégués ci-deſſus, qui peuvent ſervir à diminuer la gorge, on peut encore uſer de *gros vin rouge*, ou *d'eau de forge*, dans laquelle on aura fait bouillir du *lierre*, de

la *pervenche*, du *myrthe*, du *persil*, & de la *cigue* même, sans appréhender la mauvaise qualité de cette derniere plante, notre cigue étant bien différente de celle des Atheniens, avec le suc de laquelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'Oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes *de plomb* pour diminuer les mammelles. En effet, c'est un bon remede pour ces sortes de défauts : mais si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de *l'huile de jusquiame*, le remede sera encore plus excellent : car cette huile a une vertu particuliere pour diminuer la gorge & pour la faire endurcir : elle s'oppose même à la génération du lait après l'accouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'accident de l'usage de tous ces remedes, je répéterai ici ce que j'ai conseillé ailleurs aux filles & aux femmes, c'est qu'il n'en faut user pour la gorge ni pour les parties naturelles, que trois ou quatre jours après les régles, & huit jours auparavant. Et les femmes qui ont depuis peu accouché, ne doivent s'en servir que sur la fin des vuidanges, ce qui peut arriver après le trentieme ou le quarantieme jour de leur accouchement.



CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.

IL ne faut pas s'étonner si nous sommes mortels, puisque nous sommes composés de parties si différentes & si opposées entr'elles. Les élémens qui se font tous les jours la guerre en nous-mêmes sans que nous nous en appercevions, & la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humeur radicale qui nous soutient, sont les deux causes de la fin où nous courons avec précipitation. Notre chaleur agissant toujours sur notre humidité, la consume & la détruit peu à-peu; si bien que comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui le fomente, notre chaleur s'éteint aussi par le défaut de l'humidité qui la conserve. L'air, les alimens & la boisson ne sont point suffisans pour la réparer éternellement; s'ils le font ce n'est que pour un tems, & les parties qui entretiennent notre feu venant à vieillir, se lassent enfin d'agir incessamment de la

même forte, & de recevoir en même tems ce qui les fait subsister, & ce qui les fait périr.

La Nature prévoyant bien la perte du monde, si en quelque façon elle n'y mettoig ordre, donna dès le commencement des siécles, à l'un & l'autre sexe un admirable assemblage des parties pour produire leur semblable, & en même tems des feux secrets pour les perpétuer. Ce fut dans la naissance du monde qu'elle établit cette douce société de vie, & qu'elle ne fit pas seulement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le Mariage, qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'immortalité, & le plus important état des hommes, puisque sans lui les Villes & les Républiques seroint abandonnées.



ARTICLE I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire ici l'éloge du *Mariage* ; il eſt aſſez recommandable par l'inſtitution que Dieu en fit dans le Paradis Terreſtre, & par la fin que l'Egliſe s'y propoſe. Si Adam dans l'état d'innocence avoit beſoin d'un aide, comme le marque l'Ecriture, nous ne devons pas être malheureux par une alliance qui rendit heureux notre premier Pere ; & nous aurions tort de croire, ſelon la penſée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'Univers, quand il eut ordre de remplir la terre d'hommes, & de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des Noces que JESUS-CHRIST fit ſon premier miracle ; que le Mariage ſert de figure à l'union de JESUS-CHRIST avec l'Egliſe. Et je puis parler ainſi aux perſonnes mariées.

Mariés, p nſez en tout lieu,
Que vous êtes la ſainte Image,
De l'admirable Mariage,
De l'Egliſe & du Fils de Dieu.

De plus, que c'eſt un myſtere, au rapport de S. Paul; que l'on appelle Dieu du nom d'Epoux dans les Cantiques, & que Jéremie même, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le repréſente en cet état. Toutes ces penſées ſont trop communes, & elles ont été trop ſouvent rebattues.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'état dans la vie qui ſoit plus honorable que le mariage, puiſque c'eſt une condition qui fait inceſſamment des préſens à l'Egliſe & à l'Etat; & que ſelon cette penſée notre incomparable Monarque, qui ne laiſſe rien échapper pour rendre ſes Peuples heureux, & ſon Royaume abondant, fit depuis peu, à l'imitation des Romains, une Déclaration, par laquelle il veut que les Peres de dix Enfans ſoient exempts des charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore de ſa libéralité ordinaire une penſion conſidérable.

Le Mariage eſt la plus excellente de toutes les unions: c'eſt Dieu qui l'a inſtituée dans le Paradis terreſtre durant l'état d'innocence. C'eſt elle qui convient le mieux à l'état de l'homme, c'eſt elle qui eſt la plus néceſſaire par rapport à la propagation. Comme cette union eſt l'ouvrage de Dieu, qui a ordonné aux deux

fexes de *croître* & de *multiplier*, qui a imprimé en eux un defir violent de s'unir ; elle ne doit point être fortuite, & comme celle des animaux deftitués de raifon. Elle ne doit point être produite par une affection brutale, elle ne doit point avoir pour but de mettre en fureté des plaifirs impurs, & de les couvrir d'un nom fpécieux & honorable. Le but du Mariage étant d'avoir des enfans, la nature nous a inculqué le défir ardent de nous reproduire.

En effet, les enfans font des faveurs du Ciel, par l'aveu même de *S. Jérôme*, qui éleve fi haut la virginité. Et dans le Vieux Teftament le Mariage eft fi fort eftimé, qu'il a l'avantage d'être par-deffus les autres états de la vie; fi bien qu'il aifé de juger par-là que dans l'ancienne Loi on le préferoit à la Virginité, & que la ftérilité des femmes y paffoit pour une efpece d'opprobre.

L'Eglife aujourd'hui nous montre bien la grandeur du Mariage & de la génération lorfqu'elle comble de graces les Mariés. Cependant la queftion eft encore aujourd'hui problématique, fçavoir lequel des deux états on doit le plus eftimer, ou de celui du Mariage, ou de celui de la Continence ; & c'eft une chofe bi-

zarre que dans le siécle où nous sommes, nous voyions des approbations & des priviléges pour l'un & pour l'autre parti. *Charles Chausse, Sieur de la Teriere*, écrivit en 1625 de l'excellence du Mariage contre la Continence, & le *Sieur Ferrand* écrivit ensuite contre ce Livre de la Continence pour le Mariage ; les choses n'étoient pas en cet état du tems de *S. Jerôme*, puisque ces amis supprimerent son Livre de la Virginité que nous voyons aujourd'hui parmi ses Ouvrages, parce qu'il étoit opposé aux desseins de l'Eglise. Cependant nous sçavons que de saints Personnages ont choisi le Mariage comme un état le plus honnête de la vie, témoin *Saint Pierre, Saint Clement Alexandrin*, Maître d'*Origene; Novat* Prêtre de Cartagene en Afrique ; *Saint Grégoire de Nice, Tertullien*, & plusieurs autres qui ont cru pouvoir recevoir plus de graces du Ciel par le moyen de ce Sacrement, que par la voie de la Continence.

Les Juifs & les Chrétiens estimoient donc beaucoup plus le Mariage que la Virginité, & ces derniers ne donnoient jamais de charge de Magistrature aux hommes qui n'étoient point mariés. Les Payens mêmes ont fait des Loix à son avantage. Car les Spartiates d'un

côté instituerent une fête, où ceux qui n'étoient pas mariés, étoient fouettés par des femmes, comme indignes de servir la République, & de contribuer à son honneur & à son progrès. Les Romains d'un autre côté, couronnoient la tête de ceux qui l'avoient été plusieurs fois, & dans leurs réjouissances publiques, ceux qui avoient été souvent mariés, paroissoient avec une palme à la main, comme chargés d'autant de victoires que les *Césars*, en ayant contribué à la grandeur de la République aussi-bien qu'eux, par le nombre des Soldats qu'ils lui avoient donnés. C'est pour cette raison, au rapport de *S. Jérôme*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent que dans la pompe funèbre, il accompagnât le corps de sa femme, la palme à la main & la couronne sur la tête, puisqu'il étoit fort raisonnable, ajoute-t-il, qu'ayant été marié vingt fois & sa femme vingt-deux, il fût mené comme en triomphe à son enterrement.



ARTICLE II.

L'âge le plus propre au Mariage.

TOute ſorte d'âges n'eſt pas capable de goûter les douceurs du mariage. Les premieres & les dernieres années ont leurs obſtacles ; & ſi les enfans ſont trop foibles ; les vieillards ſont trop languiſſans. Le milieu de notre vie eſt l'âge le plus propre à *Venus*, qui comme *Mars*, ne demande que de jeunes gens, pleins de feu, de ſanté & de courage.

Les Médecins ont des opinions différentes ſur la diviſion de notre vie. Les uns la partagent en quatre âges, d'autres en cinq, & d'autres en pluſieurs parties. Mais à conſidérer la choſe de bien près, les années ne ſont pas les âges ; c'eſt la force & le tempérament qui les diſtinguent. Une fille peut faire un enfant à dix ou douze ans, parce qu'elle eſt forte & robuſte, au lieu qu'une autre n'en ſçauroit faire un à dix-huit ou vingt, à cauſe de la foibleſſe de ſes parties, & de la ſechereſſe de ſon tempéramment. Néanmoins on doit ſe déterminer ſur cette ma-

tiere, afin que les Jurifconfultes, qui ont befoin de la divifion des âges, puiffent juger fainement des affaires qui leur appartiennent.

Le fentiment le plus fuivi eft celui qui divife notre vie en cinq périodes ; le premier eft l'adolefcence, qui dure depuis notre naiffance jufqu'à l'âge de 25 ans, après quoi nous ne croiffons plus. Depuis 25 ans jufqu'à 35 ou 40 eft la fleur de l'âge de l'homme, & c'eft ce qu'on appelle la jeuneffe, & dure jufqu'à 49 ou 50 ans ; c'eft le tems que l'on fe trouve de même force & de même tempérament ; le quatriéme âge eft la premiere vieilleffe qui dure jufqu'à 65 ans ; & enfin l'âge décrepit qui accompagne les hommes jufqu'à la mort.

L'adolefcence eft encore divifée en plufieurs parties ; entre lefquelles l'enfance tient le premier lieu ; elle commence depuis notre naiffance jufqu'à 3 ou 4 ans, lorfque nous avons appris à parler. La puérilité la fuit, qui fe termine à 10 ans. L'âge de difcrétion vient après, que quelqnes-uns nomment puberté, qui dure jufqu'à 18 ans, & enfin l'adolefcence, qui prend le nom de tout ce tems-là, va jufqu'à vingt-cinq.

L'enfance & la puérilité ne fçavent ce

que c'eſt de produire des hommes : & bien qu'il y ait quelques Hiſtoriens qui pourroient rendre cela douteux par une Hiſtoire qu'ils font d'un enfant de ſept ans qui engroſſa une fille, cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'antiquité, & que d'ailleurs la génération eſt incompatible avec la foibleſſe de cet âge, il me ſera permis de demeurer dans mon ſentiment, & d'exclure les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même choſe de ceux qui ont atteint l'âge de diſcretion ; car dès que la voix ſe change & qu'elle ſe groſſit par la chaleur naturelle qui s'augmente dans la poitrine, que l'on commence à ſentir le bouc par des vapeurs déſagréables, qui s'élevent de la ſemence, que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y ſent des châtouillemens réitérés ; c'eſt alors, dis-je, qu'un jeune homme eſt embraſé par l'ardeur de l'amour, & que les parties naturelles ſe diſpoſent aux careſſes des femmes.

Les Médecins, qui conſiderent inceſſamment les actions de la nature, ne peuvent ſe déterminer exactement ſur l'âge que doivent avoir les hommes & les femmes pour ſe joindre amoureuſement &

pour engendrer ; il y a tant de diverſité de tempérament & de vigueur dans les hommes, & dans les parties qui ſervent à la génération, qu'il eſt impoſſible de prononcer juſte ſur cette matiere. Ce que l'on peut dire en général, c'eſt que l'on commence à engendrer depuis dix ans juſqu'à dix-huit ; mais on ne ſçauroit marquer exactement l'année en particulier.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir paſſé contrat à la face de l'Egliſe, d'avoir été dans la maiſon de l'époux, d'avoir été miſe entre ſes bras ; toutes ces circonſtances ne ſont que des apparences de mariage, mais elles ne font pas le mariage : il faut que le mari & la femme, ayant été nubiles ſoient capables de le conſommer. L'hiſtoire rapporte un fait digne de remarque. François I. ayant épouſé la fille de ſa ſœur, qui n'étoit âgé que de 8 à 9 ans, le mariage ayant été conclu & arrêté & ſolemniſé dans la Ville de Chatellerond, l'Epouſe conduite au lit nuptial ; cependant par jugement après, il a été dit qu'il n'y avoit point eu de mariage, & cette jeune Princeſſe a été mariée de nouveau à Antoine de Bourbon. *Juſtinien* a fixé la puberté d'un garçon à 14 ans, & le droit canon fixe celles des filles à douze ans. Il excepte de cette Loi générale celles dont

la malice supplée à l'âge ; mais la Nature n'est point assujettie aux Loix Civiles ni aux Loix Canoniques, elles sort quelquefois de ses propres régles. L'Ecriture Sainte parle de Salomon qui engendra Roboam à l'âge de douze ans ; & d'Achas qui engendra Ezechias à l'âge de dix ans.

Nous lisons dans nos observations de Médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont été peres à dix ans, & qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere. *Joubert*, Médecin de Montpellier, & l'un des sçavans hommes de son tems, a vu en Gascogne *Jeanne de Peirie* qui fit un enfant à la fin de sa neuviéme année : cette Histoire n'est point seule ; je pourrois en rapporter beaucoup de semblables qui sont arrivées en France & dans les régions chaudes, si celle que nous a laissé par écrit *Saint Jérôme* ne suffisoit pour confirmer ce que je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec laquelle il coucha quelque tems.

J'avoue pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, & qu'il faut souvent des siécles pour en produire de semblables ; mais la marque la plus assurée d'être en état d'engendrer, c'est, se-

lon l'avis des Médecins, lorſqu'un homme peut jetter de la ſemence, & que les régles paroiſſent à une fille ; ce ſont alors des ſignes évidens que la Nature a fourni à l'un & à l'autre ſexe de quoi ſe perpétuer. Ces épanchemens d'humeurs ne paroiſſent que rarement à neuf ou dix ans, on ne voit même guères de filles de 12 ans & des garçons de quatorze, capables d'obéir à l'amour & de produire cette matiere dont ſe forment les hommes. Cela arrive le plus ſouvent aux filles de quatorze ans, & aux garçons de ſeize ; car en ce tems-là tout ne reſpire que production ; c'eſt le printems de la vie, & l'une des ſaiſons les plus douces qu'ayent les hommes. Une fille ſeroit bien lente, ſi à ſeize ans elle n'étoit capable de ſe perpétuer par la production d'un enfant, & un garçon de dix-huit ans ſeroit bien froid, ſi, étant couché avec elle, il lui étoit impoſſible de prendre des plaiſirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'âge le plus prompt à faire des enfans eſt celui de de dix ans, & le plus tardif celui de ſeize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes ſont plutôt prêtes à engendrer que les hommes, quelques Médecins ont ſoutenu qu'elles étoient

étoient d'un tempérament plus chaud ; car, si, parlant en général, disent-ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur, puisque la chaleur naturelle réside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs, on remarque, ajoutent-ils, que les femmes sont plus ingénieuses & plus agissantes que les hommes, parce qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits, qui sont la cause de leur activité. Elles ont encore plutôt du poil aux parties naturelles, & il s'en est vû qui n'étoient presque pas entrées dans l'âge de discretion, à qui la nature commençoit à voiler leurs parties naturelles par le poil qu'elle y faisoit naître : ces mêmes femmes croissent & vieillissent encore plutôt, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leur corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plutôt les actions, & en dissipe plutôt les humidités.

Au reste, elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes; & comme les passeraux ne vivent pas long-tems, parce qu'ils sont trop chauds & trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur dévorante qui les con-

ſume peu à peu. Il ſe trouve encore aujourd'hui des *Meſſalines*, qui, par l'excès de leur chaleur, ſeroient en état de diſputer avec pluſieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux eſt le plus chaud. En effet, elles ſouffrent le froid avec plus de conſtance; & ſi la chaleur naturelle, qu'elles ont abondamment, ne s'oppoſoit au froid de l'hyver, nous verrions autant de femmes que d'hommes ſe plaindre de la rigueur de cette ſaiſon.

S'il m'étoit permis de m'éloigner un peu de la matiere que je traite, il me ſemble que je n'aurois pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du tempérament des femmes : je ferois voir que la grande quantité de ſang vient plutôt de la médiocrité de la chaleur que de ſon excès : que les femmes ſont plutôt légeres qu'ingénieuſes : que ſi elles engendrent & vieilliſſent plutôt, c'eſt auſſi une marque de la foibleſſe de leur chaleur; que l'excès de l'amour ne peut être principalement attribué à la force de cette même chaleur, mais à l'inconſtance de leur imagination, ou plutôt à la providence de la Nature qui les a faites pour nous ſervir de jouet après nos plus ſérieuſes occupations. Après tout, ſi elles ne ſont pas ſi ſuſceptibles du froid, il

ne faut en chercher la cause que dans leur embonpoint ordinaire, qui s'oppose incessamment à la pénétration des qualités les plus actives.

L'homme au contraire agit avec plus de fermeté, se nourrit avec plus de bonheur, se défend avec plus de courage & de présence d'esprit, raisonne avec plus de force, & contribue à faire un enfant avec plus de promptitude. C'est lui principalement qui agit dans la génération, où il se communique soi-même, & qui par ses autres actions de corps & d'esprit, donne par-tout des marques de sa force & de sa chaleur, au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut lui donner ; & souvent elle n'est pas si-tôt prête que lui à donner de quoi former un homme. En un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter & pour élever ses enfans.

De plus, un mâle est plutôt accompli dans le sein de sa mere qu'une femelle : il s'agite avec plus de force & vient aussi au monde un peu plutôt ; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur & de son tempérament ; car c'est à cette même chaleur à perfectionner & à avancer plus promptement les choses par-tout où elle se trouve plus abondante, & par

cette même raiſon, on ne voit preſque jamais vivre de jumeaux de différent ſexe. Il y a trop d'inégalité de chaleur & de tempéramment, quand ils ſe trouvent tous deux embarraſſés dans les mêmes liens.

Mais reprenons la matiere que nous avons laiſſée pour faire une digreſſion qui ne me paroît pas inutile; je dirai maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Juriſconſultes, qui dans ces ſortes de matieres ne ſuivent pour l'ordinaire que le ſentiment des Médecins, ont fixé un tems pour le mariage au milieu de l'âge de diſcretion; & parce que ceux-là ſont extrêmement rares qui commencent à engendrer à 9 ou 10 ans, auſſi-bien que celles qui ne pourroient le faire à 16 ou 18; ils ont déterminé l'âge de 14 ans pour les garçons, & de 12 pour les filles, ces années ſe rencontrant dans le milieu de la puberté, ſi bien que ceux qui ſont au-deſſous de ces derniers âges ſont eſtimés pupilles; & la Loi ne permet pas qu'ils ſoient accuſés d'adultere, ni qu'ils puiſſent ſe marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contracté au même état qu'ils

étoient auparavant, parce qu'il eſt, diſent-ils, de l'eſſence du mariage d'être en état de faire un enfant, & que ceux qui ſont au-deſſous de ces âges, ne ſont pas préſumés en être capables.

Les politiques qui conſidérent la durée d'un état floriſſant, ne ſont pas du ſentiment des Juriſconſultes pour le tems qu'il faut marier les jeunes gens. Ils ſçavent que ce n'eſt pas ſeulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ni les richeſſes des habitans qui font un Monarque redoutable, mais la ſanté & la vigueur des peuples qui lui appartiennent. L'âge de 12 & de 14 ans eſt un âge trop foible pour faire un préſent à l'état d'hommes ſpirituels & robuſtes, & ces mêmes Politiques apprennent des Médecins, qu'il faut un âge plus avancé pour engendrer des hommes capables de gouverner un Royaume, ou de ménager une République.

En effet, le ventre d'une femme eſt trop étroit à cet âge-là pour engendrer des enfans bien faits; ſes parties internes ne ſont pas aſſez larges pour les porter à terme; & une femme ſi jeune ne peut ſuffir tout enſemble & à ſon propre accroiſſement & à la nourriture de ſon enfant. Les couches doivent être ordinai-

rement funeſtes, & doivent lui faire appréhender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Braſiliens ſont bien plus ſages que nous ; ils ne marient jamais leurs filles qu'elles n'ayent eu leurs régles, parce que c'eſt par-là que la Nature leur marque qu'elles ſont en état de porter des enfans. D'ailleurs, un jeune homme a l'eſprit & le corps trop foible à l'âge de 14 ans ; ſa ſemence n'eſt ni aſſez cuite, ni aſſez digérée pour produire un enfant fort & ſpirituel ; & s'il eſt alors capable d'engendrer, les enfans qui en viennent ſont ou trop petits, ou trop délicats.

Platon & *Ariſtote*, ces deux grands génies de l'Antiquité, ne permettoient pas de ſe marier avant l'âge de 30 ans, & préſentement une perſonne n'oſeroit ſe marier avant ce tems-là ſans le conſentement de ſon pere & de ſa mere. Ce qui obligea *Gratien* à faire une Loi, par laquelle il établiſſoit la perfection d'un homme à cet âge-là. Car c'eſt alors que l'on ne croît plus & que la chaleur naturelle ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'emploie ſeulement à ſe conſerver & à fomenter ſes parties amoureuſes pour produire avec plus de force une matie-

tiere capable de perpétuer ſon eſpéce.

Le meilleur eſt de ſuivre là-deſſus le ſentiment le plus commun, c'eſt-à-dire d'eſtimer parfait un homme à 25 ans, & une fille à 20. C'eſt alors qu'ils ſont tous deux plutôt en état de ſe marier que dans un âge moins avancé; car pour parler de cet homme, il ne lui manque rien à cet âge-là pour contenter une femme; ſes parties naturelles ont les dimenſions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embraſſemens amoureux; ſa ſemence eſt féconde. Les eſprits qui doivent ſervir à la génération, s'engendrent alors en plus grande abondance, & ſa verge eſt preſque toujours en état de fournir de quoi faire un homme contre la volonté même de celui qui la porte. Enfin, cet homme doit d'autant plutôt ſe marier, qu'il eſt d'un tempérament chaud & humide, d'un ſang bouillant, bilieux & mélancolique: qu'il a la taille médiocre, la tête groſſe, les yeux étincelans, le nez gros, la bouche bien fendue, les joues teintes de ſang & le menton arrondi. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de 20 ans, qui, à l'imitation de cette *Fabiola* dont parle *Saint Jerôme*, ne peut vivre ſans jouir des plaiſirs de l'amour & ſans ſuivre le conſeil

que l'Eglife donne en fe mariant.

En effet, l'âge de 12 ou de 14 ans eſt un âge trop tendre pour fouffrir le joug du mariage : il faut des perfonnes fortes & robuftes, fi elles veulent y avoir du contentement.

ARTICLE III.

De la Conception, de la Groſſeſſe & de l'Enfantement.

LORSQU'UNE femme a conçu, elle a fuivi en cela le confeil que l'Eglife lui a donné en la mariant, & elle a exécuté les ordres de la Nature. Mais je ne fçai par quel malheur ordinaire à l'amour, elle paroît plus abbatue qu'auparavant. Tout lui déplaît, elle ne mange point, & fi elle met quelque chofe dans fa bouche, ce font des chofes hors de l'ufage commun des hommes, encore les rejette-t-elle dès qu'elle les a prifes. Les meilleurs alimens lui font mal au cœur; elle n'en peut même fouffrir la fumée. Les nuits lui font inquiétes, fon fommeil eft interrompu, & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *In-*

cube, comme s'il ne suffisoit pas que le corps pâtît, sans que l'Ame eût encore ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insupportable à cette même femme, qui souffre de tems en tems des légers tremblemens par tout le corps. Le ventre lui fait mal & s'applatit, si bien qu'il y a lieu de croire, selon le proverbe, *Qu'en ventre plat, enfant y a*. Souvent le ventre demeure paresseux, & cette paresse lui cause pour l'ordinaire des tranchées. Les graces ne sont plus sur son visage, ses yeux sont languissant & meurtris ; & le feu dont l'amour se servoit autrefois pour des conquêtes, les a abandonnées pour quelque tems. Elle ne peut marcher qu'elle ne boite & qu'elle ne ressente d'extrêmes douleurs aux reins, aux cuisses & aux jambes. Enfin, dans la langueur où elle est, elle souffre sans cesse pour avoir trop aimé. Ces incommodités la font presque repentir de s'être alliée à un homme, si elle n'espéroit au bout de neuf mois de récompenser ses souffrances par la joie d'un enfant qui lui doit venir.

L'expérience nous apprend qu'une femme grosse est plus amoureuse au commencement de sa grossesse, qu'auparavant. Beaucoup plus de sang & d'esprits occu-

pent ſes parties naturelles, & ſi on la baiſe en ce tems-là, c'eſt de l'eau que l'on jette ſur le feu d'une forge, qui, plus il eſt arroſé, plus il eſt ardent.

Les François ne ſont pas ſi retenus à careſſer les femmes groſſes que quelques autres Nations. Il y a même des Médecins qui ſont d'avis que l'on doit baiſer avec plus d'ardeur pour obéir aux loix de la Nature, qui les rend alors plus amoureuſes. Mais à dire le vrai, ſi nous ſuivons le ſentiment d'*Hypocrate*, elles ſont de plus véhémentes couches quand elles ne ſont point careſſées pendant leur groſſeſſe, & nous voyons ſouvent arriver des accidens funeſtes aux femmes qui ſe divertiſſent avec un homme quand elles ſont groſſes; car ſi elles ne font pas de fauſſes couches, au moins deviennent-elles groſſes une ſeconde fois.

Les femmes du Breſil ſont bien plus retenues que nos Françoiſes, puiſque dès qu'elles ſe ſentent groſſes, elles ſe ſéparent de la compagnie de leurs maris. Elles n'appréhendent pas que les fortes ſecouſſes de l'amour ébranlent un enfant qui eſt fort délicat dans ſes premiers mois, & que les regles qui ſont ſouvent provoquées par la chaleur que les baiſers réïtérées excitent dans les parties na-

turelles d'une femme, l'étouffent & le suffoquent. Il ne peut même s'en garantir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste. Les liens qui le tiennent saisi se relâchent par sa pesanteur aux moindres efforts amoureux de la mere ; & il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant, avant le tems, lui qui ne l'a presque pas encore reçue.

Quoique la plûpart des Médecins, après *Hypocrate*, disent que la matrice est tellement fermée après la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une aiguille, nous sommes pourtant persuadés du contraire ; car on sçait qu'elle se décharge souvent de ses humidités superflues, & que les femmes sont engrossées une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits des pertes rouges ou blanches qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse, & nous avons des exemples de superfétation, & peut-être plus souvent que nous ne le pensons ; car les jumeaux qui naissent enveloppés des membranes différentes, & qui sont attachés à un seul arriere-faix sont d'ordinaire autant de superfétation dont on ne s'apperçoit pas. Toute la Rochelle a sçu la superfétation de *Mademoiselle Louveau*,

qui, quelque tems après avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne où elle accoucha d'un garçons 29 jours après ses premieres couches. La fille vêcut 7 ans, & le garçon ne vêcut que 7 jours.

Les femmes seroient trop malheureuses si la douleur & les autres peines ne les abandonnoient point pendant leur grossesse. Une femme grosse qui a demeuré 3 ou 4 mois dans des langueurs extrêmes, dans des dégoûts & des vomissemens, continuels, jouit présentement d'une santé parfaite. Elle ne se souvient plus d'avoir été incommodée, & si elle ne sentoit dans ses entrailles quelques petits mouvemens comme des fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'être grosse. Mais cette santé ne dure pas long-tems. Car dès que l'enfant aura de la force, ses douleurs se renouvelleront, & en touchant son pouls qui lui bat fort, on diroit qu'elle a la fiévre. Enfin, le tems d'accoucher s'approche; l'enfant lui frappe le côté, les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le passage; & si l'accouchement n'est malheureux, en moins d'une heure elle se délivre. C'est alors que l'on doit considérer la pudeur d'une femme qui accouche, & que l'on doit avoir pour

elle & de la pitié & de la vénération, à cause du mal qu'elle souffre & du péril où elle est exposée, & aussi à cause de l'honneur qu'elle a d'être l'origine & la source des beaux Ouvrages de la Nature.

L'enfant dans la matrice est courbé & ramassé en rond, il a les talons proche les fesses & les deux mains sur les genoux, il baisse la tête; ensorte qu'il a les yeux comme colés entre les deux pouces, le nez entre les deux genoux & les joues appuyées sur les deux mains. Cette situation est commune aux deux sexes. Quand la tête devient plus grosse & plus pésante, ce qui arrive vers la fin de la grossesse la pesanteur l'emporte & lui fait gagner le bas; c'est ce qu'on appelle *faire la culbute*. On prétend qu'elle se fait quinze jours avant l'accouchement. Quand l'enfant n'a pas fait la culbute, il vient par les pieds.

On a soin d'un côté de l'enfant; on lui coupe le cordon le plus long que l'on peut, si c'est un garçon, & le plus court, si c'est un fille. Tout cela se fait par ordre de la Matrone, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand, & que la fille en sera plus étroite; après cela on lui donne du beurre & du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs du ventre, ausquelles l'enfant est

ſujet après être né, pour vuider les excrémens noirs qui ſont dans ſes boyaux il y a long-tems. D'un autre côté, on ſoulage la mere, on lui ſerre d'abord doucement le ventre; & l'on étuve avec du vin tiéde ſes parties naturelles. En un mot, on y apporte tous les ſoins que l'on a accoutumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE IV.

Si la Nature a fixé un tems pour accoucher.

LES Médecins & les Juriſconſultes agitent cette même queſtion, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de ſoin. Les Juriſconſultes veulent être aſſurés d'un tems fixe pour la naiſſance des enfans, afin de partager juſtement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne ſeroit pas légitime. Et parce que ceux-ci ne jugent que ſur le ſentiment des Médecins, je veux bien rapporter ici en peu de mots ce que la plupart en penſent. Mais avant que de dire quelque choſe d'aſſuré ſur

cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultés qui se présentent.

Quelques Médecins ont fait des Livres exprès, où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de tems déterminé pour la naissance des hommes, & que la Nature étant la maîtresse d'elle-même, avance ou retarde le tems des couches quand il lui plaît. En effet, ceux qui sont dans ce sentiment, ne manquent ni de raison, ni d'autorité pour faire valoir leur opinion; car ils disent que les tempéramens des hommes étant presque infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur sont plutôt formés dans les entrailles de leur mere, & naissent aussi plutôt, ainsi qu'il y en a qui viennent au monde à six mois; comme fit *Livia* femme d'*Auguste*, selon le sentiment des Médecins de ce tems-là, & d'autres qui ayant moins de vigueur, ne peuvent naître qu'après plusieurs mois, témoin *Ruffus* que *Vestilia* fit à onze mois, & l'enfant dont une femme de 60 ans accoucha, lequel demeura dans les flancs de sa mere pendant quinze mois, si nous en voulons croire *Masse*.

Ils disent encore qu'une femme qui a la matrice petite & étroite, & qui d'ail-

leurs a fort peu de nourriture pour donner à ſon enfant, ne ſçauroit s'empêcher d'accoucher à 6 ou 7 mois ; au lieu qu'une autre qui ſera grande & bien nourrie, portera ſon enfant juſqu'à 10 ou 12 mois.

Ils ajoutent que la femme participant de la nature des animaux, qui font beaucoup de petits d'une ſeule ventrée, & de la nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un tems fixe pour accoucher. Que l'homme n'ayant point de tems déterminé pour careſſer ſa femme, la Nature n'en a point auſſi de fixe pour le faire naître ; qu'il n'en eſt pas de même des autres animaux qui ont leur tems réglé pour faire leurs petits, ſi bien que l'on ne verra pas en hyver une Linotte pondre & couver ſes œufs. Qu'au reſte l'autorité d'*Hypocrate* décide cette queſtion qui a été ſuivie des Juriſconſultes, ſçavoir, que les enfans peuvent naître depuis le ſeptieme mois juſqu'à l'onziéme.

Mais ſi nous voulions examiner de près tous ces raiſonnemens, nous pourrions dire que bien que les femmes & les enfans ayent des complexions fort différentes entr'eux, il y a lieu néanmoins d'être perſuadé qu'une vieille *Eſpagnole*, & qu'une jeune *Lapponoiſe* accouchoient

naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois accomplis. Que l'on ne doit pas établir un ſentiment ſur ce que les femmes nous diſent du nombre des mois de leur groſſeſſe. Que la grandeur de la matrice devroit plutôt avancer ſes productions que de les retarder. Qu'une femme qui a peu de ſang devroit accoucher plus tard, ayant beſoin de plus de tems pour perfectionner ce qu'elle porte dans ces entrailles; & qu'enfin on ne doit pas regarder les défauts d'une partie, ni les erreurs de la Nature pour établir un principe univerſel.

Nous pourrions encore dire que la nature des femmes n'eſt point entre la nature de ces différens animaux, & qu'*Averroès* s'eſt fort mal expliqué là-deſſus : que quand les femmes font pluſieurs enfans dans les mêmes couches, nous pouvons dire que ces accouchemens ſont contre les ordres de la Nature, qui a preſcrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainſi que l'expérience nous le fait remarquer tous les jours. Après tout, que les femmes ont un tems auſſi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits : & qu'il ne faut pas confondre par un ſophiſme évident la ſaiſon & le tems auquel nous careſſons les fem-

mes & auquel elles conçoivent, avec le tems que la Nature garde comme inviolable pour la naiſſance des enfans.

Enfin, nous pourrions oppoſer *Hypocrate* à *Hypocrate* même, & nous pourrions alléguer cette belle vérité qu'il nous a laiſſée par écrit; ſçavoir, que la Nature eſt toujours ſtable dans ſes actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une régle générale, que ce qui s'y paſſe le plus communément.

Fortifions encore ce ſentiment par d'autre preuve, & diſons que ſi la Nature garde une loi fixe dans les corps des bêtes lorſqu'elles ſont pleines, & que cette même Nature ne manque pas preſque d'un jour à les irriter, pour mettre bas quand leur fruit a reçu tout l'accompliſſement qui lui eſt néceſſaire, on ne peut douter que l'homme qui eſt le plus parfait de tous les animaux, ne ſoit réglé par les mêmes loix. La Nature ne manque jamais d'obſerver un tems limité, quand il eſt queſtion de guérir une tumeur, ou de finir une fiévre. Ses loix ſont certaines & indubitables dans les criſes, & les Médecins ont paſſé pour des Magiciens qui ont remarqué ſes mouvemens avec le plus d'exactitude. La groſſeſſe eſt une

espece de maladie, les accidens qui arrivent aux femmes grosses en sont comme les symptômes ; & l'accouchement en est comme la crise & la fin. On ne dénie point à la femme les mouvemens fixes de la Nature, quand il faut se défendre de quelque maladie qui l'oppresse, il n'y a que dans la grossesse & dans l'accouchement qu'on lui refuse ces ordres invariables : & parce que l'on observe que les accouchemens arrivent en divers tems par des causes étrangeres qui les avancent ou qui les retardent ; on est tellement prévenu là-dessus que l'on prend l'ombre pour le corps, & le hazard pour la nature, si bien que l'on ne peut revenir de ce que l'on s'est une fois imaginé, qu'il n'y a point de tems précis pour l'accouchement des femmes.

Au reste, puisque l'expérience nous montre que la plupart des enfans naissent depuis les dix derniers jours du neuvieme mois jusqu'aux dix premiers du dixieme, c'est-à-dire dans l'espace de 20 jours, & qu'ils vivent presque tous ; que ceux qui naissent à 7 ou 8 mois sont toujours imparfaits ou valétudinaires, & que de vingt il n'en vit pas trois : n'avouera-t-on pas que ces derniers naissent dans un tems que la Nature n'a pas ordon-

né, & qu'ils ſortent plutôt par quelque maladie des entrailles de leurs meres, que par les ordres ſecrets de cette admirable Modératrice de l'Univers.

C'eſt ſans doute ce qui obligea les Romains à déclarer illégitimes les enfans qui naiſſoient avant les 9 mois accomplis ; & c'eſt ce qui par Arrêt du Parlement de Paris, fit débouter un pere de la ſucceſſion de ſon enfant, bien qu'après être né il eût reçu le Baptême.

Ceux qui ont fait de férieuſes réflexions ſur les mouvemens de la Nature dans les accouchemens des femmes & qui ſe ſont long-tems appliqués à obſerver toutes les petites circonſtances, & de la groſſeſſe & des couches, découvrent aiſément la difficulté de cette queſtion. Ils ont remarqué, comme j'ai fait dans les Hôpitaux & par-tout ailleurs, que la Nature conſerve toujours un tems fixe & déterminé pour les accouchemens qui ſe font ſelon ſes ordres, & que les enfans les plus accomplis & les plus tempérés naiſſent toujours dans les dix premiers jours du dixiéme mois, & le plus ſouvent à la même heure du jour qu'ils ont été faits : les autres naiſſent, comme je l'ai déja dit, depuis le vingtiéme jour du neuviéme mois juſqu'au dixiéme jour du dixiéme mois ; c'eſt-

à-dire, depuis le deux cent cinquantiéme jour de leur conception, jusqu'au deux cent soixante & quinziéme : bien qu'il y en ait d'autres qui naissent quelquefois plutôt ou plus tard quand il y a quelque cause étrangere qui en avance ou en retarde la naissance.

Je pourrois prouver cette vérité par beaucoup d'Histoires que m'ont fourni mes amis sur ce sujet, si je n'en avois de domestiques ; six enfans que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mere depuis le deux cent cinquante sixieme jour, jusqu'au deux cent soixante & dixieme, c'est-à-dire, qu'ils sont tous nés sur la fin du neuvieme mois, ou au commencement du dixieme, si nous comptons les accouchemens par les mois de Lune, comme le prétendent la plupart de nos Médecins.

Mais la preuve incontestable de cette question ne peut être prise d'ailleurs que de la naissance de JESUS-CHRIST, qui a été le plus parfait de tous les hommes. *Saint Augustin* nous apprend qu'il demeura dans le sein de la bienheureuse *Marie*, pendant deux cent soixante & treize jours, qui est le tems que l'Eglise a observé depuis pour en célébrer la mémoire, c'est-à-dire, qu'il nâquit dans

le commencement du dixieme mois.

Il eſt vrai qu'il y a quelques enfans qui naiſſent vers le dixieme jour du ſeptieme mois, ou le dixieme de l'onzieme mois; mais les uns & les autres ne vivent pas long-tems, où étant nés contre les ordres de la Nature, ainſi que nous l'avons dit, ils ſont ſujets à mille incommodités.

Cependant *Verdue* (*l'uſage des parties*) dit qu'une femme accoucha heureuſement au bout de ſeize mois, elle avoit ſenti remuer ſon enfant pendant plus de dix mois. Cela eſt confirmé par pluſieurs obſervateurs fidéles & dignes de foi.

Si les enfans naiſſent dans un eſpace de tems ſi vaſte, il n'en faut accuſer que la différente & mauvaiſe façon de vivre des femmes; le pays où elles demeurent; la ſaiſon dans laquelle elles accouchent; l'oiſiveté dont elles jouiſſent; la variété de leur tempérament; les plaiſirs déréglés qu'elles prennent avec des hommes pendant leur groſſeſſe; les paſſions & les maladies dont elles ſont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches, & force la Nature à ſuſpendre ou à rompre le cours ordinaire de ſes opérations, ce qui n'arrive preſque jamais aux autres animaux qui vivent ſelon les loix de la Nature.

On doit donc conclure de tout ce discours, que les bons accouchemens qui se font selon les ordres de la Nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours & quelquefois de vingt; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois, & qu'en France ils ne soient estimés légitimes, lorsqu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septieme mois, c'est-à-dire, depuis le cent quatre-vingt-septieme jour de leur conception, jusqu'aux dix premiers jours de l'onzieme mois, c'est-à-dire, jusqu'au trois cent cinquieme jour, tellement que devant ou après ce tems-là, j'oserois dire qu'on doit les estimer ou bâtard ou supposés. Et si la fille de *Jean Pellors*, Marchand de Lyon, étoit née quelques jours après le trois cent quatrieme jour de sa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un Arrêt en sa faveur, par lequel il la déclaroit capable d'être héritiere de son pere. En effet, par un autre Arrêt cette illustre Compagnie déclara illégitime un autre enfant qui étoit né le douzieme jour de l'onzieme mois après la mort de son pere.



ARTICLE V.

Du devoir des Mariés.

APrès les travaux de l'enfantement, la femme ne ſe ſouvient plus des douleurs qu'elle y a ſouffertes, & ſes vuidanges ne ſont pas plutôt écoulées, qu'elle attaque derechef ſon mari, & qu'elle lui livre amoureuſement la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y ſoit victorieuſe comme auparavant & qu'elle ne mérite d'être couronnée de myrthe, comme l'étoient autrefois celles qui faiſoient des conquêtes en amour. Et je ne doute point auſſi qu'elle ne mérite cet honneur, elle qui attaque avec tant de courage, qui triomphe avec tant de gloire, & qui partage ſi avantageuſement avec ſon antagoniſte les fruits de ſa victoire.

Elle revient inceſſamment à la charge, & ne dit jamais c'eſt aſſez. Ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes & plus amoureuſes, plus inquiétes, plus inconſtantes plus ſuſceptibles de laſciveté. En effet, elles ſont un animal dans un autre animal, qui fait ſouvent tant de déſordre dans le corps des femmes,

femmes, qu'elles sont obligées de chercher le moyen de l'assouvir & de l'appaiser pour l'empêcher de leur nuire.

Le mari rend donc exactement à sa femme ce qu'il lui doit, & la femme ce qu'elle doit à son mari. Si ce devoir manque du côté du mari, la femme devient de mauvaise humeur & lui fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'être pas aimée, si bien que l'on peut dire que les caresses conjugales sont les nœuds de l'amour dans le mariage, & qu'elles en sont véritablement l'essence.

Mais il y a des occasions où un homme ne commet point de crime contre les Loix de l'Ecriture, ni de la société, lorsqu'il refuse ce plaisir à sa femm e.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un est une faute contre sa santé, selon le sentiment des Médecins, au moins, si l'incommodité est tant soit peu considérable, peut-on fournir tous les jours aux voluptés dereglées d'une femme, lorsque la vûe se diminue, que le sommeil se perd, que l'estomac & la tête se ruinent, que les jambes s'affoiblissent? Un homme n'est guères en état de faire son devoir à l'égard des affaires domestiques & étrangeres, après s'être épuisé dans

l'excès des voluptés conjugales. Les moindres incommodités qui viennent de l'excès de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme. En user autrement, c'est pécher contre soi-même, s'attirer de grandes maladies, & une vieillesse prématurée.

Ceux-là sont bien plutôt dispensés de ce devoir, qui sont tombés une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties nécessaires à la vie, & quand même il n'y auroit que de légeres dispositions, cela devroit les empêcher de caresser leur femme. Les maladies du Cerveau, de la Poitrine & des extrêmités du corps, qui sont périodiques, doivent encore les exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaisir ne soit la cause de leur misere.

L'homme a bien plus d'occasion que la femme de s'excuser sur le devoir du mariage. C'est lui qui dans les caresses conjugales agit presque tout seul, & qui semble par ces mouvemens précipités, se hâter de voir la fin de ses plaisirs pour les renouveller une autre fois : comme si la Nature étant chargée d'un homme, vouloit par l'excès des voluptés nous ôter la pensée de ce que nous y faisons de principal, pour s'en réserver toute la gloire à elle-même.

Il n'en eſt pas de même de la femme qui ne fait que ſouffrir les careſſes d'un homme dans une poſture aiſée ; il ne ſe trouve guères d'obſtacle de ſon côté qui la puiſſe diſpenſer de ce qu'elle doit à ſon mari. La maladie n'eſt pas une cauſe aſſez légitime pour cela. Elle en ſouffre même quelques-unes qui ne ſe guériſſent que par l'amour ; & les remedes des Médecins ſont ſouvent trop foibles pour les dompter. *Priape*, fils du Vin & de l'Oiſiveté, a bien plus de pouvoir & de force que nos drogues ; ſon autorité eſt plus ſouveraine, & ſon reméde eſt beaucoup plus efficace que l'*Armoiſe*, le *Karabé*, les *Teſticules de Caſtor*, & tous les autres remedes que l'Antiquité a inventés pour ces ſortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans les bêtes que la Nature fait dans leur corps une fermentation & une agitation d'humeurs, & qu'elle envoie à leurs parties naturelles du ſang, des eſprits & de la matiere qui les y chatouillent. Cette matiere dans les bêtes eſt par rapport aux femmes, ce que nous appellons les Regles. Si bien qu'il ne faut pas s'étonner ſi les bêtes cherchant alors plutôt qu'en un autre tems, le mâle que la Nature leur a montré être le ſouverain remede à

leurs tourmens. C'eſt la raiſon pour laquelle la plûpart des femmes ſont plus amoureuſes lorſque leurs regles commencent à couler ; car le ſang & les eſprits ſe portant alors précipitamment à leurs parties naturelles qui en ſont échauffées, elles chercheroient en ce tems-là de quoi ſe ſatisfaire, ſi la Loi du vieux Teſtament ne puniſſoit de mort les hommes qui les touchent en ce tems-là. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'excès de l'amour du beau ſexe ; il y a alors plus de feu & d'empreſſement pour aimer qu'en tout autre tems, pourvu toutefois qu'il ſe porte bien ; mais un homme n'eſt pas innocent quand il commet cette indécence.

J'avoue que l'un & l'autre ne ſont point ordinairement incommodés quand ils ſe careſſent pendant les regles, il n'y a que la femme qui perd un peu plus de ſang qu'elle ne feroit ; mais l'homme n'en reſſent aucun dommage. Tous les déſordres de ces conjonctions impures ne tombent que ſur l'enfant qui en eſt engendré. Car ſouvent il meurt avant que de vieillir, ou paſſe toute ſa vie dans une langueur continuelle.

Il en eſt à peu près de même des vuidanges de l'accouchement. Ce que la

mere & l'enfant ont refusé comme inutile pendant la grossesse, cela même se purge peu-à-peu 15 ou 20 jours après les couches. Si un homme caresse sa femme avant ce tems-là, il la met en danger de perdre la vie, ou de passer malheureusement sa grossesse, si elle devient grosse peu de tems après être accouchée; car les ordures qui doivent couler par ces lieux demeurant dans son corps, infectent & la mere & l'enfant à venir. C'étoit sans doute sur cela qu'étoit fondée la Loi de l'ancien Testament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que 30 jours après avoir fait un garçon, & 60 après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté à sçavoir si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mari. Les sentimens sont partagés là-dessus. Quelques-uns veulent que l'on puisse baiser aussi vigoureusement une femme lorsqu'elle est grosse, que lorsqu'elle est vuide. J'en prends à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguste*, qui étant grosse voulut persuader aux gens que l'on ne faisoit point tort à son mari de faire passer d'autres hommes dans sa barque lorsqu'elle étoit chargée de marchandises humaines,

pour me ſervir de la penſée de cette femme. Les autres ont tant de ſcrupule dans cette occaſion, qu'ils s'imaginent que l'on commettroit un grand crime ſi l'on careſſoit une femme groſſe, & que l'on contribueroit à la perte de ſon enfant.

Pour décider cette queſtion, on n'a qu'à obſerver ce qui ſe paſſe dans la Nature parmi les bêtes, & on y verra que les Cerfs, les Taureaux, les Béliers & quelques autres animaux ne touchent plus leurs femelles quand elles ſont une fois pleines. Les accidens fâcheux que nous avons remarqués ci-deſſus pouvoir arriver à une femme groſſe qui reçoit les careſſes de ſon mari, ſont des cauſes légitimes pour empêcher un homme de careſſer ſa femme. De fauſſes couches peuvent arriver par un flux de ſang que les agitations amoureuſes excitent : une ſuperfétation peut ſurvenir ; un faux germe, ou un fardeau peut ſuffoquer l'enfant, comme *Riolan* nous témoigne l'avoir vû. En un mot, ces accidens peuvent ôter la vie à la mere & à l'enfant. Au contraire, les accouchemens ſeront plus libres, ſi l'on ne touche point une femme pendant ſa groſſeſſe, & les enfans, ſelon la penſée d'*Hypocrate*, ne naîtront pas avant le terme.

Ce furent ſans doute ces raiſons qui empêcherent le ſage Empereur de *Conſtantinople*, *Iſaac Commene*, de toucher ſa femme après qu'elle eut conçû ; & quoique ſes Médecins le lui conſeillaſſent pour la conſervation de ſa ſanté, il n'en voulut pourtant rien faire, préférant ainſi la ſanté de deux perſonnes à la ſienne propre. C'étoit même une Loi parmi quelques peuples Payens, ſi nous en croyons *Saint Clément*, de ne connoître jamais une femme groſſe.

J'en dis autant des Nourrices qui ne peuvent rendre ſans danger ce qu'elles doivent à leurs maris. Car quelle apparence qu'un lait ſoit bon, ſi la mere a des dégoûts & des vomiſſemens continuels, ſi elle eſt épuiſée par les plaiſirs de l'amour qui échauffe & qui corrompt le lait par la chaleur exceſſive de ces mêmes plaiſirs, & ſi elle a les autres incommodités qui arrivent ordinairement aux femmes groſſes, & qui infectent le lait d'une mauvaiſe odeur, quand elles ſont careſſées. Cependant, ſi une Nourrice devient groſſe d'un même homme, ſi elle n'eſt guères malade au commencement de ſa groſſeſſe ; & que d'ailleurs elle ſoit vigoureuſe & ſanguine, je ne vois pas de raiſon qui puiſſe l'empêcher de rendre ce

qu'elle doit à ſon mari, & même d'allaiter ſon enfant durant les deux ou trois premiers mois de ſa groſſeſſe. Car l'enfant qu'elle porte dans ſes entrailles étant alors fort petit, n'a pas beſoin d'abord de beaucoup d'alimens. Il y a même des femmes qui ſe portent beaucoup mieux, ſi elles allaitent alors, que ſi elles conſervoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçu. Ces humeurs qu'elles ont en abondance peuvent ſuffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leur ſein, ſi elles ne ſont épanchées pour d'autres uſages. C'eſt pourquoi nous ſommes quelquefois obligés de faire ſaigner ces perſonnes-là pour les décharger de l'abondance de leur ſang, & les faire enſuite accoucher plus heureuſement.

ARTICLE VI.

Du tems où les Hommes & les Femmes ceſſent d'engendrer.

LE monde eſt plein de productions. Il s'en fait par-tout juſques dans les entrailles de la terre. C'eſt le ſeul moyen qui fait ſubſiſter toutes la liaiſon de ce grand Univers. Les hommes qui

en font l'ornement ne manquent point de leur côté à faire de continuelles générations. Depuis l'âge de discrétion jusqu'à la vieillesse, ils s'employent incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en vûe déterniser la nature humaine, plutôt que de conserver leur vie & leur santé. Car il est certain que les plus lascifs & les plus voluptueux, sont ceux qui vivent le moins. Les Passeraux qui aiment si éperdument leurs femelles, ne vivent que 3 ou 4 ans, la chaleur naturelle qui s'épuise par l'amour leur manquant avant le tems, les fait aussi finir plutôt. C'est pour cela que les Peintres voulant marquer une Voluptueuse, ont fait tirer par des Passèraux le Char où *Sapho* étoit représentée comme en triomphe.

Nous avons ci-dessus observé le tems où les hommes & les femmes commençoient à engendrer, il faut présentement examiner celui où ils finissent.

Quoique les Médecins prolongent le tems de la premiere vieillesse jusqu'à 65 ans, & qu'ils croyent qu'un homme puisse engendrer ordinairement jusqu'à cet âge-là, cependant les Jurisconsultes se restraignent à l'âge de 60 ans; après quoi ils prétendent qu'un homme soit impuis-

ſant; c'eſt pourquoi ils en ont fait une Loi expreſſe. En effet, c'eſt alors que l'amour nous abandonne, & bien que dans le fonds du cœur nous le conſervions toujours juſqu'à la mort, il ne ſe fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles après cet âge-là. La vieilleſſe nous glace, & nous n'avons preſque plus de chaleur & d'eſprits que pour nous conſerver, bien loin d'en avoir pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la penſée des plaiſirs paſſés du mariage, quand nous ſommes vieux pour exciter le mouvement de notre cœur, & pour multiplier notre chaleur naturelle & nos eſprits. Il n'y a ni feu, ni couſſins, ni peaux d'animaux qui nous échauffent comme les penſées & les réflexions que nous faiſons ſur les amours de notre jeuneſſe. Le corps d'une fille de 15 ans eſt encore plus efficace, quand nous l'appliquons au notre, il nous communique ſa chaleur qui eſt de la même eſpece que celle que nous avons, & l'expérience de David nous fait bien voir qu'il n'y a point au monde de meilleur remede que celui-là. Mais les pauvres filles ne durent pas long-tems. Elles donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux & d'agréable, &

prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre & de fâcheux. Ces approches innocentes dans un âge si avancé ne doivent pas pourtant obliger un vieillard à caresser amoureusement une fille ; & je ne sçai si le bon Roi David ne passa pas les bornes de la bienséance, quand il tenoit entre ses bras la belle *Abisag*, puisque l'Historien nous apprend qu'il mourut bientôt après.

La Nature a ses mouvemens reglés & ses productions déterminées, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus, & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui ayent fait des enfans à l'âge de 60 & 10 de 80, ou même de 100 ans, ils ne nous doivent pas servir de regle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige de ce que l'on nous rapporte que Monsieur le Duc de *Saint Simon*, qui vit encore *, a fait un enfant à l'âge de 72 ans, que le Roi & la Reine ont tenu sur les Fonts de Baptême. On m'écrit de Paris dans le tems que je retouche ce Livre, que ce prétendu garçon ayant 12 ou 13 ans avoit eu des ef-

* Il est actuellement mort.

fusions qui font distinguer les hommes des femmes, & que la Matrone après l'accouchement de la mere, s'étoit lourdement trompée en ne distinguant pas bien le sexe. C'est un autre prodige ce que nous dit *Valere Maxime*, que *Massanissa* Roi de Numidie, engendra *Methynnate* après 86 ans. C'en est un autre ce que nous apprend *Æneas Silvius*, *d'Uladislas* Roi de *Pologne*, qui fit deux garçons à l'âge de 90 ans. C'en est encore un autre beaucoup plus grand, ce que nous raconte *Felix Platerus*, de son grand-pere qui engendra à l'âge de 100 ans. Et enfin, ce que nous dit *Massa* est encore quelque chose de plus incroyable là-dessus, qu'un homme de 60 ans qui vint au monde, sans avoir toutes les parties accomplies, & nâquit le quinzieme mois de sa conception.

Il n'en est pas de même à l'égard des femmes. Elles ont un tems plus limité & plus court que les hommes. Si une fois les regles les abandonnent lorsqu'elles sont un peu âgées, elles cessent en même tems d'engendrer. C'est pour cela que la Loi a déterminé aussi judicieusement un tems à l'égard des femmes, qu'à l'égard des hommes. Elle estime les accouchemens prodigieux qui se font après

l'âge de 50 ans, & n'admet point les enfans pour légitimes qui naissent après ce tems-là, parce que, selon le sentiment des Médecins, les regles cessant aux femmes environ l'âge de 45 ans ou de 50 ans, il est impossible qu'il se puisse naturellement engendrer un enfant si la femme manque de choses nécessaires à le former & à le nourrir.

Cependant, si après cet âge-là il se trouve encore quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs regles, je ne doute point que l'on ne fît une grande injustice à un enfant qui en naîtroit, si on les privoit du bien de ses parens. Ce fut sans doute la seule raison qui obligea l'Empereur *Henry* de faire accoucher sa femmes âgée de 50 ans à la vûe de tout le monde, pour ôter le soupçon que l'on auroit pû avoir de son accouchement.

Ainsi, bien que la Loi soit établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus souvent, il peut cependant naître des occasions où elle ne doit pas avoir lieu, pourvû que les hommes ayent de la vigueur, & que les regles ne manquent point aux femmes. Car on ne sçauroit faire une Loi si juste qu'elle ne pût causer quelquefois du dommage à

quelques particuliers ; & parce qu'elle eſt générale, il ſe trouve des occaſions où elle ne favoriſe pas tout le monde.

Fin de la premiere Partie.

DE LA GÉNÉRATION DE L'HOMME, OU *TABLEAU DE L'AMOUR* CONJUGAL,

SECONDE PARTIE.

AVIS
AU RELIEUR.

COMME il eſt très-important de retrancher les pages 123, 124, 125, 126, 127, 128, du tome ſecond, troiſiéme Partie, on prie le Relieur de ne pas oublier d'y ſubſtituer en place les cartons F ij, F iv, diſtingués par une étoile & dans le milieu deſquels, la figure numerotée 125 doit être placée, rempliſſant la ſignature F iij.



DE LA GÉNÉRATION DE L'HOMME, OU TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE QUATRIEME.

Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être fort lascif, & à une femme pour être fort amoureuse.



POUR expliquer le mêlange & la composition des Mixtes qui se rencontrent dans l'Univers, & qui ont tous un tempérament différent,

les Philoſophes ſe ſont ſervis de deux moyens. Les uns ont conſidéré la matiere qui les forme, ils en ont conſervé la figure, la grandeur & la liaiſon; & ſe ſont imaginé, comme ont fait *Démocrite* & *Deſcartes*, qu'ils en expliqueroient ſuffiſamment la Nature par les Atomes qui les compoſent. Les autres, comme *Hypocrate* & *Ariſtote*, ſe ſont perſuadés que la matiere des Mixtes ne pouvoit être ſans qualité; & que le toucher étant le juge des premieres & des ſecondes qualités, ils pourroient auſſi par-là en faire mieux connoître la Nature. *Ariſtote* appelle les ſecondes qualités des effets corporels, ou des conditions matérielles que je pourrois nommer des qualités de la matiere. Il en a fait des deux ſortes, les unes actives, comme la puiſſance d'endurcir, de ramolir, d'épaiſſir, &c. & les autres paſſives qui ſont des effets de cette même faculté, comme eſt la dureté, l'épaiſſeur, la ténuité, &c.

De ce corps ainſi compoſé de matieres & de qualités, pour parler avec ces derniers Philoſophes, il naît une autre qualité, que l'on peut nommer avec *Gallien* propriété de la ſubſtance, avec *Velleſine* qualité du mêlange de la matiere, ou enfin avec d'autres qualités occultes, qui

eſt à proprement parler, l'eſſence & le tempérament du Mixte. Si bien que l'on peut dire que le tempérament n'eſt autre choſe qu'une qualité qui reſulte du mêlange de la matiere & des qualités des élémens. Car comme pluſieurs voix différentes font une mélodie quand elles ſont bien mêlées, tout de même ces matieres & ces qualités bien que contraire, ſe lient ſi étroitement les unes aux autres pour faire un tempérament que l'on ne ſçauroit les diſcerner, tant il eſt vrai de dire que le tempérament eſt une union & un ordre des choſes qui ſont inceſſamment oppoſées entre elles.

Il y a beaucoup de choſes à obſerver dans la compoſition des corps, mais il y en a peu que nous puiſſions clairement connoître. J'avoue que nous ſçavons qui en eſt l'Auteur, que nous voyons tous les jours ſes Ouvrages; & que la matiere nous en eſt ſenſible; mais qu'il eſt difficile de concevoir, comment par un peu de ſemence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il ſe peut faire une ſi grande varieté de tempérament.

Ceux qui veulent s'élever dans ces ſortes de connoiſſances par-deſſus le reſte des hommes, ſont obligés d'avouer après

avoir bien cherché, qu'ils en ſçavent moins que les enfans; & que le tempérament des hommes qu'ils examinent eſt ſi difficile à comprendre, qu'ils ſont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros.

Les Médecins admettent quatre ſortes de tempéramens, cù une ſeule qualité prend le deſſus, & ils en comptent auſſi quatre autres qu'ils appellent compoſez, où deux qualités ſont manifeſtes. Les premiers tempéramens ſont rares, & il ne ſe trouve preſque jamais de qualité qui ſoit accompagnée d'une autre qui ne lui eſt pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neuvieme tempérament qu'ils appellent égal ou tempéré, où il n'y a point de qualité qui le ſurpaſſe l'une l'autre: mais parce que l'on ne ſe rencontre point dans les hommes, & que les matieres & les qualités des élémens ne ſont pas mêlées enſemble ſi juſtement, qu'il n'y en paroiſſe quelqu'une qui domine; nous ne parlons point de celui-ci qui n'a été inventé dans les Ecoles que pour ſervir de régle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéramens des hommes, les Médecins ont attribué les matieres & les qualités des élémens à chaque humeur de corps. Ils ont dit que

la bile étoit chaude & féche comme le feu, que la mélancolie étoit froide & féche comme la terre, que la pituite étoit froide & humide comme l'eau, & qu'enfin le sang étoit chaud & humide comme l'air.

ARTICLE I.

Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif.

APRÈS avoir expliqué en général les tempéramens des hommes, il faut présentement descendre dans le particulier, & examiner quel tempérament doivent avoir les deux sexes pour être fort lascifs. A voir ce jeune homme de 25 ans, on le prendroit pour un Satyre qui cherche incessamment par-tout de quoi assouvir sa passion. Toutes les femmes lui sont agréables dans l'obscurité, il n'en refuse aucune, quelque laide qu'elle soit, & il est toujours en état de la satisfaire. Sa raison n'est pas capable de retenir ses emportemens amoureux, & son tempérament est trop bouillant pour souffrir qu'elle en soit la maîtresse. Jusques-là

même qu'il eſt ſi amoureux & laſcif, que ſi le Magiſtrat veut lui accorder la permiſſion d'épouſer la Statue de la Fortune, qu'il aime avec excès, il le fera publiquement, comme fit un autre impudique, qui careſſa la Statue *Venus Gnidienne* faite par *Praxitele.*

Il eſt vrai que tout favoriſe ſon tempérament & ſes voluptés déréglées. Rien ne lui manque dans la vie, s'il y a au monde des alimens ſucculans & des breuvages délicieux, ils ſont pour lui. Parce qu'il eſt inceſſamment dans la bonne chere, ſon ventre eſt toujours plein, & ſes parties amoureuſes qui n'en ſont pas fort éloignées, ſont auſſi toujours enflées de leur côté, ſelon la remarque de *Saint Jerôme* : ſi bien que les bons alimens & l'excellent vin contribuent beaucoup à la laſciveté. C'eſt ſans doute de là qu'eſt venu ce beau Proverbe Latin, qui n'a point de grace ſi on le traduit en notre langue : *Sine Cerere & Baccho friget Venus.* En effet, tout eſt glace dans l'amour ſans ce qui eſt marqué par le pepin de Raiſin & par le grain de Froment, qui ſont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'oiſiveté eſt une des ſources de l'a-

mour deshonnête, & la Fable n'a marié *Mars* avec *Venus*, & n'a fait *Priape* fils de *Bacchus* & de *Venus*, c'est-à-dire, qu'elle n'a joint l'oisiveté avec *Mars* & *Bacchus* que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les Armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un Royaume, parce que les Soldats ne sont pas toujours occupés à la guere.

La région & le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes : nous voyons plus de chastes à *Stochkolm*, qu'à *Seville* ou à *Naples*, Villes où souvent il naît des Monstres qui sont les effets d'un amour abominables. L'Histoire que nous fait *Saint Augustin* est une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, pressoit un jour un Marchand de lui donner une livre dor ; cet homme au desespoir de ne se pas trouver en état de le satisfaire le communiqua à sa femme, qui pour mettre son mari hors de peine, lui demanda permission de se prostituer à un riche Marchand qui la prioit d'amour, il y avoit quelques jours. Elle esperoit par ce moyen assouvir l'avidite du Gouverneur, & tirer son mari de l'embarras où il se trouvoit en recevant de cet homme une pareille somme d'or. Le mari y consent, la fem-

me se prostitue, & le Marchand au lieu de lui donner une livre dor, comme ils étoient convenus, lui fit donner une livre de terre. La femme fort surprise de cette infidélité, porta ses plaintes au Gouverneur, qui fit payer au Marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui sera ému par toutes les causes de lasciveté dont je viens de parler, & qui d'ailleurs est d'un tempérament chaud & sec, laissera le plus souvent agir sa passion indiscrete sans vouloir la modérer : car il a le cœur si échauffé qu'il pousse sans cesse un sang extrêmement chaud, subtil & plein d'esprit dans toutes les parties du corps qu'il enflamme ; & son pouls agité en est un signe & un effet tout ensemble. Il paroît plus ferme & plus fréquent quand on le touche. C'est par-là qu'un *Hypocrate* connut l'amour déréglé de *Perdiccas*, pour *Philé* maîtresse de son pere.

Son foye, qui est la partie où l'amour a établi son siége, selon la pensée de *Galien*, & plein de feu & de souffre, & le corps à qui il communique incessamment ses humeurs, est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur excessive épaissit son sang, & le rend épais & mélancolique ; si bien que par cette qualité il

il conserve plus long-tems la chaleur qui lui a été communiquée, & comme le Liévre est le plus mélancolique de tous les animaux, il est aussi le plus lascif.

Ce Cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour tempérer l'ardeur de son cœur & de son foye; il est presque tout desséché par le feu excessif de l'amour, & il n'a pas plus de cerveau que cet *impudique Triacleur*, dont on fit depuis peu la dissection.

Ses reins, où l'Ecriture met le siége de la concupiscence, sont si chauds, qu'ils enflamment les parties voisines, la chaleur dilate les vaisseaux spermatiques, & y fait aussi couler la semence plus abondamment. Si bien qu'un homme amoureux de la sorte n'auroit point de honte de se faire servir à table par des filles nues, ainsi que faisoit l'Empereur *Tibere*, ni de se faire traîner en public par d'autres filles nues, comme faisoit l'infâme *Heliogabale*.

Si nous considérons maintenant cet homme par le dehors, on diroit qu'il vole quand il marche, son embonpoint ne l'embarrasse gueres, il suffit qu'il soit charnu & nerveux pour être agile & lascif tout ensemble. Sa taille est médiocre, sa poitrine large, sa voix forte & grosse. La cou-

leur de ſon viſage eſt brune & bazanée, mêlée d'un peu de rouge, & ſi on le découvre, ſa peau ne paroîtra pas tout-à-fait blanche, ſes yeux ſont brillans & bien ouverts, ſon nez eſt grand & aquilain, ſes bras ſont garnis de veines qui renferment un ſang ſubtil & petillant. Si on le touche, on s'imagine mettre la main ſur du feu. Sa peau eſt ſi rude & ſi ſéche, que le poil qui la couvre preſque par tout, ne fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux ſont durs, noirs & friſés. Il n'a garde de ſe les faire couper ſur ce qu'il a oui dire des *Auvergnats*, que pour avoir plus de bétail, ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ni les crins de leurs chevaux, parce qu'ils ont remarqué par expérience, qu'il ſe fait par-là une diſſipation d'eſprits qui s'oppoſe à la laſciveté & à la génération. Sa barbe, qui eſt un ſigne de l'admirable puiſſance de faire des enfans, marque la force & la vigueur de ſa complexion; elle eſt épaiſſe, noire & dure. Ses parties naturelles ſont comme enſevelies dans le poil, & ſi la Nature s'eſt hâtée, à y en faire naître dès l'âge de 13 ou de 14 ans, ce n'a été que pour donner des marques d'une laſciveté déſordonnée qui ſe manifeſte dans le tems.

Il eſt certain, ſelon que les Naturaliſ-

tes le remarquent, que les Oiseaux qui ont le plus de plume aiment le plus éperdûment leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excrémens vaporeux. Aussi les hommes qui ont le plus de poil sont les plus amoureux, leur humidité étant vaincue par l'excès d'une chaleur, n'est pourtant pas capable de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui desséche le Cerveau & le Crâne des hommes lascifs, & qui les fait promptement devenir chauves : car comme ils manquent à la tête de vapeurs terrestres dont les cheveux sont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure & séche, comme l'ont ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec, on ne doit pas s'étonner s'ils deviennent chauves, & si cette chauveté s'augmente tous les jours par l'usage des femmes. C'est ce qui attira sur *Jules César* cette raillerie piquante que l'on publia à Rome, lorsqu'on l'y menoit en triomphe : *Romani, servate uxores, mœchum calvum adducimus*. Ajoutez à cela que cet Empereur fut si amoureux & si lascif, qu'il changea quatre fois de femmes légitimes qu'il dépucela, *Cléopatre*, dont il eut *Césarion*, qu'il aima éperdument *Eunoé* Reine de Mauritanie,

qu'il careſſa, *Poſthumia* femme de *Servius Sulpitius*, *Lollia* femme de *Gabinius*, *Tertulla* femme de *Craſſus*, *Murcia* femme de *Pompée*, & *Servilia* ſœur de *Caton* & mere de *Marcus Brutus*. De plus, ſi cet homme laſcif a perdu une jambe, il s'acquittera beaucoup mieux qu'un autre de ſon devoir auprès de ſa femme, parce que les parties mutilées ne recevant d'aliment, le ſang s'arrête dans les parties de la génération & les rend plus fortes & plus laſcives, que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, éſt d'un tempérament ſi chaud & ſi amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des perſonnes les plus ſaintes, ſa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des femmes : on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau, & l'on obligeroit plutôt un fleuve rapide à remonter vers ſa ſource, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette paſſion déréglée qui lui échauffe inceſſamment l'imagination, eſt la cauſe de tous les déſordres de ſa vie ; c'eſt un appetit qui s'arme avec violence contre ſa raiſon, & qui détruit à toute heure ce beau préſent que Dieu lui a fait. En un mot, c'eſt une maladie habituelle qui ne

s'empare ordinairement que des ames folles qui se laissent éblouir par la beauté de quelque femme. Les Rois & le Vin sont bien puissans, mais à dire le vrai, la femme l'est encore plus, & il faudroit que Dieu fît un miracle si on vouloit que cet homme-là corrigeât son humeur amoureuse. Quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs du mariage, selon la pensée de *Saint Augustin* dans ses Confessions, ces plaisirs deviennent coutume, & cette coutume nécessité.

Son ame qui est aussi éprise d'amour que son corps est échauffé, rend sa passion sans exemple. Il ne voit pas plutôt une femme un peu découverte, que ses parties naturelles en sont émues, & il ne l'a pas plutôt observée avec réflexion, que cet objet fait autant d'impression sur lui, que le fouet en faisoit sur cet autre dont on nous raconte qu'il ne caressoit jamais plus ardemment une femme, que lorsqu'on le fouettoit le plus cruellement.

On trouve une infinité d'exemples de certains hommes qui étoient d'un tempérament si lascif, qu'ils n'ont jamais goûté tant de plaisir à satisfaire leur passion brutale, & à s'enyvrer de ces criminels délices qu'après avoir été rudement fustigés à coup de fouet, ou avec des écour-

gées ou des verges de bouleau. *Rhodigenus*, parle d'un homme d'une laſcivité qui n'approchoit pas ſeulement de celle du coq, plus il recevoit de coup de verge, plus il ſe portoit à l'action, & ſi on ne le frappoit pas juſqu'au ſang, il s'emportoit contre ceux qui le fuſtigeoit. C'eſt, ſi je ne me trompe, le ſeul homme qui ait ſouffert en même tems de la peine & ſentir du plaiſir, puiſqu'au milieu de la douleur, il ſentoit des chatouillemens agréables, & que par ce moyen il aſſouviſſoit ou excitoit la démangeaiſon de la chaire. Ce qui ſurprend c'eſt que cet homme croyoit qu'il n'y avoit point de crime dans cet exercice, & qu'il ſe déteſtoit lui-même pour cela.

Le fouet eſt pour le cheval, le mords pour l'âne & la verge pour le dos de l'inſenſé, dit Salomon.

Mais quand ce feu ſera un peu appaiſé par la froideur de l'âge, l'amour qui agite à cette heure cet homme, lui donnera en ce tems-là de l'eſprit & de l'agrément; mais il n'étouffera pas entierement la flamme qu'il a nourrie dans ſon ſein; au contraire, elle ſera plus violente qu'autrefois. Ce ſera alors un feu allumé dans du fer qui conſervera plus longtems ſa chaleur; & cette bile qui étoit

autrefois la ſource de tous ſes emportemens amoureux, ſe changera peu-à-peu en une humeur épaiſſe & mélancolique, qui ſeroit encore la cauſe de ſes voluptés déréglées, ſi ſes parties étoient alors en état de lui obéir.

Il eſt donc véritable par tous les ſignes que nous venons de rapporter, que les hommes qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, bilieux ou mélancolique, ſont les plus laſcifs. Ils ne manquent ni d'appetit naturel, ni de mouvemens de concupiſcence : ils ont en abondance de la matiere & des eſprits vaporeux, qui diſpoſent inceſſamment leurs parties naturelles à ſe joindre amoureuſement à une femme. Et ſi ceux qui ſont d'un tempérament chaud & humide, que nous appellons ſanguins, aiment plus éperduement que ces autres, cependant leur ſemence n'eſt pas accompagnée d'une qualité ſi âpres qui les chatouille à toute heure, & qui les rend ainſi plus amoureux. *Périclès* étoit du nombre de ces dernieres perſonnes, puiſqu'il épouſa une Courtiſane, après s'être enquis de ſa vie paſſée. Il y a des Suiſſes & des Allemands qui en font de même aujourd'hui, & la plupart s'en trouvent bien.

ARTICLE II.

Quel tempérament doit avoir une Femme pour être fort amoureuſe.

L'AMOUR embraſe tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oiſiveté, les louanges, les habits ſomptueux, les feſtins & les diſcours d'amourettes, qu'enfin elle ſuccombe à ſes appas, & qu'elle ne peut ſe défendre de ſes atteintes. Elle y a même d'ailleurs une pente & une inclination naturelle; car ſi on la conſidére par le dehors, ſa taille eſt médiocre, ſon marcher chancelant & badin, & ſon embonpoint modéré. Elle eſt brune, & ſes yeux étincelant ſont des marques d'une flamme cachée. Sa bouche eſt belle & bien faite, mais un peu grande & ſéche, ſon nez un peu camus & retrouſſé, ſa gorge eſt groſſe & dure, ſa voix forte & ſes flancs bien ouverts. Ses cheveux ſont noirs, longs & un peu rudes, & dès l'âge de 11 ou de 12 ans, elle s'apperçut que le poil ſortoit à ſes parties naturelles, & qu'il y excitoit déja des émotions amoureuſes. Ce fut alors

que la chaleur de ſon tempérament bilieux avança ſes régles & lui fit faire des démarches deshonnêtes pour ſon ſexe : ſi bien qu'il ne faut pas s'étonner ſi elle continue encore préſentement ſon commerce indiſcret.

Pour conſerver une fille chaſte, il ne faut jamais la laiſſer oiſive. La table eſt ſouvent l'écueil de la vertu des filles.

Plus le ſang & les eſprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord cette jeune fille n'étoit qu'émue dans ſes embraſſemens amoureux, à cette heure que les conduits ſont forts ouverts, & qu'ils portent abondamment du ſang & des eſprits à ſes parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuſe, ſa paſſion eſt ſi violente qu'elle ne ſçauroit la modérer. Les avis de ſes parens ſont vains, les regles de la pudeur & de l'honnêteté ſont inutiles, & les réflexions qu'elle y peut faire ne ſont plus de ſaiſon. Il n'y a point de lieu pour la vertu ni pour la tempérance, quand la paſſion domine, & que notre tempérament nous force à aimer : témoin *Bonne* de Savoie, femme de *Galeas Sforce*, que l'on ne put jamais faire revenir de ſon impudicité.

L'on épuiseroit plutôt la mere, & l'on prendoit plutôt les Astres avec les mains, que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature, sa beauté, sa santé & sa jeunesse sont de grands obstables à sa pudicité, & tout cela lui a servi de bon Maître pour lui apprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion & qu'elle fait quelque chose contre la bienséance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et si par hazard elle paroît quelquefois le refuser par quelque pudeur du sexe qui lui reste encore, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie, & qu'elle s'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un appetit secret pour se lier amoureusement à un homme, & il semble que la côte dont sa premiere mere lui a laissé une petite partie, veuille incessamment par un instinct naturel se joindre à la personne dont elle a été séparée, & qu'elle veuille imiter *Eve* après sa création, qui ne mangea & qui ne but qu'après avoir été caressée de son mari. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne se porte, & son imagination est si échauffée par les objets, que si elle manque quelquefois d'occasion pour se satisfaire, elle tombe

au même inſtant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'eſt alors que ſes diſcours ſont impudiques & ſes actions laſcives, & qu'elle cherche avec les yeux, quand la maladie lui en permet l'uſage, quelque perſonne capable de la guérir.

Il y a ſouvent des filles qui meurt pour avoir aimé éperdûment quelqu'un, à qui elle n'oſoit pas déclarer la violence de leur amour. Si elles n'en meurt pas, elles deviennet folles, & font mille extravagances, qui tôt ou tard les ſuffoquent ſans qu'elles y penſent.

Cette fureur amoureuſe vient ſouvent à tel point, qu'elle la force à ſolliciter un homme de l'embraſſer tendrement, & à ſe proſtituer même au premier venu. Mais ſi par hazard elle devient groſſe, tout ſe calme chez elle, & ſes parties amoureuſes ſont alors comme aſſouvies, ainſi qu'il arriva à cette femme, quoique vertueuſe, dont *Matthieu de Gradis* nous rapporte l'hiſtoire.

Au reſte, toutes les femmes amoureuſes ne ſont pas ſemblables, l'on en voit d'agiles, d'inconſtantes, de babillardes, de hardies ou d'inquiétes. D'autres paroiſſent mornes, ſolitaires, timides ou languiſſantes. Il s'en eſt trouvé qui n'ont

pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de ſoin. *Suetone* nous apprend que *Tibere* fit peindre autour de ſa Sale toutes les poſtures laſcives qu'il avoit tirées du Livre de la Courtiſane *Eliphaétis*. On en a vû d'autres qui craignant les ſuites fâcheuſes de l'amour, ſe divertiſſoient avec des filles comme ſi elles euſſent été des hommes; c'eſt ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Baſſa*. On ſçait encore que *Mégille* méritoit le même reproche, & que *Saphos Leſbienne* avoit chez elle quantité de ſervantes pour un pareil divertiſſement.

Si nous en voulons croire *S. Jerôme*, & après lui *S. Thomas*, une fille déſire avec plus de paſſion qu'une femme d'être careſſée d'un homme, parce, diſent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaiſirs que cauſe une conjonction amoureuſe, & qu'elle s'imagine qu'ils ſont tout autres qu'ils ne ſont. Mais l'expérience que ces deux grands Hommes n'avoient point, nous fait voir tout le contraire, & nous ſçavons qu'une femme qui ſçait ce que c'eſt que l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à ſe garantir de ſes attraits. J'en appelle à témoin la Reine *Sémiramis*, qui après avoir pleuré la

mort de ſon mari, ſe proſtitua à beaucoup de perſonnes, & qui pour cacher ſes déſordres amoureux, fit bâtir quantité de Mauſolées pour enterrer tout vivans ceux avec qui elle avoit pris des plaiſirs illicites, afin que ſon impudicité fût cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme ſtérile eſt plus amoureuſe qu'une femme féconde : & l'on ne manque point de raiſons là-deſſus ; car ſi on conſidére l'envie dereglée qu'a la premiere de ſe perpétuer par la génération, & la cauſe la plus ordinaire de ſa ſtérilité qui eſt l'ardeur de ſes entrailles, on avouera qu'elle doit être plus laſcive que l'autre : témoin les femmes de *Malabar*, qui ne ſont pas les plus fécondes du monde à cauſe de la chaleur du pays, & qui à cauſe de cela, ont la permiſſion de prendre autant de maris qu'il leur plaît, parce que les enfans, ſelon leur Loi, ne ſont Nobles que de leur côté. C'eſt aſſurément une piperie pour le libertinage où les Orientaux ſont plongés.

Mais une femme qui devient groſſe, & qui devroit avoir aſſouvi ſa paſſion, ne laiſſe pas encore d'aimer éperdûment. J'en prends à témoin *Popilia*, qui étant un jour interrogée ſur la paſſion dereglée

d'une femme groſſe, par rapport aux autres animaux, répondit fort ſpirituellement, *qu'elle ne s'étonnoit pas de ce que les femelles des bêtes fuyoient alors la compagnie des mâles, parce qu'en effet elles étoient des bêtes.*

Peut-être ne manquerons-nous pas ici de raiſons pour excuſer cette ardeur dans les femmes groſſes, & ſi nous avions deſſein de nous ſervir de la Morale, nous pourrions dire que ſi Dieu leur a donné ces déſirs ardens, ce n'a été que pour conſerver la chaſteté de leurs maris, & pour ſe mériter la gloire d'être vertueuſes en réſiſtant fortement à l'amour.

Cette paſſion d'amour déréglée, en quelque état que ſoient les femmes, cauſe le plus ſouvent de ſi étranges déſordres quand elle s'eſt une fois ſaiſie de leur eſprit, qu'il n'y a point de meurtres, de trahiſons, ni d'empoiſonnemens qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs deſſeins impudiques. *Pantia* empoiſonna ſes deux enfans avec de l'aconit, pour faire un adultere; & *Trepiea* trahit ſa Patrie en donnant des moyens aux *Gaulois* pour prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi. *Jeanne de Naples*, cette infâme Princeſſe, fit étrangler *An-*

dresse son premier mari, aux grilles de sa fenêtre, parce que ce jeune Prince infortuné n'assouvissoit pas sa passion indiscrete. Mais quelle apparence qu'un homme seul pût éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante ne le purent faire autrefois à l'égard de *Messaline?* La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle l'Ecriture; & je ne sçait s'il y a quelque chose au monde à quoi on puisse compter son avidité: car ni l'Enfer, ni le feu, ni la terre ne sont pas si dévorans que sont les parties naturelles d'une femme lascive.

A-t-on vû plus de passions criminelles & plus d'effronterie que dans *Vespilia*, femme de *Titus Laveo*, laquelle déclara hautement devant les Ediles de Rome, qu'elle protestoit de vivre desormais en femme publique.

La passion de se joindre étroitement à un homme est extrême dans l'esprit d'une femme: c'est un appetit sans jugement & sans mesure; car il s'en est vû qui sont devenues fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Chloé* fut la dupe de *Lupercus* par sa prodigalité: & *Sempronia* qui étoit si sçavante, aima plutôt les hommes qu'elle n'en fut aimée, & n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

Il n'eſt point aujourd'hui de belle raiſonnable,
Qui ſe fâche de voir adorer ſes appas;
Et lorſque ſa rigueur fait quelque miſerable,
Ce n'eſt pas que l'amour ne lui ſoit agréable,
C'eſt que l'amant ne lui plaît pas.

J'avoue que l'amour fait des indiſcretes, mais celles qui paſſent pour les plus chaſtes, n'ont ſouvent pas moins de flamme que les autres, pour être beaucoup plus retenues. Celle-là eſt chaſte que l'on n'a peut être jamais prié d'amour; & ſi l'on examinoit dans le particulier celles qui paſſent pour les plus vertueuſes, on trouveroit peut-être qu'elles ſont auſſi criminelles que les autres, & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnêtes. La Matrone d'Epheſe, dont *Pétrone* fait raconter ſi agréablement à *Seneque* l'Hiſtoire, laquelle étoit en chaſteté l'admiration des Provinces voiſines, ſe laiſſa mollement perſuader à un Soldat.

Pénélope, qui étoit l'exemple de la vertu parmi les Anciens, fut ſi abandonnée à ſes plaiſirs illicites, pendant l'abſence d'*Ulyſſe* ſon mari, qu'elle fit un enfant qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire; & *Lucréce*, qui paſſoit parmi les Romains pour la

vertu même, n'eſt pas exempte de ce crime pour s'être miſe le poignard dans le ſein. Si ce n'eſt pas une impudicité d'être violée ; ce ne doit pas être auſſi une injuſtice de ſe tuer, lorſque l'on n'eſt pas coupable ; & ſi elle s'eſt punie de la ſorte, elle s'eſt perſuadée que le crime qu'elle avoit commis, étoit ſi énorme, qu'il méritoit la mort de ſa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes ſont naturellement portées à l'amour, & que leur tempérament eſt d'une des cauſes de cette paſſion ; mais auſſi que l'éducation & la liberté qu'on leur donne aujourd'hui, ne contribuent pas peu à leurs déſordres ; & quoique l'on diſe, je ne trouve point injuſte ce que l'on ordonnoit & ce que l'on pratiquoit même autrefois à Paris, lorſque l'impudicité d'une femme étoit avérée. On faiſoit monter le mari ſur un âne, duquel il tenoit la queue à la main, ſa femme menoit l'âne, & un Héraut crioit par les rues : *L'on en fera de même à celui qui le fera.* Une preſque ſemblable coutume étoit établie en Catalogne. Le mari payoit l'amende quand la femme étoit convaincue d'adultere, comme ſi par-là on eût dû plutôt imputer la faute au mari qu'à la femme.

ARTICLE III.

Qui eſt le plus amoureux de l'Homme, ou de la Femme.

ON confond ordinairement l'amour avec le plaiſir, & la chaleur avec la laſciveté : mais à dire le vrai, le plaiſir n'eſt qu'un effet de l'amour, & la laſciveté ne ſe trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons deſſein d'examiner ici lequel des deux ſexes eſt le plus amoureux & le plus laſcif, nous réſervant de traiter ailleurs cette queſtion, qui prend le plus de plaiſir de l'Homme ou de la Femme, lorſqu'ils ſe careſſent amoureuſement.

Ceux qui veulent que les hommes ſoient plus laſcifs que les femmes, diſent que l'homme a plus de chaleur : qu'il a le pouls plus ferme, la reſpiration plus forte, les entrailles & la peau plus chaudes & plus ſéches : qu'il a plus de poil : qu'il vit plus long-tems : qu'il eſt plus agiſſant : enfin, qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il eſt vrai que l'homme eſt beaucoup

plus chaud que la femme, & qui a les autres qualités qu'on lui attribue; mais pour cela il n'eſt pas plus laſcif. L'amour ne trouble le plus ſouvent que les foibles eſprits : mais l'homme ayant l'eſprit plus fort que la femme, il n'eſt pas ſujet à des tranſpors, ni à des emportemens ſi extraordinaires : il ſemble que ſa paſſion ſoit en quelque façon réglée par le jugement, au lieu que celle de la femme eſt ſans ordre & ſans meſure : car s'il eſt queſtion de parler de l'amour & d'en exécuter les ordres, nous ne ſommes que des enfans au prix des femmes, qui en ſçavent plus que nous, & qui nous feroient long-tems leçon ſur ces ſortes de matieres.

D'ailleurs, les femmes ont l'imagination plus vive que nous; & parce qu'elles ſont ordinairement dans l'oiſiveté, au lieu que les hommes ſont dans l'embarras des affaires, elles ont plus de loiſir à ſe repréſenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le déſir qu'elles ont de ſe remplir & d'empêcher par-là le vuide que la Nature abhorre tant, eſt en vérité inſatiable, au lieu que notre paſſion eſt modérée & qu'elle ne nous invite que pour nous décharger. Auſſi leur imagination eſt émue par deux ſortes d'objets; l'un eſt de s'humecter en ſe rem-

pissant, & l'autre de se défaire en même tems de la matiere qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous, leur embonpoint, leur beauté & leurs régles en font des marques évidentes. C'est leur tempérament qui leur fournit plus de semence qu'à nous, & qui les expose souvent aux vapeurs & à la fureur : car si leur semence se corrompt, ces maladies en sont causes, ainsi qu'il arriva il n'y a pas longtems aux *Vierges de Loudun*, selon la pensée de *Senert* & de *Duncan*.

Les Hommes ne sont pas sujets aux désordres que causent les vapeurs d'une semence corrompue, quoiqu'en veuillent dire quelques-uns : ils ont peu de semence en comparaison des femmes : & ils ne sont jamais incommodés de sa rétention : la nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant, lorsque souvent elle leur fait naître des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'est pas une preuve de lasciveté que de demeurer fort peu de tems dans les caresses amoureuses, mais c'est plutôt parce que la matiere n'est pas fort éloignée du lieu d'où elle sort. Les femmes y demeuroient un jour entier, comme

fit autrefois *Messaline*, & il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner, comme à nous, après y avoir pris les plaisirs que nous en espérions.

Si les animaux qui ont le plus de semence sont les plus lascifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçu ne se nourrit d'abord que de cette matiere, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observons encore parmi les animaux que les plus lascifs sont les plus petits, & ceux qui vivent le moins; si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en général elle est plus petite, & vit beaucoup moins que lui.

La Matrice & les Testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flamme. Aussi remarquons-nous que les animaux qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la Nature a fait les femmes avec des flancs ouverts & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses & des cuisses charnues, au lieu que les hommes ont

les parties d'enhaut plus larges & plus grosses que celle d'enbas, la chaleur ayant dilaté les unes & fortifié les autres.

Après tout, s'il m'étoit permis de joindre l'expérience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des Payens, & même dans l'Ecriture Sainte, qu'il n'est pas besoin de rapporter ici. *Nectimene* & *Valeria* rechercherent toutes deux les caresses de leur propre pere. *Agrippine* se prostitua à son fils. *Julie* reçut des plaisirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* son gendre, qui l'épousa ensuite. *Sémiramis* s'abandonna à une infinité d'hommes. Une fille de Toscane, du tems du Pape *Pie V.* se fit couvrir d'un chien ; & la plupart des filles *Egytiennes* s'accouplent encore aujourd'hui avec des Boucs, & je doute fort que la Satyre que l'on amena à *Sylla* lorsqu'il passoit par la *Macedoine*, ne fût plutôt une marque de la lasciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux *Faustines* ni des deux *Jeannes de Naples*. L'on sçait qu'elles ont été impudiques & lascives dès leur bas âge, & qu'elles n'ont ensuite rien épargné pour se bien divertir avec les hommes. Et jamais les Conciles d'*Elibery* & de *Néocesarée* n'eussent

fait des Ordonnances contre les femmes, si elles n'eussent été lascives. Le premier commanda aux gens d'Eglise mariés de répudier leurs femmes quand elles sont dans le déreglement, autrement il les prive de la Communion à l'article de la mort. Le second de donner les Ordres à celui dont la femme est adultere, à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étoient d'un autre tempérament que *Berenice*, qui, au rapport de *Joseph*, se sépara de son mari pour en être trop caressée. En effet, une personne amoureuse l'est en toute sorte d'état, elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, vuide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin, on peut ajouter à tout cela l'autorité des Théologiens & des Jurisconsultes. Les premiers avouent ingénuement que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoutent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles; & les seconds par la même raison, punissent de mort un homme adultere, & ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour être tombée dans un semblable désordre. Ils se contentent seulement de la faire

fouetter, de la tondre, & de la jetter dans un Couvent.

Il faut donc conclure après tout cela que les femmes ſont beaucoup plus laſcives & plus amoureuſes que les hommes. Et ſi la crainte & l'honneur ne les retenoit bien ſouvent dans la violence naturelle de leur paſſion, il y en auroit très-peu qui n'y ſuccombaſſent, ou pour nous arrêter, ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons accoutumé de faire pour elles. Pour moi, j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles & jeunes, qui réſiſtent courageuſement: leurs combats m'étonnent, mais leurs victoires me raviſſent. Par tout l'amour leur tend des piéges & leur livre des combats, par tout elles ſe défendent fortement, & ſont beaucoup plus heureuſes en amour qu'*Alexandre* & que *Céſar* en victoires. Elles font ſouvent des conquêtes avant que d'avoir combattu. Mais enfin il faut un jour ſe rendent à cette paſſion naturelle, tant il eſt vrai de dire en paraphraſant les deux Vers d'*Alcéat*.

> Qu'aiſément l'amoureux poiſon
> S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle,
> Et qu'une mere, avec raiſon,

Fait

Fait pour l'en garantir une garde fidelle.
D'un ennemi qui plaît d'abord est dangereux,
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux,
Pour être toujours en défense.
Argus en avoit cent, dont il découvroit tout.
Cependant de sa vigilance
Cupidon sçut venir à bout.



CHAPITRE V.

En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement.

LES opinions sont si différentes sur cette matiere dans les Livres des Auteurs, & par le rapport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats & les saisons, sans prendre garde à l'un & à l'autre sexe, & sans faire réflexion sur l'âge, sur le tempérament & sur la coutume des hommes.

La chaleur est si différente, selon la variété des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne sont pas semblables. Les *Espagnols* du Royaume de

Grenade ont des mœurs très-eloignées des mœurs des *Hollandois*, par la distance des lieux qu'ils habitent, & par la différence de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile, & de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aisément les pores pour s'insinuer dans les corps, elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, & elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre tempérament; au lieu que la froideur, c'est-à-dire, la chaleur modérée de l'air fait tout le contraire: elle produit de la pituite qui cause ensuite des effets tout opposés.

Venus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres. Les jeunes gens sont trop mols & trop scrupuleux pour cela, & les vieillards trop foibles & trop timides: il en faut d'un âge médiocre depuis 25 jusqu'à 45 ans pour s'acquitter parfaitement de leur devoir, & parmi tous ces âges, il faut encore choisir ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec, dans lesquels la bile ou la mélancolie chaude domine, & ave

tout cela qui soient fermes, hardis & amoureux.

Les Médecins disent que la coutume est une seconde nature. En effet, ceux qui ont accoutumé de jouir souvent des voluptés du Mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses & plus larges que ceux qui dans les déserts & dans la solitude ne voyent des femmes qu'en songe. J'en prend à témoin l'Empereur *Neron* sous le nom d'*Eucolpe*, & le Chevalier *Claude Senecion*, sous le nom d'*Ascylte*, à qui l'amour réïteré avoit fait de si grosses parties qu'on les distinguoit par-là des autres hommes, si nous en croyons l'Histoire de *Pétrone*.

La retention des regles & de la semence ne cause pas tant de désordres aux femmes, après avoir souvent joui des plaisirs de l'amour, qu'elle leur en cause auparavant. Les esprits & le sang à force de passer dans les parties secrettes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate, au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables Hermites, & de ces bienheureuses Vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang

pour les nourrir, ainsi que les observations d'Anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est différent de celui de la femme ; que l'homme, à parler en général, est chaud & sec, qu'il est plein de bile & de mélancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, resserré & endurci. On sçait aussi que la femme est froide & humide, c'est-à-dire, moins chaude que lui, que le sang & la pituite sont les deux principales humeurs qui dominent dans son corps, & qui le rendent poli, molet & délicat.

Les Anciens Romains se marioient au mois de Mars & d'Avril, probablement parce que ce tems leur paroissoit plus favorable & plus propre à l'amour ; mais comme la chaleur n'est point la même, toutes les années ni dans tous les pays, on ne sçauroit établir une loi constante. Néanmoins le printems en général paroît le plus propre. Cette saison est riante, toute la Nature est en travail, & l'air est rempli d'un principe de vie.

Les saisons ne sont pas réglées par les Médecins comme par les Astrologues. Elles n'ont pas un tems limité, selon le sentiment des premiers, ni un certain

nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur & la froideur qui leur impose des bornes. Le mois de Septembre sera l'Automne, quand il sera un tems inconstant & temperé d'Eté, quand la chaleur se fera ressentir avec excès; l'Hyver ne sera quelquefois, que d'un mois, la rigueur du froid n'étant excessive que pendant ce tems-là, & le Printems en durera quatre, la douce température de l'air se faisant connoître pendant un long espace de tems. Ce sont donc ces deux qualités premieres qui réglent principalement les saisons, & non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent de l'air, sans pouvoir nous y opposer, les différentes qualités qu'il communique. S'il est froid ou chaud, rude ou temperé, il fait une telle impression sur nous, que nous en devenons sains ou malades, selon les divers états où l'on se trouve quand on le respire, & que l'on en change.

Cela étant ainsi, il me semble que l'on peut maintenant répondre à la question proposée, & concilier en même tems tous ceux qui ont eu sur cette matiere des sentimens différens. Je ne m'arrêterai point ici à en citer les passages, ni à en faire la Critique. Ce seroit une cho-

ſe trop embarraſſante, & pour les autres & pour moi-même. Je me contenterai ſeulement de dire ce que je penſe ſur les différentes émotions amoureuſes que nous avons dans chaque ſaiſon de l'année, & j'examinerai avec quelle ardeur un homme & une fem[illegible]ſſent dans un tems plus que dans un autre.

La chaleur exceſſive de l'Eté nous épuiſe & nous affoiblit tellement, que nous ne ſommes pas alors capables d'entreprendre une affaire où il y a beaucoup à travailler : témoins en ſont les habitans du Midi, qui naturellement ſont ſi lâches & ſi pareſſeux, qu'ils [illegible] mieux demeurer inceſſamment dans l'oiſiveté, que de ménager une affaire qui peut leur cauſer un peu de peine.

L'excès de la chaleur du mois de Juillet & d'Août, jointe à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, diſſipe nos eſprits & affoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile & d'excrémens après, qui enſuite nous rendent foibles & languiſſans. Si nous voulons alors nous joindre amoureuſement à une femme, nos forces nous manquent auſſi-tôt, & bien qu'au commencement la paſſion nous en fourniſſe aſſez pour faire quelque effort, nous reſ-

sentons néanmoins bien-tôt après des foiblesses & des épuisemens extraordinaires, qui nous empêchent d'être vaillans. Et si nous voulons nous affoiblir tout-à-fait, & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire, les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'Eté. Leur tempérament froid & humide est corrigé par les ardeurs du Soleil. Leurs conduits sont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, & leur imagination plus émue. C'est en ce tems-là que quelques-unes sollicitent plutôt les hommes qu'elles n'en sont sollicitées, & qu'une nudité négligée de leur part nous fait aisément connoître qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu que la Nature leur a allumé dans le sein.

En vérité ces passions amoureuses sont mal partagées. Pendant que les femmes sont ardentes, nous sommes languissans. Leur passion ne commence pas plutôt à paroître, que la nôtre se dissipe, comme si la Nature nous vouloit montrer par-là que l'excès de l'amour est tout-à-fait contraire à la santé des hommes.

L'Automne, qui dure ordinairement peu, est plus propre pour nous à l'exer-

cice de l'amour. Bien que l'air en ſoit chaud & ſec, il eſt pourtant temperé par la fraîcheur des nuits & par l'inconſtance de la ſaiſon. Les hommes ne ſont pas échauffés en ce tems-là, & leur chaleur naturelle eſt un peu plus forte. La diſſipation ne s'en fait pas ſi-tôt, leurs pores n'étant pas alors ſi ouverts. Cependant, parce qu'il y a peu de tems que nous ſommes ſortis des ardentes chaleurs de l'Eté, & que nous ſommes tout affoiblis par des indiſpoſitions fâcheuſes, qui arrivent ſouvent dans l'Automne, il faut avouer que nous ne ſommes encore guères en état de faire de grands efforts dans les careſſes des femmes.

Je n'en oſe pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'Eté précédent lui a communiqué, ne s'éteignent pas ſi-tôt. Son tempérament n'eſt pas refroidi, & le mouvement de ſes humeurs n'eſt pas appaiſé. C'eſt une Mer agitée dont le calme ne peut paroître que long-tems après la tempête.

L'Hyver eſt incommode par ces glaces, ſes neiges & ſes pluies froides : nous en ſommes vivement touchés : & nos parties amoureuſes qui ſont expoſées au-de-

hors, en reſſentent ſouvent de ſi fâcheuſes atteintes, que ſi dans le Septentrion on n'avoit ſoin de ſe les couvrir avec des fourures, on courroit riſque de ſe les faire couper & de perdre enſuite la vie. Parce qu'elles ſont d'un tempérament froid & ſec, & qu'elles ne ſont échauffées que par les eſprits qui y ſont portés en abondance, je ne m'étonne pas ſi elles ſe retirent vers le ventre pour ſe conſerver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'eſt en Hyver que nous faiſons beaucoup de pituite & de crudités, & bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en Eté, nous ne laiſſons pas dans cette ſaiſon d'être preſque auſſi lents que dans l'autre.

Ce n'eſt pourtant pas ce que penſent pluſieurs qui croyent que l'Hyver eſt une ſaiſon où l'on ſe careſſe avec le plus d'ardeur & de paſſion. Car, diſent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous ſommes plus agiles, & notre chaleur naturelle ſemble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raiſonnent de la ſorte prennent l'Hyver pour une ſaiſon tempérée & exempte de grands froids, ainſi qu'il arrive dans le pays du Midi, je ſerois ſans doute de leur ſentiment : mais s'ils vouloient qu'un Suédois, qui eſt près de 5

mois dans les glaces & dans les frimats de ſon pays, eût dans l'Hyver des empreſſemens amoureux, je ne ſçaurois ſouſcrire à cette penſée. Cet homme, quelque vigoureux qu'il fût, eſt ſi pénétré de froid, que *Venus*, que les Poëtes ont cru faire de la partie la plus chaude des eaux, ne ſçauroit l'exciter, ni lui faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuſe.

Les femmes ſont encore plus languiſſantes en Hyver que nous ne le ſommes: leur tempérament froid le devient encore plus, & l'amour ne s'eſt jamais ſi bien fait connoître parmi elles dans les contrées du Septentrion que dans celles du Midi. Toute la Nature eſt en ce tems-là en repos: pas une Plante ne ſe diſpoſe à la production; & les Arbres ne nous donnent preſque aucnne marque de vie.

Il n'y a que le Printems qui nous inſpire du courage & de la vigueur pour l'amour: mais c'eſt ce beau Printems qui n'eſt plus accompagné de gelées ni de frimats. C'eſt cette aimable ſaiſon où toute la Nature par ſon verd & par ſes fleurs ne reſpire que production. Alors le ſang bouillonne dans les veines de l'un & de l'autre ſexe, & ſur le gazon nous contons ſouvent notre martyre à une belle, pendant que le *Roſſignol* conte le ſien à l'*Echo des Forêts*.

Nous ne manquons alors ni de diſpoſition, ni de matiere pour ſatisfaire notre paſſion autant de fois qu'elle nous excite. Nous faiſons aſſez de ſang pour nous ſoutenir dans l'exercice amoureux, & l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté. Tout nous inſpire de l'amour, il n'eſt pas juſqu'aux Oiſeaux & aux inſectes qui dans le mois de Mai ne ſe careſſent avec plaiſir. L'amour qui ſe fait reſſentir en ce tems-là plus que dans un autre, eſt peut-être la cauſe de ce que l'on dit ordinairement que les enfans engendrés au mois de Mai ſont le plus ſouvent ou fols ou hébetés : on y va alors avec trop d'ardeur ; & les efforts trop ſouvent réïterés ſont ſans doute la cauſe des défauts qui ſe remarquent aux enfans qui ſont produits en ce tems-là. C'eſt pour cela ſans doute que les Romains défendoient avec tant de ſéverité de faire des Nôces au mois de Mai, & que dans ce même mois ils en faiſoient fermer tous les Temples pendant que l'on célébroit les Fêtes Lémuriennes, parce qu'ils croyoient que les Nôces étoient alors malheureuſes, & que les enfans qui étoient conçus dans cette ſaiſon étoient trop vifs, trop pétulans & trop étourdis. Cependant c'eſt la ſaiſon dans laquelle les

hommes les plus ſages & les plus ſpirituels ont été engendrés, pourvu toutefois que leurs peres n'ayent pas pris de trop fréquens ni de trop violens plaiſirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le Printems eſt la ſaiſon où les hommes & les femmes ſont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureuſement les uns aux autres, & nous y ſommes principalement conviés par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

ARTICLE I.

A quelle heure du jour on doit careſſer ſa femme.

LA bonne digeſtion de l'eſtomac ne contribue pas peu à notre ſanté : ſi elle eſt bien faite, notre chyle eſt bon, notre ſang eſt pur; nos eſprits ſont agités & pénétrans; notre ſemence eſt épaiſſe & féconde; toutes nos parties ſolides ſont robuſtes : en un mot, nous jouiſſons d'une ſanté parfaite. Mais quelque choſe trouble l'action de notre eſtomac, nous

sommes pleins de crudités ; notre sang n'est que pituite : nos esprits qu'une eau languissante, & notre semence que du phlegme. Nous ressentons au-dedans de nous des indigestions & des foiblesses qui nous empêchent d'être en état de faire aucune action de vigueur.

L'excès du Coït est nuisible à la santé. C'est pourquoi les Médecins ont établi certaines régles à ce sujet, où ils ont mis des bornes & prescrit un tems. Ils ont voulu que le corps ne soit ni trop plein, ni trop vuide, ni trop froid, ni trop chaud. *Radigenes*, dit, qu'il ne faut point caresser sa femme encore tout rempli d'alimens, parce que la semence ne peut produire en ce tems que des enfans mal constitués. On permet ces plaisirs après la digestion & non point après le repos.

Entre toutes les causes qui ruinent notre estomac, qui en affoiblissent la digestion, il n'y en a pas de plus forte que l'amour. Il nous épuise de telle sorte par la dissipation de notre chaleur naturelle, & par la perte de nos esprits, qu'après cela nous en ressentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous composent.

L'estomac, qui est la partie qui contribue le plus à la santé quand il fait bien sa

fonction, eſt donc le premier attaqué dans les excès de l'amour. Mais le cerveau & les nerfs n'en ſouffrent pas moins ; & leur ſouffrance a été quelquefois juſques-là dans quelques hommes, qu'ils en ont perdu l'eſprit, & *Poppée* dans *Pétrone*, craignoit fort que *Néron* n'en devînt paralytique.

Toutes les parties ſpermatiques étant naturellement froides, ſont affoiblies par l'excès de l'amour. L'eſtomac, qui en eſt une des plus conſidérables, n'eſt pas des dernieres à s'en reſſentir, & l'on peut dire que c'eſt elle qui eſt la ſource de toutes nos incommodités, quand nous abuſons de ces plaiſirs.

Puiſque *Venus* eſt donc une des cauſes étrangeres qui eſt la plus contraire à notre vie, quand nous nous y adonnons avec excès, ou à contre-tems, & que d'ailleurs, ſelon l'expérience que nous en avons, elle entretient notre ſanté, lorſque nous en uſons à propos ; examinons quelle heure du jour eſt la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne ſont ni les divertiſſemens du jour ou de la nuit, ni les plaiſirs du matin ou du ſoir qui nous cauſent des incommodités. Que ce ſoit avant ou après le

ſommeil que nous nous jettions entre les bras d'une femme, ce n'eſt pas ce qui détruit notre ſanté, & qui nous fait des foibleſſes d'eſtomac & de nerfs, ni des maux de tête peſante. Tous les déſordres qui nous viennent des femmes, ne naiſſent que de l'excès de notre paſſion, & de l'occaſion que nous ménageons ſouvent fort mal lorſque nous voulons les careſſer. Si notre paſſion étoit moderée & que nos emportemens amoureux fuſſent mieux réglés, ſi avec cela nous les baiſions quand nous ne ſommes ni trop vuides, ni trop pleins, je ſuis aſſuré que *Venus*, bien loin de nuire, entretiendroit la ſanté d'un jeune homme; car ce qui eſt ſelon les Loix de la Nature, ne peut nous cauſer de mal, ſi nous n'en abuſons.

Quelques Médecins penſent que les plaiſirs amoureux que nous prenons pendant le jour ſont plus funeſtes que ceux de la nuit: & que comme les careſſes des femmes nous épuiſent exceſſivement, nous devons être en repos après les avoir faites, & reparer par le ſommeil & la tranquillité, les eſprits que nous y avons perdus; au lieu qu'après les occaſions ordinaires du jour, nous nous fatiguons encore auprès d'une femme: & nos laſſi-

tudes ne ſe guériſſent pas par d'autres laſſitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là-deſſus, & qui croyent que le point du jour eſt le tems le plus propre à ſe careſſer. C'eſt alors, diſent-ils, que nous ſommes dans un état moins inégal; que nos forces ne ſont pas diſſipées par les actions du jour; que notre eſtomac n'eſt point accablé par les alimens; & que le ſommeil a multiplié nos eſprits & fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'appréhendons point alors les crudités qui ſouvent nous incommodent. La coction eſt achévée, & les nerfs tous pleins deſprits ne ſe relâchent point ſi promptement. C'eſt ce que nous veut dire *Hypocrate*, quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conſerver notre ſanté, & qu'il nous conſeille le travail avant le manger & le boire, & le ſommeil avec *Venus*.

En effet, l'Aurore qui répond au Printems, paroît plus commode pour la génération : car après qu'un homme s'eſt agréablement diverti avec ſa femme, & qu'il s'eſt un peu endormi après ſes plaiſirs légitimes, il répare ainſi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérir les laſſitudes qu'il vient de gagner amoureu-

sement. Après cela il se leve & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi qu'en usent la plupart des Artisans qui se portent si bien, & qui ont des enfans si bien faits & si robustes : car après s'être lassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours l'Aurore à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui sans faire réflexion à leur santé, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les Médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baiser sa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail épuise & desséche nos corps, mais le travail de l'amour énerve entiérement. Nous devons au contraire nous réjouir avec elle, selon la pensée de quelques-uns quand nous avons le ventre médiocrement plein; car c'est en ce tems-là, disent-ils, que par la chaleur & les esprits que les alimens nous communiquent, il nous vient je ne sçai quelle envie de les toucher; après quoi nous pouvons réparer par le

ſommeil la perte que nous avons faite : le repos étant l'unique remede pour ces ſortes de laſſitudes.

Mais à parler franchement, il y a quelque choſe à dire ſur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de fâcheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour. Au contraire, on diroit que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas : notre paſſion ſe réveille & s'excite de nouveau à la vûe d'une belle perſonne, & la lumiere d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charme que celle du ſoleil. J'en appelle à témoin *ſaint Gregoïre de Nazianze*, qui à 60 ans fut tellement épris de la beauté de la femme de ſon voiſin, qui logeoit vis-à-vis de ſa maiſon de campagne, qu'il ſe réſolut à abandonner ſa demeure pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre aux attraits de l'amour.

Au reſte, le matin ſeroit le véritable tems de nous embraſſer, ſi nous avions quelque choſe de bon dans l'eſtomac, & ſi toutes les coctions qui ſe font en nous n'étoient point accomplies. Mais en ce tems-là il ne ſe trouve dans notre eſtomac que de la pituite & des crudités, qui ſont des reſtes de notre dernier repas, & qui ne ſont capables d'être émues par les plaiſirs de l'amour que pour notre per-

te. C'eſt à cauſe des crudités matinieres que les Médecins pour conſerver la ſanté, conſeillent de manger un peu le matin, afin que la digeſtion ſe faiſant par les alimens qu'on a pris, l'eſtomac ſoit déchargé des ordures qui s'y étoient aſſemblées pendant le ſommeil, & ſoit enſuite plus pure pour recevoir ce que nous voudrions lui donner à dîner.

Si nous embraſſons donc amoureuſement une femme ayant l'eſtomac vuide, nous languiſſons un moment après, nous reſſentons plus fortement les douleurs & les foibleſſes que cauſe cet épuiſement. Nous avons perdu de notre chaleur & de nos eſprits par ces careſſes, & nous n'avons pas chez nous de quoi les réparer auſſi-tôt. Bien loin de les réparer nous augmentons par-là les crudités que nous avons, & par les mouvemens paſſionnés de l'amour, nous les craignons de ſe mêler parmi notre ſang, & d'en corrompre la maſſe.

Pour réſoudre donc la queſtion, après avoir dit ce que l'on peut dire ſur cette matiere, on me permettra de n'obſerver ni le jour, ni la nuit, ni les heures, ni les momens, mais la ſeule diſpoſition dans laquelle nous ſommes, quand nous ſentons les éguillons de *Venus*.

Si par hazard nous nous ſentons peſans, ſi une douleur obſcure de tête nous accable; qu'une peſanteur de reins nous preſſe, que nous ſoyons chagrins, & mélancoliques ſans en avoir de ſujet, & qu'avec cela, contre notre coutume, il y ait long-tems que nous n'avons careſſé de femme, alors on ne doit point obſerver de tems ni prendre de meſures. Il n'importe d'embraſſer une femme à jeun ou après le repas, le matin ou le ſoir: toutes ces heures ſont propres, quand il eſt queſtion de nous défaire d'une matiere qui nous incommode. On ſe délaſſe lorſque l'on change d'occupation: le travail amoureux nous paroît doux après les occupations ordinaires du jour: nous nous ſentons plus légers & plus gais, la digeſtion ſe fait mieux, notre ſang s'agite avec plus de liberté; en un mot, notre corps ne nous embarraſſe plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas ſe trouver dans ces ſortes d'occaſions qui ſont plus rares que l'on ne ſe perſuade, parce que la Nature pendant le ſommeil nous décharge ſouvent de ces humeurs ſuperflues, après cela il n'en reſte plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous penſions être incom-

modés de beaucoup de ſemence, lorſque nous ſommes malades d'une autre cauſe, nous en reſſentons auſſi-tôt des effets malheureux, & à peine pouvons-nous enſuite réparer la faute que nous avons commiſe.

Il vaut bien mieux attendre que la premiere digeſtion ſoit faite, & que la ſeconde s'accompliſſe, que l'eſtomac ſe ſoit déchargé de ce qu'on lui a donné à digérer, & que le cœur, le foye & les autres viſceres ſanguins achevent de changer en ſang le chyle qu'ils ont nouvellement reçu. Alors tout notre corps eſt plein de chaleur & d'eſprits, & notre eſtomac a été depuis peu ſatisfait & raſſaſié, notre cerveau & nos nerfs ſont vivifiés par de nouveaux eſprits qui en fourniſſent inceſſamment à nos parties naturelles. Ainſi quelque effort que nous faſſions en ce tems pour nous épuiſer, nous recevons ſans ceſſe au dedans de quoi réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes qui ſont établies ſur l'expérience, j'oſe dire qu'il y a dans vingt-quatre heures deux tems conſidérables pour obéir à l'amour, l'un eſt à quatre ou cinq heures après dîner, & l'autre à quatre ou cinq heures après ſouper. Alors notre corps n'eſt ni trop plein, ni trop vuide, la coction de no-

tre eſtomac eſt en quelque façon accomplie, nos entrailles ſont réjouies par l'abord d'une nouvelle humeur; notre chaleur naturelle eſt récréée; nos eſprits ſont multipliés, & quand nous en diſſiperions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toujours aſſez pour n'être pas incommodés de leur perte. C'eſt en ce tems-là que nos embraſſemens ne ſont pas inutiles. Bien loin d'en reſſentir de la douleur & des vertiges, nous en avons de la joie, & nous en recevons du ſoulagement, ſi bien qu'il me ſeroit permis de dire, ſelon l'avis d'*Hermogene*, que la nuit les plaiſirs de l'amour ſont doux, & que le jour ils ſont ſalutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occaſions, c'eſt que nous nous fortifions par deux moyens lorſque nous careſſons une femme l'après dîner, nous réparons en partie nos forces par le ſouper, nous les augmentons tout-à-fait par le ſommeil de la nuit ſuivante; au lieu que ſi nous la baiſons après ſouper, nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oiſeaux qui ne ſuivent que les mouvemens de la Nature, pour ne pas parler ici des autres animaux, ne ſe joignent le

plus souvent que le soir. On entend alors de toutes parts au mois de Mai le mâle appeller sa fémelle, & la fémelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposés à se caresser; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang, & l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleur & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poison, dont même nous ne nous appercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses fléches & qu'il nous embrase le cœur après la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce tems-là faire tous nos efforts pour éviter ses attraits, si nous sommes en état de les connoître. Nous sçavons que le vin nous rend hardis & amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu notre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excès. Nous pa-

roiſſons à la vérité plus gais & plus enjoués après avoir bien bû, & nous ſommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre tems. Peut-être nous reſſemblons à un arbre, au pied duquel on jette de la chaud pour en échauffer les racines, le fruit en vient plutôt, & il eſt même beaucoup plus coloré, mais l'arbre après ne vit pas long-tems; & ſi l'amour & le vin agiſſent également ſur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occaſions qui nous peuvent donner de l'amour après avoir fait la débauche, ſi nous voulons éviter les maux dont ſouvent nous ne connoiſſons pas les ſuites fâcheuſes.

Les épuiſemens que nous ſouffrons d'ailleurs, joints aux plaiſirs que nous prenons à contre-tems avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la même ſorte; & je ne conſeillerois jamais à un homme d'embraſſer ſa femme après une ſaignée, un flux de ventre, ou une maladie conſidérable, à moins que de ne vouloir abréger ſa vie. Car *Venus* ne peut être agréable après d'autres épuiſemens; quelque robuſte que ſoit un homme, il ne ſçauroit éviter les accidens funeſtes

nestes que peuvent lui procurer ces plaisirs déréglés.

J'ai connu des hommes qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéris d'une maladie aigue, sont morts bientôt après avoir caressé leurs femmes, quoiqu'il n'y eût aucun signe qui nous eût donné des marques de leur mort, & aujourd'hui j'en connois même d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont pas si fâcheux, & nous avons plus de remedes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'expérience ne nous a pas appris jusqu'ici, que les femmes doivent observer le tems pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent, lorsque nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, & leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matiere, que de l'excès du chatouillement & de la lassitude du mouvement de l'amour: au lieu que la nôtre est causée par la dissipation de nos esprits & de notre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout tems, & que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'expérience nous le fait connoître.

ARTICLE II.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut careſſer amoureuſement ſa femme.

LA vanité eſt une paſſion naturelle à l'homme. Il s'y laiſſe aller quand il y penſe le moins ; & nous pouvons dire ſans exagération qu'elle eſt un des plus grands maux auxquels il eſt ſujet. En effet, l'homme n'eſt qu'un ſonge de l'ombre, ſi nous en voulons croire un Poëte Grec ; & à bien conſidérer, il n'eſt que foibleſſe & que miſere. Il ne paroît jamais plus ridicule & plus foible que dans la vanité, & c'eſt ſans doute ce qui obligea *Démocrite* à ſe mocquer de lui.

Mais il n'y a point d'occaſion où la vanité ſe faſſe voir davantage que dans les matieres de l'amour, quand pour nous faire admirer, nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais fait. C'eſt ainſi que l'Empereur *Proculus* nous en impoſe, lorſqu'écrivant à ſon ami *Metianus*, il nous veut perſuader qu'ayant pris en guerre cent filles *Sarmates*, il les

avoit toutes baisées en moins de quinze jours ; & le Poëte, qui est le maître de la galanterie, se vante aussi de l'avoir fait neuf pendant une nuit.

J'avoue que nous sommes vaillans en parlant de l'amour ; mais nous sommes souvent bien lâches quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme, il faut encore quelque chose de réel par où il paroisse qu'on est homme, & qu'on peut produire son semblable.

Je sçai qu'il y en a qui sont d'un tempérament si lascif, qu'ils pourroient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite ; ils se sentent presque toujours en état d'en satisfaire quelqu'une : mais enfin ils s'affoiblissent, ils s'énervent d'une telle façon, que leur semence n'est plus féconde, & que leurs parties naturelles refusent même de leur obéir. L'Empereur *Neron* ne fut pas le seul qui manqua de force & de courage entre les bras de la belle *Poppé*, comme le rapporte *Petrone.* Nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples, & s'il m'étoit permis de nommer les personnes qui ont paru épuisées & impuissantes entre les bras des Belles qu'ils aimoient, j'en remplirois plus d'une page de ce Lvre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Crucius* nous rapporte d'un serviteur qui engrossa dix servantes pendant une nuit, & ce que *Clément Alexandrin* nous dit d'*Hercules*, qui ayant couché pendant 12 ou 14 heures avec 50 filles *Athéniennes*, leur fit à chacune un garçon, qu'on appella ensuite les *Thespiades*.

Nous sçavons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs (*k*), & dans des glandes (*l*), qui sont à la racine de la verge: que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui sont arrangées à peu près comme sont les places d'une grenade, dont on a ôté les grains. Il y en a trois ou quatre de chaque côté, ou plutôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavités. Ces vessies, aussi-bien que ces glandes, sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, & qui d'ailleurs est d'un tempérament amoureux: si bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence qu'il en faut pour trois ou quatre épanchemens, & il s'en peut même trouve encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis pas

ici si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semence, qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu par l'expérience qu'il n'y en a que d'une sorte, que l'on voit sortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides & de plus épaisses, cependant parce qu'elles se mêlent ensemble lorsqu'elles sortent, elles ne paroissent que d'une seule matiere, & que d'une seule consistence.

Dès que l'imagination est touchée, & que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par la pensée de l'amour, il se fait aussi-tôt une sueur interne dans nos parties naturelles, & les esprits qui s'y portent avec tumulte & précipitation, font sortir des prostates (*l*) une matiere liquide, qui prépare le conduit pour le passage de la semence; mais quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors deux ou trois petites vessies (*k*), qui sont les plus prêtes à se vuider, se vuident incontinent, & par-là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant, la Nature tâche de réparer un moment après ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on est bientôt encore en état de jouir des voluptés de l'amour, & l'on épanche une seconde fois

l'humeur qui se trouve le plus disposée à sortir.

La Nature, qui dans cette action n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encore promptement la matiere dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se reprendre quand l'on voudra; si bien que l'imagination étant incessamment émue par la beauté & les charmes de la personne que l'on tient entre ses bras, la passion se réveille, & les parties naturelles se trouvent encore en état de lui obéir. On se lie donc étroitement à elle, & on lui fait part une troisiéme fois de ce que l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, & que le cœur soit encore embrasé, pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces, par la dissipation de notre chaleur naturelle, & de nos esprits, la Nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de matiere dans les vessies seminaires (*k*), & dans les parties voisines. Il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur, qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, & le feu, qui paroît

ſoit auparavant éteint, ſe rallume dans le moment, & ſe fait reſſentir aux parties naturelles. C'eſt alors qu'un homme careſſe encore amoureuſement une femme, qu'il la preſſe étroitement, & qu'il peut même la rendre féconde par ces épanchemens réitérés.

Enfin, après s'être repoſé quelque tems, & avoir un peu réparé par le ſommeil les eſprits diſſipés, on ſe trouve encore près d'une perſonne que l'on aime éperduement, les careſſes ſont réciproques, quoiqu'il ſemble qu'elles ſoient alors plus preſſantes du côté de la femme, qui commence à s'échauffer, quand l'homme eſt épuiſé, & qui l'invite à cette heure, au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout, on ſe ſent encore ému, & les parties naturelles, déflétries qu'elles étoient auparavant, commencent à ſe roidir. La Nature ramaſſe des parties voiſines ce qu'elle peut de ſemence, elle en tire même des teſticules, afin de la diſpoſer à un cinquiéme épanchement.

J'avoue qu'elle ne peut faire cela ſi-tôt, & qu'il lui faut du tems pour remplacer la matiere qui s'eſt depuis peu répandue. Néanmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt

ni de plus violent, que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore, & l'on ne manque ni de courage ni de matiere pour faire un nouveau ſacrifice à l'Amour. Les parties naturelles ont aſſez d'eſprits pour ſe tenir quelque tems en état de faire leur devoir, & aux moindres careſſes d'une femme, on l'embraſſe encore, & on lui fait part de l'humeur qu'elle déſire avec tant de paſſion.

Mais s'il y faut retourner une ſixiéme fois, quoique nous éprouvions encore une envie ſecrete de continuer nos careſſes amoureuſes, nos parties ſont pourtant glacées, & ſi après l'épuiſement qu'elles ont ſouffert à cinq différentes repriſes, il en ſort encore un peu d'humeur, c'eſt une matiere crue & aqueuſe, qui n'eſt point propre à la génération, ou du ſang vermeil comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui ſe répand quelquefois en telle abondance par la foibleſſe des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir, témoin un galant homme de ma connoiſſance, qui vit encore, mais qui vit miſérablement, lequel après avoir embraſſé deux Courtiſanes cinq fois en un après

dîner, rendit par la verge à la sixiéme fois plus de deux onces de sang.

Rien n'est si funeste que la violence qui se fait dans les excès criminels: ces hémorragies qui arrivent alors assez souvent, laissant des foiblesses dans les parties, dont on se ressent toute la vie; combien de ces vieillesses souffrantes qui ne doivent leur malheur qu'aux désordres de leur jeunesse.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puisse faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne sçauroient aller qu'à quatre ou cinq embrassemens. Tous ces grands excès d'amour que l'on nous raconte sont autant de fables que l'on nous débite, & si nous en voulions croire les hommes sur ce qu'ils nous disent là-dessus, sans consulter la raison, nous nous laisserions aller aussi-bien qu'eux, à l'imposture & à la foiblesse d'ame.

Un Roi d'*Arragon* rendit autrefois un Arrêt autentique sur cette matiere. Une femme mariée à un *Catalan*, fut obligée de se jetter un jour aux pieds du Roi, pour implorer son secours sur les fréquentes caresses de son mari, qui, selon son rapport, lui ôteroit bientôt la vie, si l'on n'y

mettoit ordre. Le Roi fit venir le mari pour en ſçavoir la vérité. Le *Catalan* avoua ſincerement que chaque nuit il la baiſoit dix fois. Sur quoi le Roi lui défendit, ſur peine de la vie, de la baiſer plus de ſix fois, de peur qu'il ne l'accablât par les excès de ſes embraſſemens.

Je ſçai que les Eſpagnols qui demeurent dans un pays chaud, ſont beaucoup plus amoureux que nous ne le ſommes en France. La chaleur exceſſive de leur climat, leurs alimens ſucculens, leurs femmes renfermées & voilées, le tempérament bilieux & mélancolique des hommes qui aiment naturellement l'oiſiveté, ſont ſans doute les cauſes de leur laſciveté ordinaire : au lieu qu'en France la chaleur eſt modérée, les alimens nourriſſent moins, les femmes ſont libres, & elles converſent avec nous; les hommes ſont moins bilieux & moins mélancoliques : enfin, nous nous appliquons à quantité de choſes, & l'oiſiveté nous eſt naturellement odieuſe. Si bien qu'à parler en général, ſi un Eſpagnol peut baiſer une femme ſix fois pendant une nuit, un François ne le pourra careſſer que cinq.

Les Rabins, qui n'avoient en vue que la conſervation de leur Nation, taxoient

le devoir qu'un payſan devoit rendre à ſa femme, à une nuit par ſemaine, celui d'un marchand ou voiturier à une par mois, celui d'un matelot, à deux nuits par an, & celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. Je ſuis aſſuré que ſi les femmes faiſoient les Loix, elles n'en uſeroient pas de la ſorte, témoin la femme d'un Avocat, qui ſur cela me dit l'autre jour fort ingénument, qu'elle eût mieux aimé avoir été la femme du payſan que de tous les autres.

Les Anciens avoient accoutumé de mettre *Mercure* près de *Venus*, quand ils faiſoient le portrait de cette Déeſſe, pour nous apprendre que la raiſon, dont ils penſoient que *Mercure* étoit le Dieu, devoit toujours ménager nos voluptés. En effet, nous le goutons avec plus de tranquillité, lorſque l'uſage n'en eſt pas ſi fréquent. Souvent nous nous dégoutons des alimens que nous avons en abondance, & quelquefois nous ſommes bien aiſes de quitter la table des Grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la modération eſt louable en quelque choſe, c'eſt ſans doute dans l'amour. *Solon*, qui fut eſtimé de l'Oracle, l'un des plus ſages de la Grece, prévoyoit bien les malheurs qui devoient arriver

aux hommes par l'uſage indiſcret de l'amour ; lorſqu'il ordonna à ſes Citoyens qu'il ne falloit baiſer ſa femme que trois fois le mois.

Les careſſes trop fréquentes des femmes nous épuiſent entierement, au lieu que ſi elles nous ſont modérées, nôtre ſanté s'en conſerve, & nôtre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant : ſi bien que je ne conſeillerois pas à un jeune homme ni de fuir *Venus* avec horreur, ni de ſe laiſſer aller à ſes charmes avec trop de moleſſe & de complaiſance. Je ferois ici le ſouhait qu'*Euripide* faiſoit autrefois en parlant à *Venus* :

Venus, en beauté ſi parfaite
Inſpire de grace à mon cœur
Ta plus belle & plus vive ardeur ;
Et rends dans mes amours mon ame ſatisfaite ;
Mais tiens ſi bien la bride à mes ardens deſirs,
Que ſans en reſſentir ni douleur ni foibleſſe,
Juſques dans l'extrême vieilleſſe,
Je prenne part à tes plaiſirs.

Je ne ſçaurois louer le Philoſophe *Aëas*, qui ne baiſa ſa femme que trois

fois pendant son mariage, bien qu'il lui fit un garçon chaque fois. Pour *Xenocrate*, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la Courtisanne *Phyrné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence, qu'il devoit à l'etude de la Philosophie, plutôt que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le tempérament, l'âge, le climat, la saison, & la façon de vivre, réglent toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de 25 ans qui est d'une complexion chaude, rempli de sang & d'esprits, qui habite les plaines fertiles de Barbarie, qui est l'un des plus aisés de ces contrées-là, baisera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'Avril, qu'un autre de 40 ans, qui est d'un tempérament froid, & demeure dans les montagnes stériles de Suede, qui avec cela a de la peine à vivre, n'en connoîtra une autre deux fois pendant une nuit du mois de Janvier.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bornées comme nous les avons, autrement les Nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet, les femmes ne se sen-

tent pas épuiſées, quand même elles ſouffriroient long-tems de ſuite les attaques amoureuſes d'une multitude d'hommes. Témoin l'impudique *Meſſaline*, & l'infâme *Cleopatre*. La premiere, ayant pris le noms de *Lycïſca*, fameuſe Courtiſane de Rome, ſurpaſſa de vingt-cinq coups en moins de vingt-quatre heures, dans un lieu public, la Courtiſane que l'on eſtimoit la plus brave en amour, & après cela elle avoua qu'elle n'étoit pas encore tout-à-fait aſſouvie. L'autre, ſi nous en voulons croire la Lettre de *Marc-Antoine* à l'un de ſes Amans, ſouffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent ſix hommes, ſans témoigner d'en être fatiguée.



CHAPITRE III.

Si l'on doit prendre des remedes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus capable de troubler notre tempérament, que si nous changeons tout d'un coup & à contre-tems notre façon de vivre. L'air, le manger, le boire & les autres choses, que nous appellons naturelles, peuvent beaucoup sur nous, & ce sont principalement ces causes ausquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de notre vie, selon la maniere dont nous en usons.

C'est un axiome dans la Médecine qu'*Hypocrate* a remarqué le premier, que le changement qui se fait en nous avec précipitation, nous cause toujours des maladies, à moins que nous ne soyons assez fort pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le tempérament trop chaud & trop sec d'un homme amoureux, on doit y procéder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'apperçoive presque pas lui-même de l'ac-

tion des remédes, qui le rafraîchiſſent & qui l'humectent; autrement on le jettoit dans une intempérie contraire, qui le rendroit malade.

ARTICLE IV.

Des remédes qui domptent le tempérament amoureux.

LE hommes qui dans la fleur de leur âge jouiſſent d'une ſanté parfaite, & qui ſont d'un tempérament chaud & humide, ont beaucoup plus de ſemence que ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec; mais cependant ceux-ci ſont les plus laſcifs, ainſi que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de ſemence, elle eſt du moins plus âpre, plus chatouillante & plus pleine d'eſprit & de vents, c'eſt ce qui les rend hardis & amoureux, au lieu que les premiers ſont ſimples & débonnaires.

En quelque lieu que vive un homme laſcif, il eſt toujours embarraſſé de ſon tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, & la Religion même a trop peu de pou-

voir sur son ame pour retenir ses premiers mouvemens, & pour vaincre sa complexion qui lui fournit à toute heure des objets amoureux, dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il en est, il cherche par tout des remedes qui puissent dompter sa passion. Celui que la Nature lui présente pour éteindre son feu lui plairoit plus que tous les autres, s'il étoit permis, mais il a de certaines considérations pour ne le pas prendre. Cependant tous les autres remédes, dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour lui. Leur fraîcheur éteint presque notre chaleur naturelle, leur astrinction épaissit trop nos esprits; & l'un & l'autre détruisent presque notre mémoire, & font tort à notre jugement. C'est ce qui a fait dire à plusieurs Médecins, qu'il ne falloit pas tout-à-fait s'opposer à la violence de l'amour, & qui inspira à l'Oracle d'Apollon Delphique, que *Diogene* interrogea pour son fils amoureux: *Qu'on se gardât bien d'arrêter la violence de cette passion, si l'on vouloit conserver la vie des hommes.* En effet, si l'on s'opiniâtre à détruire notre humeur amoureuse, on détruit en même tems notre tempéra-

ment, & par-là on nous cause des maladies dont souvent nous ne guérissons jamais.

Cependant, si notre passion est si forte qu'elle nous apporte quelques incommodités fâcheuses, & que même elle nous en fasse appréhender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remédes que les Médecins nous proposent sur ce sujets, mais avec une telle modération, que nous ne fassions rien dont nous avons lieu ensuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que *l'air froid, les alimens qui font peu de sang & d'esprits, le jeûne, l'eau en boisson, l'application à l'étude, le travail, & les veilles sont des remédes propres à combattre un amour déréglé. De plus, éviter la compagnie de la personne que l'on aime éperdument, & se lier d'amitié avec un autre, fuir la nudité dans les portraits & dans les statues, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, & ne regarder point d'animaux qui se caressent*, sont encore de puissans moyens pour corriger cette passion: car le grand secret pour vaincre ici, & pour remporter la victoire, c'est de ne combattre point, ou de ne combattre qu'en fuyant.

L'amour eſt une maladie difficile à guérir : c'eſt pourquoi il ne faut pas tarder à s'en défaire. L'occupation eſt ce qu'il y a de plus capable de nous détourner de cette paſſion. C'eſt pourquoi les gens de lettres ne paſſent pas pour être fort amoureux. Il y a cependant des médicamens qui empêchent le feu de l'amour.

Mais tous ces remédes ſont peu de choſe pour un homme qui aime paſſionnément, & qui d'ailleurs eſt d'une telle complexion qu'il aimeroit, quand il ne voudroit pas aimer. Il faut quelque autre remede qui faſſe plus d'impreſſion ſur lui-même, & qui lui arrache par force, pour parler ainſi, l'amour déréglé dont ſon imagination eſt bleſſée.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire tous les remedes que nos Médecins employent à combattre cette paſſion. Je propoſerai ſeulement ceux qui ont le plus de force à la détruire, ou plutôt à la diminuer. Mais avant que de les propoſer, il me ſemble que l'on doit ſçavoir, que tous les tempéramens ne ſont pas égaux, & qu'il y a des remedes qui diminuent le ſang, les eſprits, & la ſemence, en émouſſant la pointe dans les uns, & qui cependant en d'autres en produiſent abondamment.

Ce que j'avance feroit difficile à croire, si l'expérience par laquelle nous sçavons presque tout ce que nous sçavons, ne nous en instruisoit. La laitue & la chicorée, par exemple, s'opposent presque dans tous les hommes à la génération de la semence ; mais je sçai certainement, que dans quelques-uns, principalement s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance, qu'ils se polluent la nuit en dormant. La même expérience nous apprend encore, que le poivre & le gingembre diminuent la semence, & dissipent les vents qui sont si nécessaire à l'action de l'amour ; cependant il y en a d'autres qui sont beaucoup plus amoureux qu'auparavant, quand ils en ont usé.

La raison de ces effets si différens n'est fondée que sur la variété des complexions des hommes. La laitue qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour par l'aveu de toute l'Antiquité, rend ceux-ci plus amoureux en tempérant leur chaleur & leur secheresse excessive par sa froideur & par son humidité. Leurs parties naturelles étant ainsi tempérées acquierent ensuite un tempérament égal, qui est la cause de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre au contraire dissipant les humeurs

superfles de ces autres, échauffe & déseche leurs parties génitales qui sont naturellement froides & humides, & leur procurant ainsi un tempérament égal, il augmente leur force, qui est ensuite la cause d'une coction plus avantageuse, ou pour parler avec le sçavant *Daniel Tauvry*, Docteur en Médecine, qui me cite dans cet endroit de son Livre de Médicamens. Les remedes qui augmentent la semence, sont presque tous remplis de parties huileuses & volatiles, si bien que les froids & les chauds agissant differemment sur diverses complexions, causent une abondance de semence, & les pollutions nocturnes dans les hommes; car les premiers calment le mouvement du sang & temperent les parties de la génération, les autres qui trouvent le sang en quelque espece de repos, lui donnent du mouvement, & ainsi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de semence dans les uns & dans les autres.

C'est encore par la même expérience que nous sçavons qu'il y a des remedes chauds ou froids, que les uns & les autres dissipent ou étouffent notre feu, & s'opposent à notre concupiscence. Nous en prenons par la bouche, & nous nous

en appliquons par dehors, afin déteindre de toutes parts cet amour déréglé qui nous caufe tous les jours tant de défordres.

Je ne dirai rien ici des teintures rafraîchiffantes, des lames de plomb que l'on s'applique fur les reins, des rofes blanches dont on parfeme fon lit, de la mandragore, des grofeilles rouges, du citron aigre, & de tous les autres remedes qui s'oppofent à la génération de la femence, en nous rafraîchiffant, & en nous defféchant beaucoup. Je dirai feulement quelque chofe de ceux qui ont le plus de force à éteindre notre feu & à détruire notre femence.

Les lys d'étang blanc, que quelques-uns appellent *Volet*, & que nos Apothicaires nomment *Nenuphar*, auffi-bien que les Arabes, a une qualité fi particuliere pour combattre nos defirs amoureux, qu'au rapport de *Pline*, fon ufage pendant douze jours confécutifs empêche la génération de la femence; & fi nous en ufons pendant quarante, nous ne fentirons plus les aiguillons de l'amour. Sa féchereffe, jointe à la froideur de cette plante, eft fi active, qu'elle defféche & rafraîchit toutes nos parties fans que d'ailleurs nous en reffentions

aucune incommodité. C'eſt par ces qualités, ſi nous en croyons *Galien*, qu'elle entretient notre voix & nourrit notre corps, & que s'oppoſant à la génération de la ſemence, elle empêche la diſſipation des eſprits, qui ſe pourroit faire par les mouvemens de l'amour.

On en uſe diverſement : tantôt l'on en fait une décoction, du ſyrop, de la conſerve, de l'eau diſtilée au bain Marie, & tantôt l'on en compoſe un liniment.

Bien que nous n'ayons pas la *Cigue* des Atheniens qui eſt d'un verd obſcur & d'une puanteur inſupportable ; cependant la nôtre ne laiſſe pas de nous incommoder par ſa froideur, quand nous la mangeons, témoins *François Trapelinus*, Précepteur de *Pomponace*, qui en ayant mangé dans un ſouper, fut troublé bientôt après : témoin encore le Chevalier *Naſarinus-Baſſanus*, qui en ayant auſſi mangé en guiſe de racines de perſil, en devint auſſi-tôt inſenſé.

Nous ſçavons pourtant ſur le rapport de *Scaliger* & d'*Anguilara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pouſſe au Printems, & qu'ils en mêlent dans des ſalades ; & que quelques pauvres d'Italie s'en ſervent encore aujour-

d'hui avec du pain en forme d'aſperges: *Jules Scaliger* avoue même en avoir mangé en guiſe de *Chervi* ſans en avoir été incommodé; & *Saint Jerôme* nous aſſure que les Prêtres d'Athènes par l'uſage qu'ils faiſoient de la *Cigue* ceſſoient de reſſentire les mouvemens de la concupiſcence. La *Cigue* n'a donc point de mauvaiſes qualités, ſelon la penſée de ces Auteurs, & *Mercurial* n'auroit jamais conſeillé aux femmes d'en boire la décoction pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eût été perſuadé qu'elle ne produiſoit de mauvais effets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a des eſpeces différentes de *Cigue*, ou que la force des perſonnes qui en uſent réſiſte plus ou moins à la vertu de cette plante: ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les unes en prennent peu & les autres beaucoup; car *Galien* nous apprend que ſi nous en uſons avec modération, elles nous rafaîchit & diſſipe notre ſemence: au contraire, ſi nous en prenons un peu plus, elle nous rend ſtupides: & enfin elle nous tue ſi nous en mangeons beaucoup.

Après cela, l'on ne doit point être ſi ſcrupuleux dans l'uſage de notre *Cigue* que

que le ſont quelques Médecins d'aujourd'hui, qui ne veulent pas même que l'on s'en ſerve par dehors en petite quantité; & l'hiſtoire de *S crate*, qui mourut après avoir bu un mêlange de *Cigue*, ne nous doit pas faire craindre d'uſer de la nôtre avec modération. Puiſque la boiſſon de la *Cigue* des Athéniens étoit un poiſon éguiſé avec de l'Opium que l'on mettoit dans du vin. Cependant nous apprenons de *S. Baſile* dans ſa ſeptieme Homélie, que non ſeulement les Prêtres Athéniens uſoient de leur *Cigue* qui eſt plus ennemie de l'homme que la nôtre pour dompter leur tempérament amoureux, & pour effacer de leur eſprit les idées laſcives, mais encore que les femmes incommodées de la fureur de la matrice en étoient entiérement guéries, quand elles s'en étoient ſervies.

De tous les remédes chauds, qui détruiſent la ſemence, & qui combattent les vents, il n'y en a point que l'on eſtime avoir plus de force que le *Canfre*, l'*Agnus-caſtus*, & la *Rue*. Ce ſont ces remedes, à ce que l'on dit, qui cauſent aux hommes & aux femmes la chaſteté & la ſtérilité même, & qui diſſipent tous les fantômes que l'amour peut préſenter à leur imagination.

Le *Camfre crud* que l'on nous apporte de *Perse*, de la *Chine*, ou de l'*Isle de Bornée*, est une espece de gomme, que quelques Médecins pensent être froide & séche, parce qu'étant mêlée avec quelques remedes froids, ces remedes rafraîchissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire, & croyent que le *Camfre* est chaud & sec, au second dégré, parce qu'il échauffe la langue & l'estomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu il enflamme, & qu'il brûle même dans l'eau. En effet, je n'ai point trouvé de meilleurs remedes dans les épuisemens que cause l'étuve, que de mettre dans la bouche le gros de *Camfre* comme la tête d'une épingle. Dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoie par tout le corps des esprits qui nous recréent, & tombant ensuite dans notre estomac, il nous échauffe, & nous incommode même par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques Médecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plupart stériles, parce qu'ils ont appris qu'il avoit la propriété, d'éteindre notre feu & la semence même. En effet,

sa sécheresse est trop considérable pour ne pas dessécher nos humidités, & sa matiere trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée, quelque apparence qu'elle ait, & l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une Chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment; sçavoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence ni empêcher la génération. Car comme l'opinion contraire n'est point bien établie par l'expérience, & que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemi de la génération des hommes. Ce que je pourrois prouver par moi-même & par *Tachenius*, qui nous assure que ceux qui purifient le Camfre à Venise & à Amsterdam sont très-amoureux, & très-féconds.

Les femmes Athéniennes qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cerès*, preparoient des lits avec des branches d'*Agnus-castus* dans le Temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques, & les songes amoureux. A

leur exemple quelques Moines Chrétiens ſe font encore aujourd'hui des ceintures avec des branches de cet arbre, qui ſe plie comme de l'ozier, & ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les déſirs que l'amour y pourroit faire naître. En vérité la ſemence de cet arbre que les Italiens appellent *Piperella*, & que *Serapion* nomme le poivre des Moines, fait de merveilleux effets pour ſe conſerver dans l'innocence; car ſi l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la ſemence; & s'il s'en fait encore après en avoir uſé, elle la diſſipe par ſa ſéchereſſe, & puis ſa qualité aſtringeante reſſerre tellement les parties ſecretes, qu'après cela elles ne reçoivent preſque plus de ſang pour en fabriquer de nouvelle. N'eſt-ce point pour cela que la Statue d'*Eſculape* étoit faite du bois d'*Agnus-caſtus*, & qu'aujourd'hui dans la cérémonie du Doctorat des Médecins, on ceint les reins du nouveau Docteur avec une chaîne d'or, qui rafraîchit de lui-même, pour lui marquer qu'en faiſant la Médecine, il doit être pudique & retenue avec les femmes?

La *Rue* ſéche produit les mêmes effets. Sa ſemence qui eſt chaude & ſéche au troiſieme dégré, auſſi-bien que celle de

l'*Agnus-castus*, desséche tellement notre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchemens amoureux : & si l'on en prend de tems en tems le poids d'un écu dor, l'on se trouve ensuite impuissant auprès d'une femme, quelque effort que l'on puisse faire.

Je ne sçaurois passer ici sous silence le remede horrible dont se servit *Faustus*, fille de l'Empereur *Antoine* le Débonnaire, pour calmer l'amour déréglé qu'elle portoit à un *Gladiateur*. L'Empereur qui l'aimoit tendrement se persuadoit qu'elle avoit été enchantée, & il croyoit qu'il étoit impossible sans charmes, qu'une femme abandonnât un mari, qui avoit de si belles qualités, comme avoit *Antoine* le Philosophe, pour aimer un *Gladiateur*. C'est ce qui obligea à envoyer consulter les Caldéens, qui lui firent réponse que *Faustine* devoit boire du sang de celui qu'elle aimoit, & coucher ensuite avec son mari pour haïr horriblement ce premier homme. En effet, le succès répondit à la promesse : & *Antonius Commodus* nâquit de ces embrassemens, qui dans le tems se délecta au meurtre, comme le meurtre avoit été la cause de sa vie.

ARTICLE V.

Des Remedes qui excitent l'homme à embraſſer ardemment une femme.

JE dis encore une fois que je ne prétends point écrire pour des perſonnes qui ont l'eſprit mal tourné, mon deſſein n'étant pas d'enſeigner les excès de l'amour, ce ſeroit favoriſer le vice, & en même tems détruire la ſanté des hommes.

La matiere que je traite eſt comme un coûteau à deux tranchans, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, & du mal aux autres qui ne ſçavent pas le manier. Si je ſuis la cauſe de quelques excès, il ne faut pas m'en imputer le blâme, on doit plutôt blâmer ceux qui ſe laiſſent mollement aller au crime & qui n'ont pas aſſez de vertu pour ſe ſouteni. La Terre n'eſt pas la cauſe de notre yvreſſe, bien qu'elle nous donne tous les ans ſes liqueurs agréables. Elle n'eſt pas non plus la cauſe de notre mort, quoiqu'elle nous préſente ſes herbes vénimeuſes.

J'écris donc pour des maris qui ſont foibles par des défauts naturelles, par l'âge, par les déſordres de leur vie paſſée, ou par quelque longue maladie : qui n'ont pas aſſez de force pour engendrer ni pour ſatisfaire leur femme, qui cherchent par tous des moyens pour avoir des ſucceſſeurs légitimes, & qui n'épargnent ni leur bien ni leur ſanté, même pour y réuſſir.

Je m'étonne de ce que les Caſuiſtes, qui ont écrit tant de bagatelles ſur la matiere que j'examine dans ce Livre, ayent oublié cette queſtion importante, & qu'ils ne nous ayent point du tout enſeigné ſi c'étoit un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant ; car ces deux fins ſont, ce me ſemble, fort raiſonnables, au lieu que la volupté ne l'eſt pas. Quoiqu'il en ſoit, nous tâcherons d'en parler ſelon que la Nature nous en inſtruira, & que l'expérience nous donnera des lumieres pour connoître les remedes qui ſont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La Nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent déſir d'avoir des enfans pour ſucceſſeurs & pour héritiers de leur nom & de leur bien. Je ne vois

donc pas de crime à ſeconder cette inclination ſi naturelle, pourvu qu'elle tienne dans de juſtes bornes. Mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un Médecin Italien, qui donna à un vieillard un remede purgatif pour un remede amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les remedes qui nous excitent à l'amour, & qui produiſent beaucoup de matiere dans nos parties ſecrettes, comme ſont les *jaunes d'œufs*, les *teſticules de coq*, les *cha cres*, les *chevrettes*, les écreviſſes, la moële de bœuf, le vin doux, le lait, & les autres choſes qui nourriſſent beaucoup. Je ne dirai rien auſſi des remedes qui cauſent des vents, comme les *artichauts*, *l'ail* cuite, l'*Hipomane*, le membre de *cerf* ou de *taureau* tué au mois de Mai ou d'Octobre, les *cubebes*, &c. Je m'arrêterai ſeulement à ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embraſſer vigoureuſement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je penſe du petit *Crocodile*, que les Latins appellent *Scincus*, & que l'on pourroit nommer *Crocodile terreſtre*, & que l'on appelle aux Antilles *Mabouia* & *Brochet terreſtre*, du *Chervi*; du *Satyrion*,

du *Bòrax*, de l'*Opium*, des *Cantharides* & de l'*Herbe* dont parle *Theophraſte* : mais j'avertirai encore ici ceux qui ſont lents dans l'exercice de l'amour, de ne ſe ſervir de ces remedes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels & légitimes.

Parce que nous ne connoiſſons preſque point en France le petit *Crocodile*, qui ſe trouve ordinairement en Egypte, & que nous n'en avons l'expérience, que par le rapport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ſes reins miſe en poudre, & que dans du vin doux du poids d'un écu d'or, fait des merveilles, pour exciter un homme à l'amour, auſſi l'a-t-on fait entrer dans la compoſition qui irrite nos parties ſecrettes, & qui fait aimer éperduement.

Ce ne ſont que les noms différens que chaque nation donne aux plantes qui nous troublent le plus ſouvent, quand il en faut parler : plus une plante a de vertu, plus on lui a donné de noms : temoin le *Chervi*, dont les Auteurs qui en ont traité, ont fait une telle confuſion, qu'il faut avouer que les plus éclairés dans la ſcience des plantes, ont bien de la peine aujourd'hui à débrouiller ce que les anciens & les nouveaux Herboriſtes nous

en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *Genicula* ou *Genichella*, les autres l'ont appellée *Fraxinelle. Avicenne* lui a donné le nom de *Langue* d'*Oiſeau*, *Pline* de *Langue d'Oyſon*, & les Arabes l'ont déſignée par celui de *Secacul.* Ce n'eſt pourtant ni la *Renouée*, ni le *Seau de Marie* de *Dioſcoride*, ni le *Dictam*, ni le *Freſne*, ni enfin l'*Ornithagalon* des Anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulieres & différentes.

Ce que nous appellons *Chervi*, & qui eſt aujourd'hui en France aſſez connu par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que *Tibere*, l'un des plus laſcifs de tous les Empereurs, ſi nous en croyons l'Hiſtorien, en faiſoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ſes femmes. En effet, tous les Médecins demeurent d'accord de ſes qualités, & diſant qu'il engendre beaucoup de vents & de ſemence auſſi bien que l'artichaut. Ce qui oblige encore aujourd'hui les femmes Suédoiſes, au rapport des Matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *Satyrion* eſt une plante dont on fait

plusieurs especes, dont on peut user indifféremment pour les effets que nous en esperons ; sa racine représente ordinairement deux testicules de Chien, la bulbe basse est succulante & dure, & la haute toute flétrie & molete, comme étant la plus vieille. C'est cette premiere racine que l'on doit toujours prendre quand on en a besoin. Cependant le *Satyrion* qui n'a qu'une seule racine bulbeuse doit être préferé aux autres, selon le sentiment de plusieurs Médecins. Mais, quoiqu'il en soit, les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence, & engendrent beaucoup de vents, si on les fait cuire sous la cendre, comme des *Trufes*, & si on les mêle ensuite avec du beurre frais, du lait & du girofle en poudre : ou qu'on les fasse confire en sucre, comme l'on en vend aujourd'hui chez les Droguistes de Paris. Ces racines, par leur humidité superflue, enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des Satyres, d'où cette plante a pris son nom. On lui attribue tant de vertu, qu'il y en a qui pensent que pour s'exciter puissamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action même.

C'est cette racine qui a donné le nom

à ce fameux mêlange que les Médecins ont nommé *Diasatyrion*. Si l'on en prend le matin & le soir, la pésanteur d'un demi écu d'or avec du vin doux, ou du lait de vache pendant sept ou huit jours, ils assurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans, pour satisfaire leurs femmes, & pour se faire des successeurs. On débite une boisson gluante dans les cabarets de Perse, dont la base est une espece de *Satyrion*, qui est fort commun dans ce Royaume-là. Elle échauffe beaucoup, aussi la boit-on chaude comme le Caffé. C'est pour cela que les Perses en usent plutôt pendant l'Hyver que durant l'Eté, principalement dans les Villes Septentrionale de ce pays-là. Ils l'appellent *Schareb-Thaleb*, c'est-à-dire *Sirop, de Renard*, parce que le *Satyrion* a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'herbe amoureuse de *Theophraste*, ce que nous examinerons ci-après.

Le *Borax* raffiné est du nombre de ces remedes qui excitent puissamment à l'amour. Il est une espece de sel dont usent aujourd'hui nos Orfévres pour faire fondre plus aisément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénétre toutes les parties de

nôtre corps, il en ouvre tous les vaisseaux, & par la ténuité de la substance, il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matiere à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connoître, que, si l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher, une ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bien-tôt des effets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles, & y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remede qui a été tenu fort long-tems pour un secret.

On ne doit pas appréhender d'en user par la bouche. L'usage n'en est point dangereux; & si quelques Médecins ont écrit qu'il étoit un poison, ils ont confondu la *Chrysocolle* des Grecs avec le *Baurach* des Arabes, l'un & l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mêmes effets des drogues, & que la différence des noms, que l'on impose aux choses, ont souvent trompé les hommes les plus doctes, & les plus éclairés.

Si *Fallope*, *de Lobel*, *Rodriguez à Castro* & *Mercurial* s'en sont heureusement servis dans des maladies des femmes, nous ne devons point en avoir de l'hor-

reur, & ſi ce dernier Médecin nous aſſure qu'il agit ſi puiſſamment pour les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, qu'il jette même les hommes dans le *Priapiſme*, ſi l'on en uſe avec excès, nous pouvons hardiment nous en ſervir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce que je place ici avec les remedes qui excitent à l'amour l'*Opium*, que toute l'Antiquité a crû être froid au quatrieme dégré, & tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin, dira-t-on, de nous enflammer auprès d'une femme, il nous cauſe le ſommeil & nous rend ſtupides, au lieu de nous rendre amoureux. Mais ſi nous faiſons réflexion qu'il eſt amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu, & que les Orientaux en uſent pour être vaillant à la guerre & auprès des femmes, nous ferons ſans doute d'un autre ſentiment.

Quand l'Empereur des Turcs leve une armée, les ſoldats ſe garniſſent d'*Opium*, qu'ils appellent *Amſiam*, ou *Aſſion*, pour s'en ſervir comme nos Matelots de Tabac, ſi nous en croyons *Bellon*. Une petite doſe priſe par la bouche excite des vapeurs qui montent au cerveau, troublent bénignement l'imagination, com-

me fait le vin, mais une dose excessive fait entierement évaporer notre chaleur naturelle, & dissipe tout-à-fait nos esprits, comme le saffran, si nous en prenons beaucoup. Les Orientaux, qui aiment naturellement l'excès de l'amour, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs : & lorsqu'ils ont pris un peu d'*Opium*, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & se trouble plus qu'auparavant, & comme ils ressentent des démangeaisons & des chatouillemens par tout le corps, & principalement à leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils sont si étourdis à la guerre, & si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous qui n'y sommes point accoutumés, à moins que nous ne soyons aussi sains & aussi robustes que l'étoit Monsieur *Charas* * quand il en prit douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à en douter, deux ou trois grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ai vû arriver par le mauvais usage

---

* *Charas*, fameux Médecin du Roi d'Espagne, & connu par sa Pharmacopée.

de ce remede, & des préceptes que nous donne *Zuingerus* ſur cette drogue.

Je ne m'étonne pas ſi les Turcs & les autres Orientaux ont une inclination ſi déréglée à prendre de l'*Opium* pour jouir d'une volupté indicible. Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie preſque déſeſperée en 1688, je dirai ſincerement ce que j'en ai reſſenti. Tous les remedes m'étoient alors inutiles dans les vômiſſemens exceſſifs, dans le fâcheux cours de ventre que je reſſentois. Je crus qu'il n'y avoit point au monde d'autre moyen de me ſauver que de prendre deux grains d'Extrait ſimple d'*Opium.* Je ne l'eus pas plutôt pris que je me ſentis guéri, comme par miracle, & que pendant un jour entier je reſſentis des plaiſirs que je ne ſçaurois exprimer. Une petite vapeur douce & chatouillante couloit inſenſiblement, comme je le penſe, par les nerfs & par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me cauſoit une volupté exceſſive; car depuis la nuque du cou & les épaules juſqu'au croupion, je ſentois un chatouillement qui me cauſoit un plaiſir parfait, puis cette vapeur agréable étoit portée aux pieds & aux genoux, où je reſſentois

encore principalement autour de la rotüle des chatouillemens inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois, en sommeillant, pendant ce jour-là, si bien que je ne fus pas marri d'avoir été malade, pour avoir ressenti des plaisirs, qui sont une ombre de ceux du Ciel & une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Levantains sont si friands d'*Opium*, puisqu'il cause tant de plaisir à ceux qui en usent.

Les *Mouches Cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie & sur les parties génitales de l'un & de l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs, que l'on en est ensuite malade : témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vit encore. Son rival étant au désespoir de ce qu'il épousoit sa maîtresse, s'avisa de mettre des *Cantharides* dans une pâte de poires qu'il lui fit présenter le soir de ses nôces. La nuit étant venue, le marié caressa tellement sa femme, qu'elle en fut incommodée, mais ces délices se changerent bien-tôt en tristesse, lorsque cet homme sur le minuit se sentant extrêmement échauffé avec une grande difficulté d'uriner, s'apperçut qu'il faisoit du sang par la verge. La peur lui augmenta le

mal, qui fut accompagné de quelques foibleſſes. On le traita avec tout le ſoin poſſible, & l'on appliqua à ſon mal les remedes qui le guérirent avec de la peine.

L'herbe qu'*Androphile* Roi des Indes envoya au Roi *Antiochus*, étoit l'*Herbe de Théophraſte* fort efficace pour exciter les hommes à embraſſer amoureuſement les femmes, & en cela ſurpaſſoit toutes les vertus des autres plantes ; s'il en faut croire l'Indien qui en étoit le porteur. Il aſſuroit qu'elle lui avoit donné de la vigueur pour ſoixante-dix embraſſemens, mais il avouoit auſſi qu'aux derniers effets ce qu'il rendoit n'étoit plus de la ſemence.

Nous ſçavons par ceux qui ont voyagé dans les Indes, que les Indiens ſont beaucoup plus laſcifs que nous ne le ſommes, & que l'une de leurs principales occupations eſt de prendre avec les femmes les plaiſirs que l'amour leur préſente. Parce qu'ils ſe plaiſent à cet excercice amoureux, ils ont trouvé des remedes pour s'y exciter d'avantage. Ils uſent ordinairement de *Betel*, d'*Arceca* ou de *Banghé*, qu'ils prennent quelquefois, ſeuls, & qu'ils mêlent ſouvent les uns avec les autres, ou avec un peu de *Chaux de Coquille*.

L'herbe dont parle *Théophraste* est sans doute l'une de ces trois choses. Et si je suis un bon devin, je choisirois plutôt le *Banghé* que les deux autres; fondé sur cette conjecture que le *Banghé*, au rapport de *Clusius*, a des qualités semblables à celle du *Maslach*, *Meslack* ou *Maestach* des Turcs, qui n'est autre chose que l'*Amsiam* des Orientaux, selon la pensée de *Baudin*. Si l'*Amsiam* rend les hommes plus allégres & plus lascifs, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus, le *Banghé* ne produira pas de moindres effets, si nous en croyons ceux qui en ont usé: c'est-à-dire, qu'il nous rendra ardens à caresser les femmes, & nous causera en dormant d'agréables rêveries, si l'on s'en sert en petite quantité. Mais si l'on en prend beaucoup, l'on en devient insensé, témoin les femmes Indiennes qui voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leurs vies, prennent beaucoup de *Banghé*, qu'elles mêlent avec du *Sesane*, & se jettent ainsi toutes insensées dans le feu où l'on fait brûler le corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres l'une que le *Banghé* des Orientaux est le *Bamjain* des Egyptiens, que *Ce-*

ſalpinus dit avoir la ſemence dure & ſemblable à celle d'un petit cochon : l'autre, que c'eſt l'herbe que nous appellons *Strammonium* ou *Pomme épineuſe*, qui eſt une eſpece de *Solanum*, ou plutôt que nous nommons *Chauvre*, de la ſemence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident de *Tabac*.

Ces conjectures ſont appuyées ſur le rapport d'un honnête homme, qui a paſſé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux uſoient d'une petite ſemence qui les rendoit comme inſenſés auprès des femmes, & il me l'a dépeinte ſemblable à celle du *Strammonium*. A quoi ſe rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hoſman* du Médecin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une forteresſe, qui fut priſe par les Chrétiens en l'an 1595, un grande quantité de ſemence.

D'ailleurs, le *Strammonium* que les Turcs appellent *Tatoula* ou *Datoula*, produit des effets ſemblables à ceux du *Banghé*; car ſi l'on donne un peu de ſa ſemence avec du vin aux perſonnes qui y ſont accoutumées il les rend joyeuſes, & remplit leur imagination d'objets qui ne ſont point déſagréables, & parce que

la plus grande paſſion des Orientaux, c'eſt celle qu'ils ont pour les femmes, il ne faut pas s'étonner ſi ayant l'eſprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agréables rêveries, qu'en veillant même ils ſe ſentent extrêmement émus auprès des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y jouer; car ſi ceux qui y ſont les plus accoutumés en prennent la peſanteur de deux écus dor, ils en deviennent inſenſée pendant trois jours; ſi la doſe eſt un peu plus forte ils en meurent, & une demi onze tue le plus robuſte de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites autrefois n'étoient pas, ce me ſemble, mal fondées. Cependant j'ai appris depuis de bonne part que le *Banghé* des Orientaux étoit une herbe, & une compoſition qu'ils appellent *Banghé* l'une & l'autre, au moins les Perſes & les Levantins les nomment ainſi. Les Barbares de Madagaſcar & des Iſles adjacentes les plus voiſines de l'Afrique, les appellent *Aleth Mangha*, les Egyptiens *Aſis*, *Aſſis* ou *Axis*, & les Turcs *Azarath*; or l'*Aſſis* des Egyptiens ne ſignifie que de l'herbe par excellence, que je crois être notre *Chauvre*. Puis examinant le *Banghé* des Aſiatiques & le *Banjain* des Egyptiens,

je trouve qu'ils font le *Mangha* des Africains à quelques lettres près. Ainsi on peut conclure que l'herbe lascive dont *Theophraste* fait mention, est plutôt le *Chauvre* que tout autre chose, puisqu'elle a une odeur vineuse, qu'elle cause l'yvresse, & qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de même de la composition que l'on en fait, comme je l'ai écrit fort au long dans mon Livre de la boisson des peuples. Ainsi il ne faut pas croire que ce soit ni le *Satyrion* ni le *Strammonium*, comme je l'ai dit, ni le *Surnag* des Africains, qui est peut-être notre *Satyrion*, ni enfin le *Ginzeng* des Chinois & des Tartares.

J'avoue que les Européens ne ressentent pas les mêmes effets de l'usage de ces *Narcotiques*, que font les Asiatiques & les Africains. La coutume fait que ces drogues produisent des effets différens dans ceux qui en usent, & nous n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame, le plaisir & la démangeaison du corps, au lieu des égaremens amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remedes sont assaisonnés avec de l'ambre ou du musc, ils feront beaucoup plus efficaces, & exciteroient davantage à l'amour ; l'expérience nous

montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatouillées. Je ne parlerai point ici de la chair de Lion, parce que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit ennemie des hommes, car un Médecin en ayant donné trois gros à *Alifo Vaticus* pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les remedes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureusement les femmes. Ceux que l'on applique par-dehors y contribuent beaucoup, & l'on en forme des linimens pour en oindre les reins & les parties naturelles. Ces linimens se font avec du miel, du *storax liquide*, de *l'huile* de *fourmis volans*, du *beurre frais* ou de la *graisse d'oye sauvage*; on y ajoute un peu d *Euphorbe*, de *pied d'Alexandre;* de *gingembre* ou de *poivre*, pour pénétrer le remede & l'on y mêle quelques grains d'*ambre gris*, de *musc*, ou du *civette* pour le parfumer.

On peut encore appliquer des remedes sur les testicules des hommes lents, pour les exciter à aimer, & comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de *Galien*, ils la communique aussi à tout le corps; car

outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur ſpiritueuſe, qui nous rend robuſtes, hardis & courageux. Pour cela, on peut prendre de la poudre de canelle, de girofle, de gingembre & de roſes, avec de la Thériaque, de la mie-de-pain, & du vin rouge.

Mais cet homme dont nous avons parlé ailleurs après *Celius Rhodigenus*, , ſe ſervoit d un plaiſant remede pour s'exciter avec une femme. Il ſe faiſoit bien fouetter dans l'action, & ſi quelquefois par reſpect ou par pitié on le fouettoit avec plus de modération, il ſe mettoit en colere contre celui qui l'épargnoit, ſi bien qu'il n'étoit jamais plus content, que lorſque la douleur l'obligeoit à ſatisfaire ſa paſſion déréglée.



CHAPITRE



CHAPITRE VI.

Si l'Homme prend plus de plaisir que la Femme lorsqu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir ni plus prompt, ni plus grand que celui de l'amour, il réjouit dans un instant tout notre corps, & ravit de joie toute notre ame. Nous n'avons besoin ni d'industrie ni de maître pour nous apprendre à aimer. La Nature nous a imprimé dans le cœur je ne sçai quoi d'amoureux, qu'elle cultive peu à peu à mesure que nous croissons; & quand elle nous incite à caresser une femme, je ne sçaurois dire en combien de manieres elle nous fait naître des contentemens. Les approches de l'amour sont aussi délicieuse que la jouissance même. Le plaisir est extrême quand nous y pensons par avance, & le souvenir en est agréable. La douleur que nous souffrons à aimer nous plaît autant que le plaisir même : Enfin toutes les passions de l'ame sont, pour ainsi dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

On n'eſt pas encore bien decidé ſur la grandeur du plaiſir que prend un homme & une femme dans le mariage ; on peut conſulter là-deſſus bien des Auteurs, entr'autres *Hypocrate de Genitar. oper. ſect.* 3. &c. On a des exemples dans les deux ſexes, dans leſquels tout ſe paſſoit ſans plaiſir. Souvent des femmes conçoivent ſans plaiſir, & l'on rapporte l'hiſtoire d'un marchand de Veniſe, qui étoit en éréction & éjaculoit une ſemence louable ſans reſſentir aucun plaiſir.

Le ſentiment vif & indicible que nous avons dans les plaiſirs du mariage nous fait connoître celui qui en eſt l'auteur ; & je me perſuade que Dieu a voulu nous y en faire connoître l'excès & la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons eſpérer à l'avenir. Je n'aurois oſé avancer cette penſée, ſi *ſaint Auguſtin* ne me l'avoit fournie dans ſon Livre 14 de la Cité de Dieu, Chap. 17 ; & je ne m'étonne pas, pourſuit-il, ſi les plaiſirs que nous prenons avec les femmes ſont ſi exceſifs, & s'ils ſurpaſſent tous ceux que les hommes peuvent reſſentir, & s'ils nous touchent ſi vivement au-dedans & au-dehors ; puiſque notre ame & notre corps en ſont ſi puiſſamment ému. La Nature ne nous a pas permis déviter ces volup-

tés, quelque faint que nous foyons, quand dans le mariage nous voulons nous appliquer à faire des enfans.

Si la Nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne fçaurois croire qu'un homme defprit pût fe plaire à fe repentir fi fouvent. Mais les idées trompeufes de l'amour font fi engageantes, qu'il eft comme impoffible de s'en garantir, & il faut que le plaifir que l'on prend avec les femmes foit bien grand, puifque felon le fentiment de la plûpart des Théologiens, les diables en font fi friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaifirs du mariage ne nous rendent pas heureux : au contraire, il y a peu de perfonnes qui ne fe repentent après les avoir pris, comme nous venons de dire. Il faut faire peu de réflexion fur les attraits de l'amour, dont la Nature nous a charmés, pour connoître que ce n'eft pas où il faut nous arrêter ; fi bien que, pour parler jufte, il ne faut aimer les plaifirs du mariage que pour la génération, & peut-être pour être chaftes, & pour obéir aux ordres de Dieu, qui veut garnir le Ciel de bienheureux, dont nous fommes les organes & les inftrumens. Les hommes charnels n'entendent

point ce langage, il n'y a que les ſpirituels qui le goûtent : car ceux qui croyent que le bien de l'homme dans le mariage eſt dans la chair, & que le mal eſt ce qui les détourne des plaiſirs, que ceux-là s'en ſoulent, & qu'ils y meurent ! Mais ceux qui n'ont en vue que d'obéir à Dieu, & de ſatisfaire à ſes Commandemens, qui ont une femme comme s'ils n'en avoient point, ainſi que parle *ſaint Paul*, & qui ont pour ennemis ceux qui les empêchent de faire leur devoir, que ces perſonnes-là ſe conſolent en notre Seigneur.

Que ſi nous conſidérons le mariage avec toutes ſes ſuites, en qualité d'hommes charnels, nous n'y trouverons que des malheurs & des imperfections, mais ſi nous l'examinons en qualité de Chrétiens, nous verrons que c'eſt l'ouvrage de Dieu, que *Jeſus-Chriſt* a perfectionné par ſa grace que nous avions perdue par notre corruption. Si nous ne nous ſervons du milieu de *Jeſus Chriſt*, tous nos plaiſirs, quelque licites qu'ils puiſſent être, ne feront que des malheurs & des diſgraces. Le mariage ſans *Jeſus-Chriſt* eſt abominable, avec *Jeſus-Chriſt* il eſt aimable & ſaint ; puiſqu'il l'a ſanctifié avec tout ce qui en dépend.

J'avoue que nous ne ſçaurions empê-

cher que l'amour ne faſſe par-tout reſſentir, & que les hommes les plus retirés qui habitent les grottes & les déſerts ne ſçauroient éviter ſes atteintes. Il les touche auſſi-bien que nous, & cette paſſion ſe fait connoître dans les forêts les plus affreuſes, auſſi-bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps conſiſte à ne reſſentir aucune douleur. Celle de l'eſprit réſide dans la joie intérieure de n'être point eſclave de ſes paſſions : mais les plaiſirs que nous prenons dans le mariage ſont quelque choſe de divin, s'ils ne paſſent pas les bornes de la raiſon. C'eſt ce qui obligea les Anciens à établir une *Venus* honête & modeſte, qui veilloit aux actions licites des femmes mariées, & c'eſt cette même volupté que la Nature a donnée comme des attraits pour la perpétuité de notre eſpece.

Ce n'eſt point un crime que de prendre des plaiſirs amoureux avec ſa femme, ſi nous en voulons croire *ſaint Bonaventure* & *Salomon*, le plus ſage & le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaiſirs de l'amour par l'expérience qu'il en avoit faite, & on ne doit point ſe perſuader que la Nature ait joint les plaiſirs à la conjonction des ſexes

pour nous faire faire des crimes.

De ces trois ſortes de voluptés, ſçavoir, du corps, de l'eſprit & de l'amour, la derniere eſt ſans doute la plus forte & la plus grande, notre corps & notre ame ſe fondent de joie, pour ainſi dire, lorſque nous nous perpétuons : & ces deux parties de nous-même ſe reſſentent tant de contentement, qu'on ne les a pû encore bien expliquer juſqu'à cette heure.

Si l'amour cauſe des égaremens & nous fait ſouvent perdre l'eſprit, c'eſt une preuve de la violence de ſes voluptés. Notre ſiécle nous fournit aſſez d'exemple malheureux ſans en aller chercher dans les ſiécles paſſés pour nous apprendre cette vérité. La Chambre de Juſtice que notre grand Monarque a depuis peu établie contre les empoiſonneurs, nous marque aſſez par les Arrêts qu'elle donne, juſqu'où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ſes voluptés n'étoient pas ſi charmantes, & qu'elles n'euſſent pas tant d'empire ſur notre eſprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funeſtes effets, & jamais *Viturio* & *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, ſi l'amour ne les avoit charmé.

L'homme & la femme goûtent tous deux des plaiſirs extrêmes quand ils ſe ca-

reſſent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant ſi l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus ſenſibles & plus entortillées, qui engendrent plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le ſang plus chaud & plus mobile, je me perſuade que la queſtion ſera aiſée à décider.

On ne doute pas que nos parties ſecrettes ne ſoient beaucoup plus ſenſibles que celles des femmes, elles ſont toutes nerveuſes, ou pour mieux dire, elles ne ſont que de nerfs : au lieu que les parties des femmes ſont charnues, & par conſéquent moins ſenſibles que les nôtres. Si entre toutes les parties de notre corps les nerfs reſſentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront auſſi une plus grande volupté. D'ailleurs, nos vaiſſeaux ſpermatiques par où paſſe la ſemence, ſont extrêmement entortillés, & nos teſticules ne ſont, à proprement parler, qu'un tiſſu de nerfs & de vaiſſeaux, pliés les uns ſur les autres : ſi l'on pouvoit développer nos vaiſſeaux ſpermatiques, & qu'enſuite on les meſurât, je ne mentirois point en diſant qu'ils ſont plus longs huit ou dix fois que nous ne ſommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne ſont pas plus longs que le doigt.

Si les vents ſont néceſſaires pour les plaiſirs de l'amour, ainſi que nous l avons prouvé ailleurs, nous avouerons que les hommes n'étant pas ſi reglés dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent auſſi beaucoup plus de vents & d'eſprits flateurs.

Nous avons encore l'eſprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes; les filets de notre cerveau ſont plus tendus & plus durs, & quand nous aimons, nous aimons plus fortement & plus voluptueuſement. Les femmes, au contraire, ont l'eſprit plus inconſtant & l'imagination plus foible. Les fibres de leur cerveau ſont plus molettes & plus flexibles; & bien qu'elles paroiſſent quelquefois aimer plus ardemment, elles ne reſſentent pas pour cela plus de volupté que nous dans les careſſes amoureuſes.

Enfin, notre ſang eſt plus chaud & plus âpre que le leur, il s'agite avec plus de force, & il s'eſt vû des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils vouloient embraſſer, le cœur & le cerveau ſe défaiſant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs eſprits pour employer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous ſommes navrés de joie, quand

la ſemence toute enflée d'eſprits ſe fait paſſage au travers de nos vaiſſeaux entortillés. Les vapeurs chaudes & chatouillantes qui s'en élevent, & le mouvement précipité des eſprits qui pénétrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptés exceſſives.

Bien que les femmes ſoient vivement touchées des plaiſirs de l'amour, quand nous les embraſſons, je ne ſçaurois croire que leur volupté y ſoit plus grande : leur ſemence eſt plus liquide & moins chaude, elle n'eſt pas remplie de tant d'eſprits ; & ne ſe darde pas ſi promptement que la nôtre.

Quoi qu'il en ſoit, on pourroit dire que la queſtion demeure toujours indéciſe, & que l'on ne ſçauroit la décider, ſi l'on ne prend pour juge *Treſias*, qui ayant été femme & homme tout enſemble, peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaiſir de l'un ou de l'autre des ſexes. Ce fut lui qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça, que les femmes prenoient plus de plaiſir que les hommes, quand elles en étoient embraſſées.

En effet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence, quand elles veulent

être humectées par la ſemence de l'homme, & la femme reſſent un plus grand plaiſir, lorſque ſes parties attirent & ſucent nos humeurs, qu'elles les preſſent de toutes parts par la conception, & qu'elles s'épuiſent elles-mêmes par des épanchemens conſidérables, ſi bien qu'il s'eſt trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaiſir des femmes ſurpaſſoit d'un tiers celui des hommes.

Mais ſans m'arrêter à ce dernier ſentiment qui ne me paroît pas le plus véritable, je conclurai avec *Hypocrate*, que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaiſir dure plus long-tems. Car puiſque la Nature fait notre plaiſir de peu de durée, elle a auſſi voulu auſſi qu'il fût extrême, au lieu que le contentement des femmes étant moindre, elle les a récompenſées en le faiſant beaucoup plus durer, & c'eſt ſans doute cette raiſon qui fit déterminer *Treſias* à donner gain de cauſe à *Jupiter*, prenant la durée pour l'excès du plaiſir.



ARTICLE I.

De la maniere dont les personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois point traité cette matiere, si je ne l'avois trouvée dans les Livres des Casuistes si mal agitée, qu'il est impossible que l'on ne puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les livres de la Nature, ou dans ceux des fameux Médecins, que la plûpart des Théologiens, des Casuistes & des Confesseurs n'ont jamais lûs, si bien que je ne m'étonne pas, s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matieres.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'Eglise, est de faire des enfans ou d'assouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, & la condamne comme un crime capital si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chrétienne a donc en

abomination les careſſes de l'homme & de la femme qui ne ſe font que par délices ; & la Médecine qui s'emploie à conſerver la vie des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent ſouffrir que nous abuſions des contentemens que la Nature nous y préſente. C'eſt contre cette vie abominable que *ſaint Paul* crie ſi haut dans le *Chapitre premier de ſon Epître aux Romains*.

Les animaux ont chacun leur façon de ſe careſſer, l'homme eſt le ſeul qui en ait imaginé de différentes ſous différens prétextes ; mais il n'y en a qu'une qui eſt naturelle & la plus propre à la génération ; les deux époux ſe trouvent face à face, les parties s'uniſſent aux parties & la ſemence ſe trouve plus à portée d'être induite dans *l'uterus*. *Zachias* attribue aux façons illégitimes les manieres fâcheuſes dont l'enfant ſe préſente en venant au monde. Ajoutez à ces accidens les triſtes conformations que certaines poſtures produiſent par les imaginations & les impreſſions qui ſe trouvent dans le cerveau des meres. L'accouchement monſtrueux du Chien, que rapporte *Wiel*, n'a été cauſe que par la poſture criminelle qu'un mari ivrogne a voulu tenir malgré ſa femme, & qui eſt ſembla-

ble à celle que prend cet animal. Il eſt encore à propos d'avertir de ne ſe point laiſſer aller à des emportemens violens.

Toutes les poſtures que la Courtiſane *Cyréne* inventa autrefois juſqu'au nombre de douze pour ſe careſſer, que *Pheilenis* & *Aſiynaſſe* publierent, qu'*Elephanits* compoſa en Vers *Leonins*, & que l'Empereur *Tibere* fit enſuite peindre autour de ſa ſale, nous font bien voir que les femmes ſçavent mieux que nous toutes les ſoupleſſes de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amoureuſes : en effet, leur paſſion eſt plus violente, & leur plaiſir dure plus long-tems ; c'eſt comme un feu qui s'entretient dans du bois verd par la foibleſſe & la légereté de leur jugement.

Quoiqu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers ſiécles des poſtures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je ſuis pourtant perſuadé qu'il n'y a pas ſi bien réuſſi que les femmes qui s'en ſont mêlées : car dans ces ſortes de matieres par tout où elles ſont, elles emportent le prix.

La Nature a appris à l'un & à l'autre ſexe les poſtures permiſes & celles qui contribuent à la génération, & l'expé-

rience a montré celles qui ſont défendues & celles qui ſont contraires à la ſanté.

Nos parties amoureuſes n'ont pas été faites pour nous careſſer debout, comme les Hériſſons, nous altérons notre ſanté dans cette poſture, & nous nous oppoſons même à la génération; car toutes nos parties nerveuſes travaillent alors, & ſe reſſentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en ſont éblouis, la tête en pâtit, l'épine du dos en ſouffre, les genoux en tremblent, & les jambes ſemblent ſuccomber à la péſanteur de tout le corps. C'eſt la ſource de toutes nos laſſitudes, de nos gouttes, & de nos rhumatiſmes. Mais encore la génération en eſt empêchée; car la matiere que nous communiquons à une femme n'eſt jamais bien reçue dans le lieu que la Nature a deſtiné à cet uſage. Le conduit de la pudeur eſt trop preſſé par la poſture de la femme, quand nous les embraſſons ainſi.

Etre aſſis n'eſt pas non plus la poſture qu'il faut à un amour bien reglé. Les parties naturelles ne ſe joignent qu'avec peine, & la ſemence n'eſt pas toute reçue pour faire un enfant accompli dans toutes ſes parties.

L'homme, qui ſelon les loix de la Nature, doit avoir l'empire ſur ſa femme & qui paſſe pour le maître de tous les animaux, eſt bien lâche de ſe ſoumettre à une femme quand ils veulent prendre enſemble des plaiſirs amoureux. Si cette femme eſt émue d'une paſſion déréglée, & qu'elle veuille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'eſt pas de l'honnête homme de lui plaire ni de ſe ſoumettre lâchement à elle. C'eſt une atteinte qu'il donne à ſon privilege, & une honte qu'il s'attire par ſa propre complaiſance.

Au lieu de faire des enfans, on rend par cette poſture une femme ſtérile, & ſi par hazard il en vient quelqu'un, il eſt ou petit ou imparfait. Le peu de matiere que le pere a donnée pour le former, a été ſi peu fournie d'eſprits, que l'ame qui doit un jour s'en ſervir comme d'inſtrumens pour ſes plus belles facilités, ne fait dans la ſuite rien qui vaille, & les enfans en deviennent nains, boiteux, boſſus, louches, imprudens & ſtupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du déréglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mêmes enfans contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite & la plus voluptueuse; on se parle bouche à bouche, on se baise & on se caresse, quand on s'embrasse par-devant.

Si un homme est trop pésant, & que la femme soit extrêmement délicate, il me semble qu'on n'agiroit point contre les loix de la Nature, si l'on se caressoit de côté, à l'imitation des renards. On éviteroit par cette posture tous les accidans ausquels une femme délicate peut être exposée dans la posture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par-là de suffocations ni de fausses couches.

Je mettrois ici la posture de caresser une femme par derriere parmi celles qui sont contre les loix de la Nature, si un Philosophe & deux Médecins ne me disoient le contraire. En effet, toutes les bêtes, si nous en exceptons quelqu'unes, se joignent de la sorte; & pour engendrer, la Nature ne leur a point appris d'autre moyen que celui-là. La matrice des femelles est alors plus en état de recevoir la semence du mâle, elle la retient & la fomente plus commodément, si bien que ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre pos-

ture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainſi des femmes fécondes qui étoient ſtériles auparavant.

Il eſt certain que l'Anatomie nous montre que la matrice eſt beaucoup mieux ſituée pour la conception, lorſqu'une femme eſt ſur ſes mains & ſur ſes pieds que quand elle eſt ſur ſon dos. Le fond de cette partie eſt alors plus bas que ſon orifice, & il n'y a qu'à jetter de la ſemence, elle y coule d'elle-même, & par ſa propre péſanteur elle tombe où elle doit être conſervé pour la génération. Cette poſture eſt la plus naturelle & la moins voluptueuſe. L'action de l'amour nous donne d'elle-même aſſez de plaiſirs ſans en chercher de plus grands par une autre figure, & je ne doute pas que les Caſuiſtes ne nous permiſſent d'en uſer de la ſorte pour éviter l'excès de la volupté dans les embraſſemens des femmes.

Si une femme eſt naturellement ſi graſſe qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppoſe à l'approche de ſon mari, fera-t-on une diſſolution de mariage plutôt que de conſeiller à cet homme de careſſer ſa femme par derriere?

Mais encore puiſque la Loi commande à un mari de rendre le devoir à ſa femme quand elle témoigne l'aimer ardemment,

elle oblige auſſi la femme de rendre ce même devoir à ſon mari quand il ne peut dompter ſa paſſion. Si par hazard il veut éteindre ſa concupiſcence ſur la fin de la groſſeſſe de ſa femme, ne pourroit-on pas alors lui permettre de la careſſer par derriere plutôt que d'étouffer l'enfant qui eſt ſur le point de naître, ou que d'aller lui-même chercher ailleurs à faire un crime? Dans cette poſture il n'y a point de crainte pour une fauſſe couche, l'épine du dos ſouffre plutôt que le ventre les ſecouſſes que l'amour inſpire aux hommes dans cette rencontre.

En effet, *S. Thomas* * qui eſt eſtimé parmi les Théologiens pour un des meilleurs Caſuiſtes qu'il y ait, eſt de ce ſentiment. Il nous apprend qu'il n'y a point de crime; quand des perſonnes mariées ſe careſſent par derriere, pourvu que ce ne ſoit pas à deſſein de prendre des plaiſirs exceſſifs, mais ſeulement pour des cauſes légitimes, comme lorſqu'un homme a le ventre trop gros, & qu'il a peur

* Monuerim aliquando converſionem debiti ſitus omninò culpâ vocare, quam non captanda voluptatis gratiâ, ſed aliqua juſta cauſa intercedit, ſcilicet ob pinguedinem viri, ſuffocandique fœtum motum 4. *d.* 31 *in fine in expoſ. literali.*

d'étouffer dans les entrailles de sa femme l'enfant qui en doit bien-tôt naître.

Si *Paul Eginette* & *Mercurial* après le Philosophe *Lucrece* ont été de ce sentiment, que les femmes concevoient plutôt en les caressant par derriere que par devant, je ne sçaurois me persuader qu'ils ayent voulu parler de ce crime énorme, auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la sorte, & les Philosophes qui suivent les loix de la Nature ne sont jamais infectés d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de caresser sa femme de quelque maniere que ce soit, pourvu que la volupté ne soit pas excessive, que notre santé n'y soit pas intéressée, & que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pensent *S. Thomas*, comme je l'ai dit, le *Cardinal Cajetan*, *Albert le Grand*, *Abulensis* sur *S. Mathieu*, & quelques autres Casuistes.

Mais je m'apperçois ici plus qu'ailleurs, que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ai pû choisir des termes moins durs, pour expliquer mon sentiment sur ce sujet, & si j'ai passé quelquefois les bornes de la bienséance, comme

le fit autrefois *S. Augustin*, on peut croire que ce n'a été que par la force de la matiere que je traite.

ARTICLE II.

Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle.

LA beauté est un des plus grands privileges que la Nature nous ait donnés, pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espece de tyrannie; & qui les charme d'une maniere si extraordinaire, que même les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encore aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique de mettre sur le Trône les hommes les mieux faits d'entreux, & c'est aussi ce qui inspiroit à un Evêque de Milan de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans les femmes est un puissant éguillon pour nous exciter aux délices de l'amour, elle nous engage à les aimer; & ce que l'Avocat

Hiperis n'avoit pû gagner par ſon éloquence ſur l'eſprit des Juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas moyen de ſe garantir des charmes d'une jeune perſonne qui a toutes les graces à ſa ſuite. Elle ménage nos inclinations comme il lui plaît, & la tyrannie de la beauté dont elle eſt ornée eſt ſi puiſſante, que malgré nous, nous devenons ſes eſclaves. Témoin *Néron*, qui gagné par les attraits de *Poppée*, ne put jamais ſe garantir des attraits de ſes charmes. Sa beauté lui enflamma le cœur & l'appella au dernier plaiſir, comme *Pétrone* * nous le rapporte.

On diroit que la Nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme; en effet, ſa taille eſt haute, bien priſe & des plus fines, ſon air a un, je ne ſçai quoi, ſi rempli de majeſté, qu'il inſpire du reſpect aux plus hardis, ſon humeur eſt agréable, & ſon eſprit vif & brillant. A la conſidérer en particulier, ſon embonpoint eſt accompli, & le tour de ſon viſage eſt merveilleux. Ses dents ſont blanches, ſes joues & ſes lévres

* Ipſa corporis pulchritudine ad ſe vocante trahebat ad Venerem.

ſont couleur de roſe, ſon front eſt aſſez large, ſes yeux grands & bleus, bien ouverts & pleins de feu; ſes ſourcils noirs, ſa bouche & ſes oreilles, ſon nez bien fait, ſa gorge peu élevée, ſes mains longues & ſes doigts déliés, ſa poitrine large, ſon flanc preſſé, ſes pieds petits & délicats, en un mot, ſa beauté femelle a tout ce qui peut nous ſéduire en s'emparant de notre raiſon. Et ſi l'on veut une beauté qui plaiſoit aux Anciens, je dirai avec *Pétrone*, qu'elle a les cheveux naturellement friſés, qui lui battent agréablement les épaules : que ſon front eſt petit, au-deſſus duquel on voit de véritables cheveux retrouſſés agréablement, que ſes ſourcils ſe courbent, que ſes yeux ſont plus brillans que les étoiles dans l'obſcurité de la nuit, que ſon nez eſt un peu aquilain : que ſa bouche eſt petite, ſemblable à celles de *Venus* & de *Praxitele*. Enfin, que ſon viſage, ſa gorge, ſes bras & ſes jambes ornés de liens, de coliers & de braſſelets d'or, effacent la blancheur du marbre le plus eſtimé.

En vérité il eſt bien mal aiſé de garder une fille pour qui tous les hommes ſoupirent. Un homme même à qui la Nature a fait préſent d'une beauté extrême,

a bien de la peine à fe garantir des infultes des autres hommes, & fi *Spurine* Gentilhomme Tofcan, ne fe fût bleffé au vifage, pour en effacer la beauté, jamais il n'eût été à lui-même, & cette beauté eût été affurement une des principales fources de l'embarras & des défordres de fa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'ayent été fuperbes ou impudiques, & il femble aujourd'hui qu'il ne faut être que belle pour n'être pas eftimée vertueufe, ou pour ne l'être pas en effet.

Que rarement la chafteté
Se foutient avec la beauté,
Qu'il eft charmant de plaire & de paffer pour belle :
Et que de ce plaifir flateur
A l'engagement de fon cœur,
La pente eft douce & naturelle.

C'étoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrthe, & c'eft encore aujourd'hui cette même beauté qui a tant de pouvoir fur l'ame des hommes, qu'il s'en eft vû qui étant prefque impuiffans à l'amour, par la froideur de leur tempérament, en ont

été échauffés, & ſe ſont trouvés capables de génération.

Cette beauté, qui eſt un don de Dieu, a tant d'empire ſur notre ame, & ménage ſi fort nos paſſions, qu'elle les fait agir, comme ſi elles lui appartenoient; & jamais *Urie* n'auroit été ſacrifiée à la paſſion d'un Prince, ſi *Berſabée* n'avoit été belle.

A la vûe d'une belle femme tout s'émeut chez nous, & notre amour qui au rapport de *S. Jerôme*, n'eſt autre choſe dans l'Ecriture que la Charité, & le déſir de la beauté eſt ſouvent ſi exceſſif, que nous ne pouvons nous ménager là-deſſus, ſans avoir des forces ſur naturelles. Un Caſuiſte ſeroit bien fâcheux, s'il vouloit nous perſuader que nos actions ſont criminelles,lorſque tranſportés de la beauté d'une femme, nous la careſſons avec ardeur. Alors notre chaleur s'augmente dans notre corps & ſe fait reſſentir à notre cœur, nos parties naturelles ſe gonflent & s'agitent en dépit de nous, ſi bien qu'elles nous montrent par leur mouvement importun que la beauté a des attraits pour elles. En effet, les jours ne nous ſemblent durer que des momens en la compagnie d'une belle femme, & alors nous ne nous appercevons

preſque

presque pas que nous avons faim, & nous méprisons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaisir de l'amour. Nos caresses réïterées ne nous semblent ni fades ni ennuyeuses : la beauté les fait renaître sans peine, & nous donne de nouveaux désirs & de nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du mariage soient présentement en horreur, & qu'on nous défend d'en jouir. Je ne sçai si cela est bien dans l'ordre, que d'établir le mariage comme une chose sainte & vénérable, & d'avoir de l'horreur pour ses plaisirs, qui en sont inséparables. C'est avoir de l'appétit, & vouloir manger & boire, sans s'appercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison, que d'honorer un Sacrement, & en même-tems d'abhorrer ce qui en est le sceau? Mais Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait, il a mis dans la femme une beauté qui nous charme, & en même-tems des plaisirs excessifs pour l'action du mariage, & en même-tems il nous défend d'en jouir avec excès. Sans ce contrepoids nous serions malheureux, & nous nous jetterions du côté des plaisirs, nous exposeroient sans doute à toute sortes de maux, & qui empêche-

roient la génération, qui est le véritable dessein de Dieu.

Les goûts sont différens, chacun suit ce qu'il
aime,
Ce caprice est permis contre la beauté même,
J'ai vû préférer dans l'empire des cœurs
A de fades beautés, d'engageantes laideurs.

Ne vous mariez jamais sur le coup d'œil & sans réflexion, *dit Madame Lambert*, la beauté & la laideur reviennent presqu'au même; l'une & l'autre diminue à force de les voir, quand les femmes manquent par la qualité du cœur, c'est bien peu de chose du reste.

La laideur au contraire calme tous nos transports : bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorer les plaisirs de l'amour. Si par hazard nous sommes obligés de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abbatent au lieu de se roidir, & nous sentons dans notre cœur je ne sçai quoi qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du tems pour nous y disposer, & encore après cela, nous ne nous trouvons presque ja-

mais en état de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anacarsis* se touche, & s'excite long-tems, sans cela i n'agiroit point ; & ses parties n'obéïroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu & un glaçon. La Nature nous embrase le cœur pour nous joindre, & en même-tems cettemême Nature glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire ici la pensée de *S. Augustin*. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prêtons à cette femme nous épuise tellement, que nous sommes ensuite accablés des mêmes incommodités qui arrivent à ceux qui abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur, en qui la haine a éteint la plupart de ses esprits, est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles ; & le cerveau où ces passions opposées se font la guerre, s'affoiblit incessamment : quand il faut envoyer ses esprits ailleurs, si bien que l'on pourroit dire qu'une seule caresse, faite à une laide femme, cause plus de foiblesse de défaillance, que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent notre cœur,

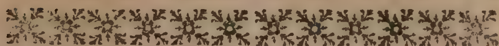
& qui en multiplient les eſprits, mais la laideur a je ne ſçai quoi qui le ferme & qui le glace.

S'il naît par hazard des enfans de ces conjonctions forcées, ce ne ſont que des perſonnes peſantes & ſtupides, ce nous marque évidemment le peu de contentement qu'a pris leur pere dans les careſſes de leur mere.

Il eſt donc vrai que l'on ſe trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embraſſe une laide femme, que quand l'on en careſſe une belle: & que ſi j'oſe décider en Théologien, c'eſt un plus grand crime de careſſer une laide femme que d'en careſſer une belle. Car s'il y a des charmes dans celle-ci dont on ne puiſſe ſe garantir, il y a des défauts dans l'autre qui ne devroient pas permettre de s'en approcher: ſi on le fait ſans y être attiré par la beauté, la bonne grace & les autres agrémens qui nous éblouiſſent pour l'ordinaire; il faut croire avec *S. Chriſoſtome*, que s'excitant contre les loix de la Nature, le crime eſt beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulois conſeiller à quelqu'un de ſe marier, je lui dirois qu'il n'épouſât ni une belle ni une laide femme.

La premiere auroit trop d'empire sur lui, & seroit plutôt commune que particulier. L'autre lui causeroit cent repentirs, & peut-être le divorce, s'il n'avoit une vertu toute particuliere.



CHAPITRE VII.

Si ceux qui ne boivent que de l'Eau sont plus amoureux, & s'ils vivent plus que les autres.

NOUS commençons à mourir dès que nous commençons à vivre : & bien que les causes de la vie & de la mort semblent être si opposées entre elles, elles sont pourtant très-étroitement unies en nous-mêmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle, dont l'ame se sert comme d'un instrument, qui lui est absolument nécessaire. La mort est la perte de cette même chaleur, qui agissant continuellement sur notre humide radical, le dissipe sans cesse en se détruisant soi-même.

La Nature qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a

fait, n'a jamais ſçu conſentir à la perte de ſes productions. Elle a voulu s'y oppoſer par deux moyens. Sa nourriture répare inceſſamment ce que la chaleur naturelle conſume dans les animaux, & la génération perpétue leur eſpece.

D'un côté, parce que les animaux diſſipent tous les jours de trois ſortes de matieres qui les compoſent, la Nature a donné l'air, les alimens & la boiſſon, pour réparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus ſpiritueuſes, l'autre rétablir les plus ſolides, & la derniere enfin répare les plus humides. D'un autre côté, cette même Nature a caché dans les animaux des feux ſecrets, qu'elle ménage adroitement pour conſerver leur eſpece. Elle a diſtingué leur ſexe non ſeulement par leur complexion, mais par la ſituation, & par la différence de leurs parties.

Tous les animaux ſe joignent de la même façon les uns que les autres : la belettes, la vipere & les poiſſons ne conçoivent pas par la bouche, ainſi que quelques-uns nous l'ont voulu perſuader, mais par les parties que la Nature leur a données par la génération. Les *Cavales* de Portugal engendrent de la même façon

que les femmes, il faut être fou pour croire que ce soit le vent du Septentrion qui les rende fécondes.

On ne sçauroit exprimer quels ardens désirs les animaux ont de se joindre, quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie, & pour ne parler ici que de l'homme, quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse?

L'air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'évaporent incessamment, qu'au même instant que nous en manquons nous cessons de vivre; & nous vivons même misérablement s'il est impure & mêlé des vapeurs & des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encore aussi ennemi de nous-mêmes, s'il n'est pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaises qualités, & qui l'empêchent de se corrompre. De-là vient aussi que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la Ville de Gênes, le vent du Septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires, à cause des montagnes qui couvrent cette Ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air. Il ne doit pas avoir des qualités excessives, ni une matiere trop étrangere pour nous nourrir; mais un cer-

tain tempérament & une certaine matiere qui le fasse aisément changer en toutes nos parties.

Cet aliment que reçoit tous les jours notre estomac, ne sçauroit s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre : & nous ne sçaurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espece d'ébullition, par le moyen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir. Car comme dans une grande sécheresse les plantes meurent faute de pluie, ainsi nous cesserions bien-tôt de vivre, si nous ne nous servions de quelque breuvage, qui favorisant nos coctions réparât incessamment les parties humides, qui s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choses sont nécessaires à la vie, plus a-t-on de plaisir à les posseder; & parce qu'il n'y a rien au monde de plus nécessaire que la boisson, aussi le contentement est excessif quand nous en assouvissons notre soif. La faim n'est pas si violente que la soif, qui est un désir de se rafraîchir & de s'humecter, ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour l'espece de breuvage & pour la maniere de s'en servir.

Mais parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvage dont les uns sont plus sains que les autres, celui qui est le plus propre à étancher la soif est aussi celui que la Nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je sçai que l'art en a inventé de plusieurs sortes, que l'on a faits par l'expression de quelques fruits, ou par l'infusion & par la coction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques semences : ou enfin par le mêlange de *sucre*, de *miele*, de *canelle*, de *levain*, de *vinaigre*, & de quantité dautres choses, que les hommes ont cherchées pour s'empêcher de boire de l'eau crue,& pour se faire morir, ce me semble, avec plus de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le *Vin*, le *Cidre*, la *Biere*, l'*Hydromel*, le *Chocolat*, le *Tzibet* : en un mot, toutes sortes de boissons.

De toutes les boissons nous ne nous servons guères ici que de vin & d'eau ; car pour les autres liqueurs, & principalement pour la Biere & pour le Cidre, l'on en use guères où le Vin est commun. Mais parce qu'on en boit quelquefois, je dirai que la Biere, outre qu'elle est un peu amere & désagréable à boire, elle embarrasse fort

les entrailles par l'épaiſſeur & la viſcoſité de ſa matiere, & ſouvent y fait naître des vents & des tranchées. Elle cauſe des ardeurs d'urine. Les nerfs & les reins en ſont incommodés. Elle apporte même des douleurs de tête. Enfin, par ſon uſage continuel, elle donne quelquefois la naiſſance au *Scorbut* & à la Ladrerie blanche, ainſi que nous le fîmes voir il y a quelques années dans un traité de cette premiere maladie, que nous fîmes imprimer par le commandement de *Monſeigneur Colbert de Terron.*

Le *Cidre* eſt accompagné d'une humidité ſuperflue, qui ruine le foye, & qui y aſſemble avec le tems beaucoup de mauvaiſes humeurs. La gale & la foibleſſe des ſens viennent ſouvent de ſon uſage immoderé, & nous avons quelquefois obſervé que pour peu que l'on ait de diſpoſitions à la Ladrerie blanche, le *Cidre* ſuffiſoit pour rendre cette maladie incurable.

Le Vin que l'on peut nommer le ſang de la terre, eſt l'ennemi capital des enfans. La jeuneſſe en eſt corrompue, parce qu'elle s'en ſert ſouvent, comme d'un doux poiſon. Mais pour ne m'étendre pas davantage ſur ce ſujet, l'on me per-

mettra de dire en général qu'il eſt contraire en toute ſorte d'âge par l'excès de ſa chaleur & de ſon humidité, d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui ſont cauſées par ſon excès, conduiſent ceux qui en ſont attaqués dans des ſuites funeſtes, & dans des convulſions horribles, qui les menent indubitablement à la mort.

Nous avons preſque tous tant que nous ſommes les entrailles échauffées, la tête foible, le ſang trop chaud ; & nous ſommes ſujets principalement en cette ville, à des fluxions importunes. Ce ſiécle eſt rempli de bilieux & de mélancoliques par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aigues ſont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur inſupportable, & ce ſeroit alors faire une grande faute que d'uſer du vin, puiſqu'il ne convient pas même aux perſonnes ſaines, à moins qu'il ne ſoit bien trempé. L'eau au contraire appaiſe d'abord la fureur des fiévres. Elle tempére les entrailles qui en ſont incommodées, & guérit preſque elle ſeule les grands maux, qui ſouvent ne peuvent être combattus ſans ſon ſecours.

L'eau eſt un élément le plus beau & le plus néceſſaire de tous. Elle eſt telle-

ment utile à la vie ſpirituelle & temporelle, que nos plus ſacrés myſteres ne ſçauroient être célébrés ſans eau, & que nous ne ſçaurions vivre ſans en avoir. La nature même, pour le répéter, l'a eſtimée ſi néceſſaire aux hommes, qu'elle en a mis par tout où l'on ſe peut trouver, & je puis dire que ç'a été l'eau plutôt que le feu, qui a été la cauſe que les hommes ſe ſont mis enſemble pour faire des Villes.

La meilleure de toutes les eaux eſt celle qui eſt froide, claire, pure, légere & ſans ſaveur ; ce que l'on peut appeller douceur dans l'eau, qui s'échauffe en peu de tems, & qui ſe refroidit de même : enfin, pour être bonne, elle doit être ſans odeur, elle doit plaire à la langue & au palais, & être agréable à la vûe. Ce ſont des marques aſſurées qu'elle paſſera bientôt par les urines, & qu'elle ne changera pas l'eſtomac après l'avoir bûe. Celle qui ſort de la crevaſſe d'un rocher expoſé au ſoleil levant, aura toutes ces bonnes qualités, mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'Armée du Prince *Céſar Germanicus* aux côtes de *Friſe*, où elle but de l'eau d'une Fontaine minerale, qui la rendit en peu de tems preſque toute ſcorbutique.

L'eau de *Fontaine*, de *Puits*, de *Citerne*, ou de *Riviere* est très-excellente à boire, pourvu qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la *Fontaine* soit fort nette, le *Puits* découvert, la *Citerne* garnie de gros sablons ou de petits cailloux, & que la *Riviere* n'ait point de boue dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces especes étanche merveilleusement la soif, répare l'humeur radicale, & empêche la dissipation, tempére la chaleur des hommes de quelque âge & de quelque région qu'ils puissent être. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps. Elle distribue l'aliment qui nourrit nos parties, elle appaise puissamment les ardeurs de la colere & de la bile, que le vin excite d'une maniere extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer sages les Rois de Perse, qui faisoient porter par tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaspe*. En effet, l'eau nous cause de grands biens. Elle nous humecte & nous donne une liberté de ventre. Elle empêche que les vapeurs chaudes & bilieuses ne nous fassent mal à la tête. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir & de tranquillté, & les fluxions n'en sont ja-

mais excitées comme par le vin.

Après tout, si nous considérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce, & les sens plus vifs : qu'elle répare les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet, *Samson* n'eût jamais été si fort, si sa boisson ordinaire eût été autre chose que de l'eau.

Ceux qui boivent du vin, *dit M. Hecquet*, qui font bonne chere, qui mangent beaucoup, font plus de vents que les buveurs d'eau. Mille fois plus estimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces *Thermopoles* des siécles passés, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien & sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque, à boire de l'eau chaude.

Le vin au contraire émousse la pointe des sens, augmente les douleurs de tête, & fomente la chaleur des entrailles, qui est souvent excessive : il brouille l'imagination, il efface la mémoire & trouble la raison : il corrompt les humeurs, & souvent il cause par son ex-

cès la ſtérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naiſſent de parens débauchés.

Qu'on ne me diſe donc pas que le vin réveille l'ame & qu'il excite l'eſprit, car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-tems, quand on en uſe avec excès. Il eſt comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre, qui rend, à la vérité, ſon fruit & plus coloré & plutôt mûr, mais qui tue l'arbre bien-tôt après.

Qu'on ne me diſe pas encore, pour mépriſer l'eau, qu'elle ne convient ni aux ſaints ni aux malades, & qu'*Hypocrate* & *Galien* ſe ſervoient de vin pour guérir la plupart des maladies aigues. Car ſi l'on examine de bien près ce que ces deux Médecins en rapportent, l'on verra auſſi-tôt que la boiſſon qu'ils donnoient quelquefois à leurs malades étoit plutôt de l'eau que du vin, puiſqu'ils ne mêloient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois rapporter ici pour faire valoir l'eau ce que ce dernier Médecin a laiſſé par écrit, qu'il n'a jamais vû perſonne attaqué de fiévre ardente qu'il n'ait guéri après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne feroit pas encore affez pour l'éloge de l'eau, que d'avoir rapporté ce que nous avons dit ci-deffus, fi la femence dont nous fommes formés ne lui étoit femblable : fi nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos meres ; & fi notre cœur même n'en étoit inceffamment arrofé.

La Nature qui eft l'ouvriere de toutes chofes, nous veut fans doute marquer par-là, que comme l'eau eft ce qui nous donne l'être & nous le conferve enfuite dans les eaux de nos meres, elle doit auffi être la principale chofe qui nous faffe vivre, lorfque nous en fommes fortis, puifqu'elle nous fert de principe pour perpétuer notre efpece.

Venus, qui n'eft autre chofe que la paffion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau eft une excellente chofe, & qu'on la doit préferer à toutes les liqueurs, puifqu'elle en a voulu tirer fon origine. Avant le Déluge les hommes ne buvoient que de l'eau, & l'on fçait quel âge ils vivoient alors, puifqu'il s'en eft vû qui ont atteint les huit & neuf cens ans. Et préfentement même il y a plus des trois quarts des hommes qui ne fe fervent que de cette boiffon, parmi lefquels il y en a beaucoup qui

vivent des siécles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent, c'est un refuge assuré contre la misere, & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vêcu long-tems, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps robuste, & qu'ils ont été agréables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin & de l'eau-de-vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons, & les Algonquains ne vivent pas si long-tems qu'ils faisoient auparavant. Ils sont même sujets pendant le peu de tems qu'ils vivent à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela, que la Nature a des appetits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie, & parce qu'il y a dans de certaines personnes une répugnance à boire du vin, & une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au-dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres : ils ont la vue plus perçante, & l'esprit plus éclairé, ils aiment davantage les

ſciences, & ſont plus propres au conſeil & aux grandes affaires. Il eſt vrai que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus ſpirituels que nous ne le ſommes, mais en vérité il ne nous cauſe de l'éclat que dans la ſuperficie.

L'amour des femmes fait notre tempérament, & l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur eſt le principe de toutes choſes. Elle entre dans toutes les actions de la Nature, & parce que la génération en eſt la plus belle & la plus conſidérable, auſſi ne s'accomplit-elle jamais ſans qu'elle y ſoit. L'humidité y a ſa bonne part, ſans laquelle la chaleur ne ſçauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce ſont particulierement ces deux principes que la Nature emploie tous les jours pour engendrer toutes choſes, & j'aurois de la peine à dire lequel des deux eſt le plus néceſſaire, ſi je n'apprenois de quelques Philoſophes & de l'expérience même que l'eau eſt ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux. Car outre tout ce que nous avons dit ci-deſſus, nous ſçavons que les pays médiocremens froids, ſont beaucoup plus peuplés que ceux du Mi-

li, & qu'il se trouve plus de Villes sur e rivage de la Mer & sur le bord des ɹacs & des Rivieres, que dans la plaine. On n'en sçauroit donner de plus forte aison, sinon que les pays du Septenrion & les bords des étangs, des Rivie-es ou de la Mer étant beaucoup plus iumides que la plaine, ils sont aussi plus propres à la génération. Et la Mere ne produit-elle pas des passions qui multiplient bien plus que les animaux terrestres. Nous avons l'expérience en France, que ceux qui ne vivent presque que le coquillages & de poissons qui ne sont que de l'eau rassemblée, sont plus ardens l'amour que les autres. En effet, nous ious y sentons bien plus portés en Carême qu'en toute autre saison, parce qu'en ce tems-là nous ne nous nourrissons que de poissons & d'herbes, qui sont des limens composés de beaucoup d'eau.

Aprèt tout, l'illustre Tiraqueau n'eût pas engendré 39 enfans légitimes, s'il i'eût été un buveur d'eau : & les Turcs i'auroient pas aujourd'hui plusieurs femmes, si le vin ne leur étoit défendu. Car puisque l'eau est d'elle-même veneuse, elle cause aussi aux hommes qui n usent pour boissons plus de chatouillemens que n'en ont ceux qui ne boivent

que du vin : & je suis assuré que pour la génération l'humidité & les vents sont deux choses qui sont les plus nécessaires.

Il est donc évident, après tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, & qu'ils vivent plus que les autres.



CHAPITRE VIII.

Si la femme est plus constante en amour que l'homme.

LEs saisons ont beaucoup d'empire sur nos corps & sur nos humeurs : Nous ne sommes pas même en Eté comme en Hyver. La bile domine dans cette saison-là, & la pituite dans celle-ci. Ainsi l'approche ou l'éloignement du Soleil cause la variété de notre tempérament. L'Eté nous échauffe le sang, l'Automne le séche, l'Hyver le refroidit, & le Printems l'humecte & le rend fluides : si bien que la variété des saisons change notre tempérament, parce qu'elle change les liqueurs de notre corps ; & comme nos inclinations suivent notre tempérament,

au rapport de *Galien*, si notre complexion est changé par la variété des saisons, selon que l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soyons présentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La variété des climats fait encore en nous la variété de nos inclinations. Nous sommes à Arcangel d'une autre humeur pendant l'Hyver que nous ne le sommes à Alexandrie d'Egypte l'année suivant pendant la même saison. L'air, les eaux, la façon de vivre, & les autres choses changent si fort notre complexion, & elle est si différente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tous opposés.

L'âge nous rend plus inconstant que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance nous voulions que nous abhorrons présentement dans un âge plus avancé; & notre vieillesse ne peut supporter le souvenir des foiblesses de nos premieres années : si bien qu'il y a des plaisirs & des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, & même tous les jours ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner, si notre ame est si chancelante, puisqu'elle se sert de notre sang

de notre tempérament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous soit naturel ; car lorsque nous avons trouvé quelque chose d'assuré & de constant, bientôt après nous nous en rebutons, & notre constance n'est pas de longue durée. Nous sommes des véritables Pyrrhoniens tous tant que nous sommes, & nous flottons entre la vérité & le mensonge.

Quand nous faisons réflexion sur notre Nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous sommes donc inconstans, puisque nous le connoissons. Que l'on regarde dans l'Antiquité, si l'on trouvera quelque homme constant, qui ait dressé sa vie sur quelque chose de ferme & d'assuré. Si on le rencontre, qu'on l'examine s'il n'a rien de fardé, qu'on le pratique dans sa maison, qu'on le voie dans son particulier, pour sçavoir s'il exécutera bien le modéle de vie qu'il s'est prescrit ; & après cela, je suis assuré que l'on ne trouvera personne dont les actions de sa vie soient constantes. On ne verra que saillies qui naissent d'un principe inconstant. L'imagination grossit les objets, & nous les fait voir tou

autres qu'ils ne ſont. Ce n'eſt pas notre raiſon qui nous conduit, c'eſt la coutume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'appetit & les occaſions qui nous ménagent. Notre volonté n'eſt point juſte, nous voulons & nous ne voulons pas. Nous déſirons préſentement une femme & demain une amie. En vérité, notre vie n'eſt qu'un mouvement inégal & irrégulier. Nous nous troublons nous-mêmes par l'inſtabilité de notre nature, & je puis dire hardiment que *l'homme eſt un animal le plus inconſtant, & le plus contrefait qui ſoit au monde.* Le Magiſtrat, dont la réputation eſt établie, & la vieilleſſe vénérable, qui donne du reſpect à tout le monde par ſa gravité, ſe gouverne, comme on le croit, par une ſaine raiſon de Juge, ſelon l'apparence des choſes, avec juſtice, ſans s'arrêter aux vaines circonſtances, qui ſouvent les accompagnent, & qui ne frappent que les foibles eſprits. Il entre au Palais avec une gravité Catonique. Il ſe place ſur les fleurs de lys pour y rendre la juſtice. Mais ſi l'Avocat ne lui plait pas, qu'il ait une voix enrouée, ou une langue bégue, qu'il ſoit laid de viſage, ou que par hazard il laiſſe choir ſon bonnet; alors la gravité du Magiſtrat ſe

perd, il en rit, il en badine. Il n'eſt plus ce qu'il étoit auparavant. Et cela ſeul ſuffit pour faire une injuſtice, & pour faire perdre le procès à l'Avocat. Bon Dieu, quelle inconſtance il y a dans l'homme! Il a ſouvent des mouvemens de fiévre que la ſanté ne ſçauroit imiter.

Cette Demoiſelle*, dont *Petrone* nous fait l'hiſtoire par la bouche de *Seneque*, pour en parler encore ici, qui étoit l'exemple de la chaſteté & de la conſtance de ſon voiſinage, & qui avoit réſolu de mourir dans le ſépulchre auprès du corps de ſon défunt mari, ſe laiſſe lâchement perſuader à un Soldat, qui lui en conte, & qui fait avec elle ce que la bienſéance ne permet pas de dire. Cette femme étoit depuis peu triſte juſqu'à la mort, & préſentement il n'y a point de joie à laquelle on puiſſe comparer la ſienne. Elle ſe ſent heureuſe, mais c'eſt un bonheur de phrénétique, qui a des fougues & des ſaillies. En vérité, l'homme eſt un Caméleon, qui change de couleur ſelon les différens lieux où il eſt. Il n'eſt pas beſoin d'en rapporter ici d'autres exemples pour le prouver, & ſi

* La Matrone d'Epheſe,

d'un nombre infini nous en voulons choisir quelqu'un, nous dirions que l'Empereur *Auguste*, quelque grand qu'il fût, ternit sa gloire par sa grande inconstance. Certes nous n'allons pas, on nous emporte tantôt doucement, tantôt avec violence. Cet homme qui étoit hier fort courageux, parce que la nécessité, la colere & le vin lui échauffoit l'imagination, est aujourd'hui le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité & quelle inconstance est ceci. Cette variété a pourtant ses causes, puisqu'elle semble être si naturelle à l'homme.

On ne se tromperoit peut-être pas si nous attribuions notre inconstance à l'ordre que Dieu a donné à la Nature, qui ne se conserve que par des changemens réciproques & successifs. Les Astres ne demeurent jamais en repos. Les Saisons sont opposées les unes aux autres; les Elémens qui entrent dans la composition des mixtes se font incessamment la guerre, sans se détruire. Toutes les générations du monde ne se font & ne se conservent que par des changemens: l'homme même ne se forme dans les entrailles de sa mere que par des matieres différentes, & ne se conserve que par la diversité de ses mouvemens. Le cœur où

réſide l'ame, comme dans ſon trône, eſt-il toujours dans une même aſſiete? Le ſang par lequel nous vivons, eſt compoſé de parties ſi différentes, que nous ne vivrions pas, ſi ſa matiere étoit égale, & ſes qualités ſemblables. Enfin, tout ce qui eſt au monde ne ſe fait & ne ſe conſerve que par la variété & l'inconſtance. Ainſi, l'inſtabilité de notre tempérament, faiſant l'inconſtance de nos inclinations, contribue à la beauté du monde raiſonnable, & à nous rendre variables & légers.

Or, puiſque nos actions dépendent de notre tempérament, & que notre tempérament eſt ſi inconſtant par le changement de nos humeurs, nous pouvons conclure que *l'homme eſt le plus changeant & le plus inconſtant de tous les animaux*, & que ſa raiſon, bien loin de détruire ſa foibleſſe, ſert ſouvent à lui augmenter ſon inconſtance.

Après avoir prouvé que les deux ſexes ſont naturellement inconſtans, & en avoir découvert la cauſe, il me ſemble que je puis préſentement examiner, lequel des deux, ou de l'homme ou de la femme eſt en général le plus inconſtant, & puis, deſcendant dans le particulier, voir lequel des deux eſt le plus léger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au Livre 2. Ch. 3. Art. 2. que les hommes en général étoient plus chauds que les femmes, parce qu'ils étoient plutôt formés dans le ſein de leurs meres, qu'ils s'agitoient plutôt dans leurs flancs, & qu'ils naiſſoient auſſi plutôt, qu'étant nés ils agiſſoient avec plus de force & de fermeté dans tout ce qu'ils entreprenoient, qu'ils avoient le pouls plus plein & plus fort, & qu'enfin, comme les bêtes mâles étoient les plus fermes & les moins moles, les hommes auſſi étoient plus vigoureux, & par conſéquent plus chauds; & bien que nous ayons dit au même lieu qu'il y en avoit qui croyoient que les femmes fuſſent plus chaudes de tempérament que les hommes, nous y avons pourtant fait voir qu'ils ſe trompoient lourdement, puiſque les raiſons que nous y avons alléguées ont fait connoître que les femmes en général étoient plus froides & plus humides que nous.

Nous ne nous arrêterons donc point ici à des difficultés qui ſont décidées ailleurs d'une matiere claire & convaincante. Il ſuffit que nous diſions ſeulement que les femmes en général étant froides & humides, ſi on les compare aux hommes, elles ont auſſi l'imagination plus

foible, la raiſon moins ſolide, & la volonté plus légere, parce que la force de ces facultés ne dépendant que de la chaleur des eſprits & de la fermeté des parties, dont l'ame ſe ſert pour les faire agir, & que les femmes n'ayant ni tant de chaleur d'eſprits ni tant de fermeté de parties que les hommes, on peut dire que les facultés de leur ame ſont plus foibles & plus languiſſantes.

Sur ce principe, les Juriſconſultes veulent que les femmes ayent des Curateurs, & qu'elles rendent compte de l'adminiſtration des biens de leurs enfans; parce que, ſelon le ſentiment de *Ciceron*, elles ſont ſi foibles qu'elles ne ſont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encore qu'elles ſoient miſes à mort avant les hommes, pour découvrir ce qu'ils ont deſſein de ſçavoir dans les conſpirations notables; car comme les femmes, ajoutent-ils, ſont plus foibles que les hommes, l'expérience leur a montré qu'il en falloit uſer de la ſorte.

En effet, les femmes ne ſont pas plus conſtantes que les enfans, dont le tempérament eſt preſque tout ſemblable; car elles ſont humides comme eux, & leur chaleur médiocre eſt ſi embarraſſée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout

moment elles donnent des marques de leur foibleſſe & de leur inconſtance.

Salomon, le plus ſage de tous les hommes, qui connoiſſoit mieux les femmes que nous, les compare au vent, & dit fort à propos, que celui qui a une femme dans ſa poſſeſſion, qui tâche de la retenir pour lui ſeul, reſſemble à celui qui veut retenir le vent entre ſes bras. En vérité, elle eſt bien légere par ſa nature, & ſe laiſſe aller aiſément aux petites choſes par la foibleſſe de ſon jugement; elle s'arrête à la bagatelle, & paſſe toute ſa vie à faire ce qui marque l'inſtabilité de ſon ſexe. Sa taille eſt petite, ſes forces médiocres, ſes actions languiſſantes; en un mot, elle eſt plus foible & plus inconſtante que l'homme.

L'homme au contraire eſt plus grand, plus vigoureux, plus agiſſant: ſes conceptions ſont meilleures, & ſon raiſonnement plus fort. Il eſt plus réſolu & plus ferme dans ſes affaires, plus conſtant dans ſes entrepriſes, & plus hardi dans ſes actions; parce qu'il a une complexion plus chaude, plus ſéche & plus forte. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que l'Ecriture veut qu'il ait la ſupériorité ſur la femme, & qu'il ſoit le Maître & le Seigneur de la famille.

La conſtance de quelques femmes expoſées aux tourmens ne me fera pas ici changer de ſentiment. Nous ſçavons que la belle *Léene* aima mieux ſe couper la langue & la cracher aux yeux du Bourreau, que de rien reveler du meurtre du Tyran; & que la conſtante *Epicaris* ſe réſolut plutôt à mourir que de rien avouer dans la conſpiration de *Néron*; mais comme ces exemples ſont fort rares, & que pour faire une maxime générale on doit en avoir pluſieurs, je demeurerai toujours dans mon ſentiment, & je dirai que les femmes en général ſont plus variables que les hommes. Mais peut-être ſe trouvera-t-il des occaſions, où elles le feront moins que nous, & c'eſt ce que nous voulons préſentement examiner.

L'amour eſt une paſſion ſi badine & ſi violente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avoue que nous en ſommes touchés, mais à dire le vrai les plus foibles, du nombre deſquels ſont les femmes, en ſont plus embarraſſées que nous. Et, comme la perſévérance eſt une qualité inſéparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-tems, & qu'ainſi elles ſont en amour plus conſtante que

nous. Car l'amour cesse quand on n'aime plus, & l'on doit toujours aimer réellement pour dire que l'on aime.

Si nous considérons ce qui se passe tous les jours parmi nous dans le monde, nous seront convaincus de cette vérité. L'expérience nous apprend que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer, & les oblige en même-tems à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de libertés permises. La timidité est un sel en amour quoiqu'elle cause bien des peines à l'amant timide & encore plus à l'amante.

Ah! si tu veux sçavoir si mon ame est blessée,
Donne-moi le moyen de t'ouvrir ma pensée;
Ne me refuse pas, un signe de ta part,
Fait parler un soupire, fait parler un regard;
Si ta chaste pudeur se plein que je l'offense,
Ce soupir, ce regard, me servent de défense,
Et je peux opposer à sa cruelle loi,
Que je n'ai déclaré mon amour qu'après toi.

La pudeur est encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir, & qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité, qui accompagne ordinairement le beau sexe. Cette retenue qui est naturelle aux fem-

mes ne s'éloigne guères de la conſtance, & je pourrois dire qu'elle eſt ſa compagne inſéparable. Le mêlange du ſang, forme une eſpéce de nœud ſympathique, qui unit deux cœurs éternellement, ſur-tout dans les premieres faveurs.

D'ailleurs, il y a peu de femmes qui n'aiment éperdûment ceux avec qui elles ont pris le dernier plaiſir. Elles ſont tellement attachées à leur premier Amant, que ſi par quelque grande conſidération elles ſont obligées de s'allier à d'autres, elles conſervent toujours dans leur cœur un je ne ſçai quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité.

Au reſte, nous ſçavons qu'elles ſont plus ſédentaires & moins propres aux affaires que nous, & que la ſolitude & l'embarras de leur ménage les éloigne des Compagnies, ſi bien qu'elles n'ont pas ſi ſouvent que nous des occaſions où elles puiſſent être infidéles.

Enfin, les loix les retiennent en puniſſant ſévérement celles qui ont été trop légeres, en les condamnant à être raſées & à être miſes dans une priſon perpétuelle pour avoir été trop inconſtantes en amour.

Je ne m'arrête point ici, à l'exemple de quelques femmes abandonnées par la cha-

leur de leur tempérament; car quoique *Lepidas, Tante de Néron,* sous le nom de *Quatrille* dans *Pétrone* ne se soit jamais connu vierge, que les deux *Tullies,* les deux *Jeannes de Naples* & quelques autres, ayent fait gloire d'être caressées par plusieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition générale ne soit véritable, sçavoir, que les femmes sont plusconstantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur notre tempérament, & les inclinations qui les suivent, nous serons convaincus par nous-mêmes, que l'amour ne nous assujettit pas avec tant de tyrannie qu'il fait les femmes. La multiplicité des affaires nous embarrasse, & pour nous délasser nous prenons le premier jouet & le premier divertissement que nous trouvons. Notre grande chaleur nous donne la hardiesse à faire des nouvelles conquêtes. Nous en contons hardiment aux premieres que nous trouvons, & souvent nous nous satisfaisons où les occasions nous sont favorables. Notre esprit est trop libre pour nous assujettir à une constance tyrannique, & les dégoûts que l'amour nous fait naître pour une personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plû pendant huit jours nous

déplaît ensuite, & les petits chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme sont bien-tôt changés en de nouvelles espérances pour un autre. Il nous fait accroire que les nouveaux contentemens sont d'une autre nature que les passés, & ainsi il fomente notre inconstance naturelle par cette nouvelle piperie & par ces vaines espérances.

Au reste, comme les plaisirs & les épuisemens sont plus grands dans les hommes que dans les femmes, & que d'ailleurs nos dégoûts sont plus insupportables & mieux fondés, l'amour qui ne cherche qu'à nous surprendre, pour rendre son empire plus grand & plus peuplé, nous persuade adroitement par des sentimens secrets que le changement nous sera plus agréable & plus voluptueux que la constance, & alors nous sommes si simples, que bien que nous ayons l'expérience du contraire, nous nous laissons lâchement aller à ses persuasions secretes & à ses mouvemens cachés: témoin une infinité d'hommes qui sçurent parfaitement aimer, & qui à l'imitation d'*Ovide*, furent les plus inconstans de tous. Certes *Tibulle* & *Properce* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconstance, quand il est question d'aimer, puisque le premier abandonna *Délie* pour

Nemeſe, & qu'il ſe dégoûta de tous deux pour careſſer *Néere*, que l'autre ne ſe contenta pas de *Cinthie*.

Le caractere volage du ſexe, n'eſt pas toujours aſſujetti à cette loi. On ne peut pas toujours ſe défendre des attraits de l'amant qui le rend inconſtant.

Si une femme a dit ſpirituellement qu'elle cherchoit avec empreſſement les careſſes de pluſieurs hommes, parce qu'elle étoit raiſonnable, ne puis-je pas dire, que la raiſon étant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent auſſi s'en ſervir aux mêmes conditions. Plus l'on eſt raiſonnable, plus l'on eſt expoſé aux ſoupleſſes de l'amour, & comme l'amour eſt quelque choſe de naturel, & qu'il obſede tout le monde, on peut dire que tous ne peuvent ſe défendre de ſes appas, & qu'ordinairement il trouble l'ame des uns & des autres. Mais comme l'amour exceſſif eſt une maladie commune aux deux ſexes, ceux qui ont le plus de force d'ame, réſiſtent plus courageuſement à ſa tyrannie, & ſi quelquefois ils en ſont épris, ils changent ſouvent d'objets pour éviter les allarmes & les embarras qu'il donne toujours, au lieu que les petits eſprits n'ayant pas aſſez de force d'ame pour réſiſter à ſes mouve-

mens ſecrets, & d'ailleurs étant plus timides, ils ſe laiſſent lâchement emporter par la foibleſſe de leur condition, & demeurent ainſi continuellement liés à la perſonne qu'ils aiment.

S'il eſt donc vrai, comme l'expérience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'aſſujettir long-tems, à l'empire de l'amour, & qu'ils ne ſuivent qu'avec ſaillies ſes inſpirations ſecretes, on doit conclure, après ce que nous venons de dire, qu'ils ſont en amour beaucoup plus inconſtans que les femmes.



CHAPITRE IX.

Si l'on peut aimer ſans être jaloux.

JE ne ſçaurois me perſuader que les Stoïciens, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens Philoſophes, fiſſent leurs Sages exemts de toute ſorte de paſſions. Ils ſçavoient très-bien que la paſſion leur étoit ſi naturelle, qu'il étoit impoſſible de détruire dans l'homme ce qui lui étoit ſi eſſentiel. Si nous avons quelquefois pour ce que nous dit le Philo-

fophe *Séneque*, qui étoit le Maître de cette Secte, nous ferons convaincus de cette vérité. Il avoue franchement que le Sage ne peut s'empêcher d'avoir des émotions dans l'ame, mais auffi que fa raifon peut bien s'oppofer puiffamment à leurs excès.

En effet, puifque nous fommes compofés d'intelligence, d'ame, d'efprits & de corps, comme nous le prouverons ailleurs, que notre intelligence a quelque rapport aux Agens, & que notre ame venue de nos parens participe de la nature de celles des bêtes, il n'y a pas lieu de douter que les paffions ne foient naturelles à l'un & à l'autre. *Moïfe* nous apprend que les Anges ont été jaloux & orgueilleux tout enfemble, & nous voyons par expérience que les bêtes fe laiffent tous les jours aller à leurs paffions déréglées ; témoin le Bouc qui tua le Pafteur *Cratis*, parce qu'il avoit careffé amoureufement fa Chevre.

Nous fçavons que les maladies font comme naturelles à l'homme, quoiqu'en veuillent dire les Médecins, puifque depuis le commencement des fiécles jufqu'à préfent, l'on n'en a trouvé aucun qui en ait été exempt. Notre corps eft compofé de parties fi différentes en tempé-

rament, & nous sommes exposés à tant d'accidens, qu'il est impossible que dans notre vie nous ne souffrions quelque in commodité. Il est vrai qu'il y en a de légeres & de fortes, & que de ces derniers il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, & d'autres pernicieuses, dont on ne peut réchapper à cause de la corruption d'une partie nécessaire à la vie, ou de quelqu'autre cause violente. Ce sont ces dernieres maladies que les Médecins disent être contre les loix de la Nature. Mais les hommes qui ont un bon tempérament ne sont exposés qu'aux légeres maladies, ce qui leur fait dire qu'ils se portent toujours bien.

J'en dis de même des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le Sage, ont avoué facilement qu'il n'en avoit que des émotions légeres qui pouvoient être domptées par sa raison. Et c'est ce qui a fait dire à quelques-uns, que le Sage étoit exempt de passion. Mais ils sont demeurés d'accord que les autres hommes y étoient sujets comme les bêtes, & que la partie inférieure de leur ame étoit le lieu où elles résidoient. De sorte qu'il y avoit des passions si enracinées dans ces hommes-là, qu'elles

étoient sans remedes, & d'autres, quoique grandes, que l'on pouvoit guérir par des remedes efficaces & salutaires.

Puis donc que les passions sont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalousie qui en est une des plus violentes, & qui est comparée à la mort & à l'enfer par l'Ecriture, ne l'abandonnera jamais; & comme elle vient de l'amour, nous sommes obligés de croire que tous ceux qui aiment sont jaloux, c'est ce que nous avons dessein de prouver par ce discours.

Il n'est pas besoin de dépeindre ici l'amour. Nous en avons fait diverses peintures dans tout ce Livre, où nous avons exposé aux yeux de tout le monde sa nature & ses effets, il suffira seulement de parler ici de la jalousie, qui en est comme la fille.

Nous avons dit ailleurs que la Beauté avoit des charmes si puissans, principalement si elle se trouvoit dans un sexe différent du nôtre, qu'elle nous entraînoit même contre notre volonté, & que, quelques efforts que nous puissions faire, il étoit presque impossible de nous en défendre. En effet, elle a tant d'attraits pour nous, qu'elle embrasse d'abord notre cœur, qu'elle force notre vo-

lonté, & qu'elle fait obéïr nos parties amoureuſes à ſes invincibles appas. Alors elle cauſe en nous un ardent déſir de poſſéder une belle perſonne ; & c'eſt ce deſir que nous nommons, *Amour*, qui eſt ſans doute la ſource de toutes les paſſions de notre ame.

Quand on aime bien, l'ame conſerve des idées préſentes à l'objet abſent, & reçoit une extrême joye quand on lui parle de ce qu'elle aime. Mais parmi les vérités que l'on en débite, ſouvent il s'y gliſſe des menſonges & des impoſtures ; & les véritables rapports ſont ſouvent mêlés avec les faux. C'eſt ce qui mene l'ame dans l'erreur, & qui la fait entrer en défiance par des ſoupçons, des conjectures & des doutes qu'elles ſe forge. Souvent on croit n'avoir pas aſſez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une perſonne, & en même-tems on penſe que cette perſonne peut être inconſtante, & qu'elle ceſſe d'aimer, c'eſt ce qui arriva à *Poppée*, qui examinoit après l'impuiſſance de *Neron*, comme *Petr nne* l'obſerve. Alors par la foibleſſe de notre nature, & par l'impoſture de l'amour, ces conjectures ſe changent en preuves, & ces doutes en convictions, quelque aſſurance que l'on ait de la perſonne aimée. En vérité

nous ne sçaurions bien aimer sans être jaloux ; car après être arrivés à ce haut dégré d'amour où nous ne pouvons demeurer par notre inconstance naturelle, nous sommes obligés de tomber dans la froideur ou dans la haine en passant toujours par la jalousie. Le Médecin *Celse**, qui est un Maître dans la connoissance de la nature de l'homme, a dit fort à propos qu'un homme qui est plus gras qu'à l'ordinaire devoit craindre de tomber malade, parce que les choses de ce monde étant toutes inconstantes, il ne devoit pas demeurer long-tems dans cet embonpoint.

C'est parmi tous ces troubles que l'ame est en désordre & comme en délire, & qu'après s'être défendue des apparences, & avoir coupé, pour ainsi dire une tête à l'hydre, elle se laisse suborner aux foiblesses de l'amour, qui lui fait souvent paroître des chimeres pour des vérités, & qui fait naître à l'hydre dix têtes pour une qu'on lui a coupée.

Il n'est pas aisé qu'une personne émue d'une passion violente, comme est la jalousie, puisse juger juste dans sa propre cause, & qu'elle puisse voir la lumiere parmi tant de ténébres, dont l'amour

* Qui speciosior ipso est, debet habere suspecta bona sua.

lui offufque la raifon. *Moïfe* avoit trouvé un expédient fur cela fans que l'homme & la femme fuffent eux-mêmes leur propre juge. Le Grand-Prêtre faifoit boire aux femmes accufées d'impudicité un grand verre d'eau très-amere, qu'on apelloit *Eau de jaloufie.* Il prétendoit par là guérir l'efprit des Maris jaloux en faifant paroître le crime par l'effet de cette *Eau de probation*, qui devoit faire pourrir le ventre de la femme criminelle, ou conferver la fanté de celle qui étoit innocente. Nous aurions de la peine aujourd'hui à faire de pareilles épreuves, & je ne fçai fi nous pourrions croire qu'un larcin fecret pût être découvert par ces fortes de moyens.

Cependant, l'ame agitée de diverfes paffions, cherche toutes fortes de moyens pour fe dégager des doutes qu'elle s'eft fait. Alors la curiofité l'anime à examiner toutes les circonftances de l'affaire. Elle obferve & épie exactement ce qu'elle aime, de peur qu'elle ne le perde; mais cette recherche extravagante fait fon mal pire qu'il n'étoit; & au lieu de le guérir, elle y apporte fouvent la gangrêne. C'eft ce que nous ont voulu dire les Théologiens Payens, par la Fable qu'ils nous ont débitée; fçavoir, que *Vulcain* ennuyé un jour des impudicités de fa fem

me, se résolut, pour se venger d'elle, à faire éclater sa jalousie en présence de tous les Dieux qu'il croyoit lui être propices & favorables. Mais après avoir tendu des rets pour surprendre *Mars* & *Vénus* ensemble, bien loin de guérir par-là sa passion, il se l'accrût, & fut estimé infâme parmi les Dieux, pour avoir découvert un crime caché. Et de plus, les Dieux furent si scandalisés de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement du Ciel, il tomba à terre, & se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux. La vengeance se mêle avec la jalousie, & pour avoir le plaisir de faire connoître aux hommes la foiblesse de leur femme, en découvrant leur secret amoureux, ils s'attirent la risée de tout le monde, & une tache perpétuelle pour leur réputation.

Mais comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui est au monde ne soit sujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait son bonheur & son plaisir, & qu'un autre ne s'en empare. C'est proprement cette crainte que nous appellons *Jalousie*, qui a l'amour pour pere, & qui ne peut dénier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange, que les mêmes incli-

nations qui cauſent l'amitié dans le commerce des hommes, ſoient dans l'amour exceſſif la cauſe de la haine ?

Cette jalouſie eſt ſi forte & ſi puiſſante dans l'eſprit de quelques hommes, qu'il y en a eu, ſelon le rapport de *Tertullien*, qu'au moindre petit bruit que faiſoit le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, ils appréhendoient qu'on enlevât leur femme d'anprès d'eux.

Cette crainte ne s'eſt pas plutôt emparée d'un ame foible, que la haine y trouve auſſi-tôt ſa place : mais comme l'amour n'en eſt pas entiérement banni, il s'y paſſe d'étranges déſordres par tant de paſſions ſi oppoſées les unes aux autres : &, ſi l'ame n'en eſt point détruite, elle ne doit aſſurément ſa vie qu'au nombre de ſes ennemis ; car d'un côté la haine glace le cœur, où l'ame fait ſa principale demeure. Elle y éteint preſque les eſprits, & y ſuffoque la chaleur naturelle : d'un autre, l'amour le brûle, & en y dilatant ſes petites cavités, il en augmente les eſprits & la chaleur. Pauvre cœur, que ce monſtre de paſſion te fait ſouffrir! C'eſt de ces paſſions contraires que naiſſent la colere, les chagrins, la fraude, l'eſpérance, le déſeſpoir, la joye, la triſteſſe, la fureur, la rage, & puis l'en-

vie de se venger aux dépens de sa vie & de sa réputation. Il y en a eu même qui on poussé leur jalousie jusqu'après la mort, comme fit ce Roi de Maroc, qui, après avoir été défait en guerre, ne voulut pas que personne jouît de sa femme après sa mort; c'est pour cela qu'il la mit en croupe derriere lui sur son cheval, que poussant vivement le cheval, il se précipita du haut d'une montagne, ainsi que nous le rapporte *Jean de Léon*.

Mais n'allons point chercher les histoires de l'Antiquité sur les effets de la jalousie, nous n'en sçaurions trouver de si notables que celle qui arriva l'autre jour à Nice en Provence. Le Seigneur de Castel-novo, âgé de 67 ans, devint si éperdument amoureux de sa bru *Perrinne de Harcoüette de S. Jean de Morienne*, que son mari & sa femme lui étant un grand obstacle pour l'exécution de son premier dessein, il les fit tous deux empoisonner par la fille de chambre de sa femme. Mais comme l'amour & la jalousie sont exposés à mille accidens divers, le beau-pere trouva la mort, où il pensoit trouver des plaisirs; car sa belle-fille lui plongea le poignard dans le sein, comme il voulut prendre avec elle des divertissemens amoureux.

Comme rien n'eſt caché dans le monde, tôt ou tard la vengeance éclate, le ſcandale arrive, & par-là on publie ſouvent un crime caché, dont le malheur s'étend quelquefois aux ſucceſſeurs. Si par hazard la perſonne jalouſe vient à ſe reconnoître, lorſque la maladie eſt formée, & qu'elle n'eſt pas incurable, elle a pourtant pour toutes ſes peines la douleur & le repentir, qui ſont les effets d'un amour déréglé, & la fin de la jalouſie. Car partout où ſe trouve la jalouſie, par-tout ſe trouve l'amour. Et comme la vie accompagne toujours les malades, & que la douleur ne touche jamais les morts, ainſi la jalouſie n'abandonne jamais les amoureux, & ne ſe trouve jamais où il n'y a que des froids & des indifférens.

Après avoir découvert la naiſſance, la cauſe, la nature, & le progrès de la jalouſie, il me ſemble qu'il ne ſera pas hors de propos d'en examiner préſentement les différences & les effets.

L'expérience nous fait voir tous les jours que la raiſon eſt quelquefois la maîtreſſe de nos paſſions, & qu'elle les modere avec tant de force, quand on s'eſt accoutumé dès le bas âge à les dompter, que l'on ne doit pas s'étonner s'il y a des hommes & des femmes qui ne ſe laiſſent

point lâchement emporter à leurs mouvemens impétueux. *Joseph* eut en apparence de légitimes soupçons de la bienheureuse *Marie*, mais il sçut si bien les étouffer dans leur naissance, qu'il ne se laissa point aller aux excès de la jalousie. *Jules César* avoit tant de force sur son ame, que bien qu'il eût de véritables causes pour être jaloux, sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en userent *Auguste*, *Luculle*, *Antoine & Pompée*. Ces grands hommes qui avoient sujet d'être jaloux, n'en firent point de bruit. On les plaignit plutôt de ce qu'ils étoient vertueux, qu'on ne les blâma de ce qu'ils étoient imprudens. Ils sçavoient bien qu'ils ne devoient pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes ; & que s'ils le faisoient, il n'y auroit pas jusqu'aux enfans qui ne les en raillassent.

Les femmes naturellement sont plus jalouses que les hommes, comme nous le prouverons ensuite, & ont quelquefois la même force d'ame dans de semblables occasions. *Sara* eut d'abord quelque légere jalousie de ce que son mari *Abraham* caressoit *Agar* ; mais la raison vint aussitôt au secours de sa passion, & après l'avoir heureusement combattue, elle

consentit que son mari fît des enfans à sa servante. C'est ainsi que fit *Stratonice* qui touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfant de son mari *Dejotarus*, & agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fît à *Electra*, à condition qu'elles les adopteroit & les réputeroit pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses & rampantes : l'amour & la jalousie s'y font ressentir avec plus d'empire, & y font paroître avec plus d'éclat le nombre des passions qui les accompagnent. Quand l'amour est arrivé à ce haut point, où il ne peut plus croître, ceuxqui en sont enyvrés, appréhendent tout, une œillade les incommode, une conservation les importune, une promenade les inquiéte, une colation leur déplaît, & une lettre les chagrine. Ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice à qui les yeux s'éblouissent, les pieds chancelent, le corps tremble. Ils craignent de tomber, quoi qu'ils soient dans un lieu de sûreté. Il n'y a que les sages & les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion. Les autres qui tiennent le milieu & qui composent presque tout le monde raisonnable, sont du nombre des esprits foibles ou médiocres. Ils ont un chancre caché dans le

cœur,

cœur, & comme parlent les Médecins, un *Noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des ordures croupissantes, c'est-à-dire; que la jalousie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits, que par des passions ennemies & par des rêveries continuelles; c'est de-là que viennent les inquiétudes, les extravagances & même la folie & la rage des jaloux, qui semblent pourtant avoir quelque espece de raison, comme *Lepidus* sembloit en avoir, lorsque devenant malade, il en mourut.

Nous serons plus convaincus de ce que je dis, si nous examinons en particulier la jalousie dans l'homme & dans la femme, & si nous cherchons lequel des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime est bien plus forte dans l'esprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme, & bien que la femme soit naturellement timide, l'expérience nous fait pourtant voir qu'elle est tellement hardie, quand elle est jalouse, que s'il est question de faire un crime, elle est beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs, comme elle est naturellement, plus foible, & que par-là elle a plus besoin du secours & de l'appui de

l'homme, elle a auſſi plus de crainte de le perdre quand elle l'aime beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle eſt plus conſtante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au Chapitre précédent, elle reçoit auſſi beaucoup plus d'impreſſion par les mouvemens de l'amour & de la jalouſie.

La laſciveté eſt encore une puiſſante cauſe de l'excès de cette paſſion, elle la preſſe plus que nous, & l'engage plus fortement à être plus jalouſe. En effet, elle s'imagine que ſon mari n'en aura pas aſſez pour elle, & dans cette penſée laſcive, elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentemens qu'elle déſire avec ardeur, & le bien qu'elle penſe lui appartenir.

Au reſte, elle ſe met plus ſouvent en colere & y demeure d'avantage, & alors la jalouſie devenant fureur, elle eſt capable de faire tout ce qui peut y avoir de mal au monde.

Enfin il n'y a point de bête farouche qui ſoit plus cruelle que la femme, lorſqu'elle eſt troublée par la jalouſie, il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Médée*, qui tua ſes propres enfans pour ſe venger de ſon mari, ni que celle de *Laodicée*, femme d'*Antiochus*, ſurnommé

Dieu, laquelle, ſelon le rapport de *S. Jerôme ſur Daniel*, fit mourir *Berenice* avec ſon enfant, parce qu'*Antiochus* en étoit le pere, & puis elle s'empoiſonna de déſeſpoir. C'eſt cette paſſion déréglée qui a fait dire fort à propos à l'Eccléſiaſte, que *la femme jalouſe étoit la douleur du cœur de ſon mari, & les plaintes de ſa famille.*

Les hommes en uſent à peu près de la même façon, ſi ce n'eſt que la laſciveté n'a point tant de part dans leur jalouſie qu'elle en a dans celle des femmes. Ils appréhendent ſeulement qu'un autre ne raviſſe le bien qu'ils penſent n'appartenir qu'à eux ſeuls, & dans cette noire penſée, ils ſe chargent d'une des plus cruelles paſſions de l'ame.

C'eſt la jalouſie qui fit perdre la vie à *Marianne*, parce que ſon mari *Hérode* ne pouvoit ſouffrir que l'on aimât ſa beauté. C'eſt auſſi la même paſſion, qui obligea le mari de la belle Meuniere à donner du mal ſecret à ſa femme, pour le communiquer enſuite à un Monarque des plus illuſtres de l'Europe, qui aimoit beaucoup les belles-lettres, & comme il ne put, ou ne voulut pas ſe venger ſur ſa perſonne Royale, il ſe vengea ſur le corps de ſa femme, qui enſuite infecta le Roi. Je ne ſçaurois ici paſſer ſous ſilence ce que

l'on nous dit d'*Octavius*, qui, après avoir baiſé amoureuſement *Pontia Posthumia*, fut ſi vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouſer, après l'en avoir priée, que ſon amour ſe changea en fureur, ſi bien qu'il arracha la vie à celle, qui entre ſes bras la lui avoit ſi ſouvent redonnée.

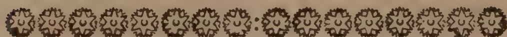
En vérité, les hommes reſſemblent bien aux cerfs, qui étant naturellement fort craintifs, ſont extrêmement jaloux de leurs Biches, auſſi les Naturaliſtes ont-ils remarqué que le poil de leur tête étoit garni de vers qui la leur rongeoient inceſſamment, *François Torre* en avoit un gros dans la tête, ſelon que l'Hiſtoire d'Italie nous le rapporte, lorſqu'il ſe pendit à Modene, pendant que le dernier ſiécle *François Guichardin* en étoit Gouverneur, parce que la Courtiſane *La Colore*, qu'il aimoit éperduement, toucha la main d'un Gentilhomme qui jouoit aux Echecs avec lui.

Mais s'il y a de légeres maladies que nous domptons par notre ſage façon de ſuivre, il y en a une infinité d'autres qui ſont périlleuſes & même funeſtes, ou par notre faute, ou par leur propre nature, que nous ne pouvons combattre par nos remedes. Ainſi la raiſon guérit les légeres

jalousies, mais elle ne combat pas aisément les fortes ni les désespérées. Je ne sçai si l'on eût pû guérir la violente maladie de *Procris*, que son mari *Cephale* tua pour une bête fauve, ni celle de *Theb.* & de *Luculla*. La premiere, au rapport de *Ciceron*, tua *Pherée* son mari, sur un fort léger soupçon: & l'autre empoisonna son mari l'Empereur *Antonius Verus*, parce qu'il aimoit *Fabia*.

Il est donc vrai que les grandes ames sçavent par la force de leur raison résister à la jalousie, qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte, pour parler ainsi, sans la laisser entrer dans le logis, où sans doute, comme un soldat ennemi, elle ruineroit son hôte. En effet, un homme prudent, selon la pensée d'*Aristote*, doit sçavoir l'honneur qu'il doit à ses parens, à sa femme, à ses enfans & à lui-même, afin que le rendant à ceux qui le méritent, il soit estimé juste & saint dans sa famille. Il n'en est pas ainsi des petits esprits & des médiocres, jamais la raison ne vient à leur secours. Ils se laissent entraîner à la violence d'une passion qui les agite, & n'ont pas assez de force pour résister à ses mouvemens excessifs.

Je puis donc conclure que l'amour n'est jamais sans jalousie, & que l'on ne sçauroit aimer sans être jaloux.



CHAPITRE X.

Si la femme timide aime plus que la hardie & l'enjouée.

NOus avons prouvé ailleurs que les femmes étoient d'un autre tempérament que les hommes, & qu'étant plus froides & plus humides, il étoit bien raisonnable que la Nature les eût créées de ce tempérament, parce qu'elles avoient été faites d'une autre matiere que nous, & pour d'autres usages. En effet, elles ont plus de part dans la génération & dans la perpétuité de notre espéce que les hommes mêmes. C'est sans doute pour cette raison qu'elles sont ordinairement plus sanguines, ou plûtôt qu'elles ne dissipent pas tant de sang que nous, & que d'ailleurs elles sont plus sujettes à des épanchemens périodiques, & à des régles de tous les mois, qui ne manquent jamais à celles à qui l'âge & la santé le permettent.

Mais comme leur tempérament est bien différent du nôtre, il n'est pas moins dissemblable parmi elles. Il y en a de sangui-

nes, de bilieuſes, de pituiteuſes, & de mélancoliques, ou pour mieux parler, d'humides, de chaudes, de froides & de ſéches. Ces qualités ne ſont pas ordinairement ſeules, elles ſont accompagnées d'une autre qui ne leur eſt pas incompatible, ainſi les ſanguines ſont chaudes & humides, les bilieuſes, chaudes & ſéches; les pituiteuſes, froides & humides, & les mélancoliques, froides & ſéches. Or, de tous ces tempéramens il n'y a que les ſanguines qui peuvent ſervir à mon ſujet: mais ce ſont ces tempéramens ſanguins qui participent un peu de la bile ou de la mélancolie, d'où naiſſent des humeurs & des inclinations fort différentes. Car la femme ſanguine-bilieuſe, c'eſt-à-dire, la chaude & humide, qui aura un peu de bile mêlée parmi ſon ſang, ſera gaie & badine: & la ſanguine-mélancolique, c'eſt-à-dire, la chaude & humide, où la mélancolique aura un peu de part, ſera timide, mélancolique & ſérieuſe.

Le ſang qui eſt la liqueur dominante dans le tempérament de ces deux femmes ſera plus ſubtil, plus ému & plus fluide dans la folâtre que dans la timide: ſes eſprits ſeront plus clairs, plus mobiles, & plus obéiſſans à l'ame, parce que la bile, qui, ſelon le ſentiment des Médecins, eſt

la partie la plus chaudes, la plus féche, & la plus légere du ſang, y ſera mêlée d'une maniere à ne pas nuire à la ſanté : au lieu que le ſang de la mélancolique ſera plus épais & plus terreſtre, & moins propre à s'agiter ; ſes eſprits ſeront auſſi plus ténébreux ; moins mobiles, plus rebelles aux ordres de l'ame : parce que la mélancolie, qui eſt une liqueur la plus épaiſſe du ſang, ſera une bonne partie de ſa maſſe.

Je ne prétends point parler ici de ces mélancoliques malades, qui ont l'imagination troublée, & qui ſont véritablement folles, ni de ces autres mélancoliques froides & féches, qu'il faut inceſſamment pouſſer pour les faire agir, mais de ces mélancoliques qui ont le ſang chaud & ſec, & qui ſelon l'aveu d'*Ariſtote*, & ſelon l'expérience même, ſont des perſonnes ſages & ſpirituelles, celles qui ont ce tempérament ne ſont ni ſi triſtes, ni ſi mornes, que le peuple ſe le perſuade : au contraire, elles ſont gaies & enjouées par le ſang, qui domine dans leurs veines ; mais, à la vérité, elles ne le ſont pas tant que les bilieuſes.

Je ne prétends pas auſſi parler ici de ces tempéramens de femmes fort ſanguines qui n'ont que cet ou huit jours de libre pendant un mois, & qui ſont ſujettes pen-

dant 20 ou 22 jours à des écoulemens ennuyeux, comme étoit Mademoiselle de Linge .... qui de plus sentoit le bouc dès l'âge de 12 ans : qui sont bonnes & pacifiques, & qui dans leur extrême vieillesse deviennent stupides & hébetées ; mais seulement de celles qui n'ont leurs régles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites & enjouées, & qui dans un âge décrépit ont les sens aussi rassis ; que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Après avoir fait toutes ces distinctions de tempéramens, examinons à cette heure les signes qui conviennent en général à ces deux complexions, & ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines-bilieuses ont des signes communs qui peuvent convenir aux sanguines-mélancoliques. Les unes & les autres sont de toute sorte de taille : il y en a de grandes, de médiocres & de petites : toutes deux sont belles ou laides, l'une & l'autre ont des grosse veines aux bras & aux mains, & du poil au chignon du col & le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de sa marque, & leur a imprimé sur les joues & sur les lévres le caractere de sa cruauté. Leurs pomettes de joue sont rouges com-

me des roses, & leurs lévres comme du corail; elles sont au coucher fermes & un peu séches, & la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide & fade, ni le coloris du teint plâtré & dégoutant.

Il n'en est pas ainsi des autres marques particulieres, qui distinguent le filles bilieuses-sanguines d'avec les sanguines-mélancoliques. Celle-là ont un sang plus délié & plus fluide, au lieu que celles-ci en ont un plus grossier & plus visqueux. Dans celles-là la bile se fait connoître par ses effets, c'est-à-dire, une proportion du sang la plus chaude & la plus séche, & dans celles-ci la mélancolie, c'est-à-dire, une bile brûlée, & un sang épais, qui est beaucoup plus chaud & plus sec que la bile, dont souvent elle est faite. Celles-là ont un feu qui brûle, comme dans de la paille; & celles-ci en ressentent un autre, qui est allumé dans leurs entrailles comme dans du bois verd, qui, bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ni de lumiere que l'autre, a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'est donc du sang que naissent les différences que nous observons dans ces deux sortes de tempéramens, & que nous découvrons dans le corps & dans l'aîne de ces deux filles.

D'ailleurs bien qu'elles ayent toutes deux de l'embonpoint, cependant la bilieuse ayant un sang plus délié, plus actif & plus pétillant, & ses actions étant plus badines; de plus, dissipant plus de sang que l'autre, elle doit aussi être plus maigre, & ses régles ne doivent couler que trois ou quatre jours de suite, & encore en fort petite quantité: au lieu que les régles de la mélancolique coulent plus abondamment pendant sept ou huit jours, & parce que le sang de celle-ci est plus épais & moins actif; que sa vie est plus sédentaire qui ne lui permet pas d'en faire une si grande dissipation, & d'ailleurs qu'elle dort d'avantage, ses actions doivent aussi être plus lentes, & son embonpoint plus accompli.

Au reste la bilieuse a ordinairement la tête petite & les cheveux blonds ou châtins; mais la mélancolique l'a un peu plus grosse & mieux faite, & son poil & ses cheveux sont noires: & comme la sanguine-bilieuse est plus sujette que l'autre à toucher dans les foiblesses de son sexe par la force de son tempérament. Les anciens Romains avoient accoutumé de dépeindre les Courtisanes avec des cheveux & des perruques blondes, & les sages Matrones avec de noires:

témoins *Pétrones*, qui dans ſon hiſtoire ſatyrique donne des treſſes blondes à *Lepida*, à *Agrippine* & à *Poppée*, les trois plus grandes Courtiſanes de leur tems. De plus, la ſanguine-bilieuſe a une gorge médiocre & des tétons fermes qui ne ſe touche point, & qui ſemblent être comme collés à ſa potrine : mais la ſanguine-mélancolique a une groſſe gorge, & ſes mammelles durent ſe touche & ſe baiſent l'une l'autre pour nous marquer ſes inclinations ſecrettes & amoureuſes.

Si ces deux jeunes filles ſont diſtinguées par des ſignes eſſentiels que l'on obſerve dans leur corps ; elles ne ſont pas différentes par les diverſes paſſions qui occupent leur ame.

La fille ſanguine-bilieuſe eſt de ſon naturel agiſſante & légere, hardie & enjouée, inquéte & inconſtante ; elle chante, elle danſe, elle folâtre toujours : jamais en repos, toujours badine. L'amour paroît à découvert dans ſes yeux & ſur ſon viſage, comme il eſt dans ſon cœur : enfin, c'eſt la ſincérité même & la candeur. Que ſi un homme lui plaît, d'abord elle s'engage à l'aimer. Alors ſon feu eſt violent, mais il ne dure pas. C'eſt un feu de paille, dont

l'activité est bientôt ralentie. Le premier venu la persuade aisément, & lui fait changer de dessein, de sorte qu'elle se fait autant d'Amans qu'il y a de personnes qui lui plaisent. Son tempérament est la cause de ses inclinatious. Les esprits de son sang, qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir, sont toujours émus avec violence au moindre objet qui se présente. Ils ne trouvent point d'obstacle dans sa petite tête qui les arrêtent, & ils ne demeurent point où la raison réside. C'est ce qui la fait résoudre trop promptement, & juger avec trop de précipitation. Elle ne regarde jamais l'avenir, elle n'envisage que le présent, qui passant fort vite, n'est accompagné que de fort peu de circonstances : aussi se répent-elle souvent de ses desseins, & se trompe presque toujours dans le commerce de la vie.

Toutes ces légeres inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait meilleur grace & moins de contrainte que l'autre : & quoiqu'elle soit fort enjouée & fort libre au-dehors, elle est pourtant fort modeste & fort retenue audedans. Ce n'est pas une gayeté de malade qui rit en mourant, & qui est un signe des ordures qui l'ont excité. Sa joie & sont enjoûment marquent la tran-

quillité de ſon eſprit, le repos de ſon ame, la ſageſſe & la vertu qui ne ſe lient jamais qu'avec l'innocence & la ſimplicité : & ſi elle eſt ſi facile à perſuader, elle eſt aſſurément fort difficile à prendre.

J'avoue que c'eſt un des malheurs du ſiécle de n'oſer badiner ſans que l'on s'en plaigne, & ſans que l'on en médiſe comm eſi l'eau dormante étoit meilleure à boire que celle qui court. En vérité, ces aimables perſonnes méritent nos reſpects. La naïveté de leurs actions nous charme, & la ſincérité de leurs ſentimens nous enchante. Les Eſprits du ſang de cette jeune fille toujours émue, enflamment ſon cœur par la vîteſſe de leurs mouvemens : ils échauffent ſon cerveau par le paſſage, qu'ils y font avec précipitation : en un mot, ils mettent tout ſon ſang dans un mouvement précipité, ce qui eſt la cauſe de l'inconſtance & de l'enjoûment de la Belle.

C'eſt donc ſon tempérament qui la rend légere, non vicieuſe, gaie, non évaporée, ſimple & non ſtupide. Si par hazard elle s'attache à un homme pour le mariage, elle le fait plutôt par conſidération & par obéiſſanee que par ſa propre inclination : & comme elle entre dans un état où le badinage en fait

l'essence, jugez si l'amour qui n'est qu'un enfant, & qui se plaît toujours à badiner, n'augmentera pas son inclination enjouée ? Elle folâtrera même jusques entre les bras de son mari, quand elle se soumettra aux ordres que la Nature lui a imposé pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne sera pas plus en repos que son ame, qui pourtant ne s'égarera jamais par les plaisirs excessifs du mariage, ses membres ne deviendront jamais immobiles ni froids, parce que son cœur ne sera point navré par l'excès des contentemens amoureux : si sa voix est quelquefois chancellante, ses soupirs suffoquans, sa parole mourante & entrecoupée, il ne faut qu'en accuser l'amour qui la blesse, mais qui ne la fait pas mourir. Sa légereté naturelle qui ne lui permet pas de s'attacher fortement à son mari, lorsqu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exemte de corps mortels de l'amour.

Mais la fille sanguine-mélancolique a bien d'autres inclinations que celle-là. Son ame est bien plus constante & moins légere. Quand elle badine, c'est avec plus de retenue, quand elle chante ou danse, c'est avec plus de modestie. Si l'amour paroît dans ses yeux & sur son

visage, c'est d'une maniere forte & assurée, qui marque bien qu'il s'est emparé de son cœur, & qu'il y loge comme dans son trône. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager si-tôt à la vûe d'une personne qui lui plaît. Elle y pense long-tems avant que d'aimer. L'amour touche long-tems son cœur sans l'échauffer, & quand il l'échauffe par son feu, qui a de légers commencemens, elle en ressent insensiblement la chaleur qui croît toujours. Et quand ce feu est une fois allumé, il est ardent & même violent; c'est un feu dans du bois verd & dans une matiere épaisse qui ne s'éteint pas si-tôt. Il n'y a ni persuasions, ni raisons assez fortes qui puissent détourner cette fille d'aimer, quand elle est une fois attachée à un homme qu'elle estime. C'est un effet de sa complexion qui la rend si constante dans ces desseins, & si résolue dans ses entreprises.

Son sang & ses esprits bouillans qui coulent lentement dans ses veines, font tant d'impression sur son cœur & sur son cerveau, que toutes les parties de son corps s'en ressente également. Le feu qui l'anime est dans une matiere si tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'a-

près l'avoir consumée. De-là vient qu'elle consulte avec raison, qu'elle raisonne avec prudence, & qu'elle s'abandonne avec discrétion. Elle se perd bien loin dans l'avenir, & y va chercher des plaisirs pour s'assurer de son bonheur qu'elle grossit toujours. Sa prudence la rend malheureuse. Elle est ingénieuse à se tourmenter. L'espérance la flatte & lui fait voir des voluptés excessives ; ainsi elle trouve des plaisirs réelles par la force de son imagination, qui ne sont véritablement qu'imaginaires. Les circonstances infinies de l'avenir embarrassent son ame amoureuses ; & pour n'être point trompée, elle se feint des contentemens dans toute leur étendue. Son imagination vive est échauffée par le désir extrême de la jouissance. Son esprit même que j'ai nommé ailleurs intelligence, semble extrêmement emporté par les émotions de son ame, qui est la partie spirituelle la plus basse & plus voisine des sens. Ses rêveries en amour sont extravagantes ; elles vont jusqu'à l'extase, d'où elle ne sortira pas si-tot, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle. Car comme le démon se mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forme l'orage, pour causer quelque part du désordre,

s'il en faut croire nos Démonographes: ainſi l'amour ſe mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée pour leurrer le beau ſexe, ſous l'eſpérance d'un bonheur ou de quelque grand plaiſir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille eſt ſi violent, qu'elle tomberoit ſans doute dans quelque déſordre odieux pour ſon ſexe, ſi la timidité & la crainte n'étoient de puiſſans obſtacles pour s'oppoſer aux effets de ſa paſſion amoureuſe. Sa timidité naturelle eſt même une marque de ſon eſclavage amoureux, & du trouble qu'elle ſent au-dedans. Et ſi elle paroît retenue, elle n'eſt pas innocente. Les ames les plus diſſimulées ſont celles qui ſont les moins vertueuſes, parce que le maſque dont elles ſe couvrent, empêche que l'on ne découvre ce qu'elles ſont veritablemeut.

Si nous cherchons la cauſe de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons ſans doute que ſon ſang chand & groſſier, ſes eſprits brillans & agités, ſont la ſource de toutes ſes paſſions: car ſon ame amoureuſe qui ſe ſert de ces eſprits enflammés pour l'uſage de ſes paſſions: car ſon ame amoureuſe, qui ſe ſert de ces eſprits enflammés

pour l'uſage de ſes paſſions, les excite avec tant de force dans ſon cœur qu'il en eſt lui même fort ému & fort échauſſé, & puis le cœur agitant encore dans ces petites cavités ces mêmes eſprits, les rend encore plus chauds & plus pénétrans, ſi bien qu'étant enſuite dardés avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranle ſes petites fibres qui excitent l'imagination. C'eſt donc par ce moyen du feu du cœur, & par la vivacité de l'imagination qu'il ſe fait une multiplication & un concours d'eſprits qui accable, pour ainſi dire, le cœur & le cerveau de cette jeune perſonne. Il eſt vrai que ces parties ſe déchargent ſur leur propres canaux de ce qui les trouble ſur les autres parties du corps, & principalement ſur les parties naturelles de cette fille, où ces eſprits font une telle impreſſion, qu'il n'eſt pas aiſé de détruire la ténacité de la matiere, dont ils ſont faits, & dont l'ame ſe ſert pour exécuter ſes paſſions.

Si par hazard on parle de mariage à cette fille, alors tout eſt en trouble chez elle, elle devient rêveuſe, morne, chagrine, & plus timide qu'à l'ordinaire. Ces déſordres ſont des marques aſſurées que l'amour fait du ravage dans ſon cœur. Alors elle déſire avec empreſſe-

ment ce qu'elle refuſe avec crainte. Enfin, ſi l'amour l'emporte ſur ſa rapidité, & qu'elle conſente à ſe jetter entre les bras d'un homme, ſa timidité naturelle refuſera toujours des faveurs, qu'elle voudra bien laiſſer prendre, afin d'accuſer ſon conſentement par la force. Alors l'amour extrême lui ôtera les forces, & s'emparant entierement de ſon cœur, la laiſſera froide & immobile comme un glaçon, faute de chaleur & d'eſprits qui n'auront été précipité que dans ſes parties naturelles, pour obéïr aux ordres de la Nature. Que ſi alors elle donne quelque marque de vie, ce n'eſt que par des ſoupirs & des ſanglots entre-coupés, & ſon extaſe eſt ſi grande, qu'elle n'a pas même ſenti les commencemens des voluptés qui l'ont cauſée.

C'eſt donc le ſang & ſes eſprits qui étant de différente nature, font la variété de la complexion de ces deux perſonnes. Car s'il eſt vrai que les plus timides engendrent plus de ſang & plus d'humeurs ſuperflues, parce qu'elles aiment plus l'oiſiveté & le repos, il ſera auſſi vrai de dire qu'elles font plus de ſemence, & que par conſéquent elles ſont plus amoureuſes : témoin les Lapines, qui étant les plus timides des animaux, ſont auſſi les plus amoureuſes & les plus fécondes, elles

n'ont pas si-tôt mis bas qu'elles conçoivent une autrefois, ou qu'elles ont déjà conçu. Cela est si assuré, qu'*Ovide*, qui est le maître en l'art d'aimer, a dit adieu à l'Amour si l'on bannissoit l'oisiveté, & que *Théophraste* a défini l'Amour par *une affection d'une ame paresseuse*. C'est sans doute dans cette vûe que deux fameux Sculpteurs de l'Antiquité, *Carracus* & *Phidias*, firent *Venus* d'une même inclination par la posture qu'ils lui donnerent; car l'un la fit assise, & l'autre lui donna une tortue sous les pieds.

Il n'en est pas de même des gayes & des enjouées, elles sont plus séches & n'engendrent pas tant d'excrémens, elles n'ont pas le tems de demeurer en repos, ni de rêver à l'amour; si elles sont amoureuses, elles ne le sont qu'avec inconstance, à cause de l'activité de leur sang, & de la multiplicité des objets qui leur plaisent. Ainsi je puis véritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjouées.





CHAPITRE XI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à se les conserver.

IL n'étoit pas, ce me semble, besoin que Dieu contraignît les deux sexes par des commandemens séveres à s'aimer l'un & l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs, en nous créant, des desirs suffisans pour nous porter à aimer. Témoin *Adam*, qui n'eut pas plûtôt vû *Eve* qu'il en devint amoureux, & je pense que les caresses qu'il fit à sa femme furent les premieres occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent, aussi-bien que dans la suite, puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. *Eve* de son côté n'en fut pas moins émue, sa flamme s'augmenta par les feux de son mari, & l'Amour qui n'étoit alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux comme il fait présentement avec nous.

Que si Dieu a fait des préceptes pour nous engager à aimer. Il faut croire que

ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclination de part & d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs, mais il se trouva dans la suite des tems des personnes si barbares & si humaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel & ces flammes innocentes par une injustice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles que de haïr plûtôt que d'aimer. La plûpart sont d'une autre humeur, & ils se trouvent souvent si indispensablement obligés à aimer par une inclination secrette & naturelle, qu'ils cesseroient plûtôt d'être, qu'ils ne cesseroient d'aimer. La femme principalement est de cette complexion, elle aime naturellement, elle n'a qu'à voir un homme pour avoir d'abord de l'estime pour lui, parce qu'il est d'un autre sexe : aussi est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont applleée un *Animal sociable.*

Comme elle est faite d'une matiere plus douce & plus polie que celle de l'homme, elle a aussi des parties plus molettes & plus tendres. Son cœur est plus porté à la compassion que le nôtre, & sa pitié s'etent souvent jusqu'à soulager nos langueurs, quand il y iroit même de la perte de sa réputa-

tion & de sa vie. Elle auroit de la penie à voir un homme prosterné à ses pieds, sans le relever aussi-tôt, pour l'ambarrasser ensuite avec des soupirs réïtérés, ou des larmes abondantes, qui sont des marques évidentes de sa tendresse. Aussi nous avons remarqué ailleurs qu'elle aimoit avec plus de force & de constance que l'homme, & qu'il sembloit que la Nature lui eût fait un cœur propre pour aimer, si bien que les Historiens ne nous ont jamais parlé des femmes *Misantropes*, comme ils ont fait de plusieurs personnes.

D'ailleurs, l'envie déréglée qu'elles ont de se rendre immortelles par les moyens de la génération, est encore une puissante cause qui les oblige à aimer; & parce qu'elles ne sçauroient engendrer seules, elles cherchent avec empressement une compagne avec qui elles puissent se lier étroitement, & par la jonction de leurs feux, produire une étincelle qui soit la cause d'un autre feu, qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux fables que l'Antiquité nous a débitées, lorsqu'elle nous a fait connoitre des exemples de productions extraordinaires, & qu'elle a publié que ses Dieux & nos hommes avoient fait leurs semblables, sans le commerce

merce d'un fexe différent. Cela me paroît fi impoffible, que j'ai deffein de faire un difcours, lorfque je traiterai des Incubes, pour défabufer ceux qui penfent qu'il y en a qui peuvent engendrer fans le fecours & fans le mêlange d'un fexe différent.

D'autre part, la femme étant naturellement fort humide, elle engendre auffi beaucoup de fang & de femence, dont fouvent elle ne fçauroit fe débarraffer toute feule. Elle fe trouve quelquefois fi chargée de cette derniere humeur, pour ne rien dire de la premiere, qu'au rapport de *Galien*, il a fallu ufer d'artifice & de remèdes à l'égard de quelques-unes, dont l'état ne permettoit pas les carreffes des hommes, pour les débarraffer de cette matiere importune. C'eft cette femence qui leur caufe tant de maux, quand elle eft retenue ou corrompue dans fes receptacles & dans fes cornes, ou quand elle en fort par l'ouverture frangée de fes trompes, pour fe répandre dans la cavité du ventre. C'eft elle qui trouble l'imagination, qui déprave la mémoire, qui ruine la raifon, & qui contre les loix de la Nature, arrêtant le mouvement du fang, ou le faifant bouillonner, rend les femmes froides, ftupides, & même ex-

taſiées, ou emportées, hardies & maniaques. Enfin, c'eſt-elle qui rend quelquefois leur corps tremblant & convulſif, ſi bien que la Nature, qui par un inſtinct ſecret leur a montré un remède aſſuré pour leur maux, leur inſpire un déſir ardent de ſe joindre amoureuſement à un homme: & c'eſt cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empreſſement, ſans ſçavoir ſouvent ce qui les porte à aimer.

Au reſte, la paſſion d'aimer ne ſeroit pas ſans doute ſi violente, ſi la Nature n'avoit établi dans les careſſes des femmes avec les hommes des plaiſirs qui ſurpaſſent toutes les autres voluptés par la ſenſibilité des parties nerveuſes & naturelles de la femme, & ſi elle n'avoit continué ces mêmes plaiſirs hors des embraſſemens amoureux. Car quand il eſt queſtion d'aimer, la femme a une imagination ſi vive & ſi obéiſſante aux ordres de l'amour, que ſouvent ſes parties amoureuſes ſont échauffées, & plus irritées dans l'abſence que dans la préſence même d'un homme. Ainſi la volupté étant continuelle dans les femmes amoureuſes, ſoit par la force de leur imagination, ou par des careſſes véritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaiſi ner iſoit une puiſſante cauſe qui les oblige à amer.

Mais encore la femme qui eſt foible de ſon naturel, & qui ſelon le ſentiment de *Platon*, pourroit être mis au rang des animaux irréſonnables, n'enviſage ſouvent que la volupté pour l'unique but des embraſſemens amoureux. Son action étant d'elle-même une action animale, ne fomente dans ſon eſprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom, & comme le plaiſir eſt oppoſé à la douleur que la Nature abhorre extrêmement, la femme ne conſidére la volupté dans ſes careſſes amoureuſes que comme l'unique remède à ſes maux.

Enfin, elle a encore une raiſon auſſi civile que naturelle qui l'oblige à aimer. La Nature l'a fait auſſi foible que timide, c'eſt pour cela qu'elle eſt contrainte de chercher ailleurs que dans ſoi-même, de la force pour ſe défendre contre ſes ennemis, & de l'appui pour ſe ſoutenir dans les occaſions. La ſoumiſſion qu'elle fait paroître dans l'action amoureuſe, & la foibleſſe de ſa taille, marquent aſſez qu'elle a beſoin du ſecours & de l'appui d'un homme : ajoutez à cela qu'elle a un eſprit fort léger qui demande de la prudence pour être utile à quelque choſe. C'eſt une girouette qui tourne au moindre vent, & qui ſeroit ſans doute emportée par la

tempête, si la verge qui la soutient ne la retenoit.

Que l'on ne me dise pas qu'il y en a aujourd'hui d'assez fortes pour gouverner des Royaumes entiers que la loi a fait tomber en quenouille, & qu'autrefois les Amazones, qui entreprenoient des guerres sanglantes, & qui en rapportoient d'heureuses victoires, n'étoient ni foibles ni timides. Car l'expérience de tous les jours nous fait voir qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui sont les seules Reines d'un grand pays ne gouvernent ordinairement que par l'avis des Grands de la Nation; & quoique *M. Petit* nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazones, cependant elles ne conviennent ni à notre climat, ni à notre façon de faire, ni à nos tempéramens, la force & la hardiesse n'étant attachées naturellement qu'aux hommes de nos régions.

Il est donc vrai que la femme est plus timide & plus foible que nous, & qu'elle a aussi des inclinations plus fortes que nous à aimer: & puisqu'elle a pris naissance d'une de nos côtes, comme nous le marque l'Ecriture, & que tout retourne, selon l'ordre de la Nature, dans le lieu d'où il est sorti, il est bien raisonnable que la femme aime l'homme, & qu'elle se joi-

gne naturellement à lui, pour se remettre dans la place qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme, il ne lui est pas difficile d'aimer une femme qui l'aime : on a autant d'inclination pour elle, qu'elle en a pour nous. Il ne faut que lui marquer de la douceur pour l'obliger à aimer. Ce sont des mouches qui se prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaisance la rend soumise. Faites ce qu'elle veut, c'est la gagner avec un peu de peines. Mais l'assiduité que l'on a auprès d'elle la rend esclave ; car comme elle est de la Nature des enfans qui aiment toujours à badiner quand ils en trouvent l'occasion, ainsi quand la femme manque de jouet pour s'ébattre, souvent elle cesse d'aimer. Enfin, la pudeur lui étant quelque chose de naturel, elle désire laisser prendre ce qu'elle ne veut pas donner. En vérité, un homme timide ne s'accorde guères alors avec la timidité d'une femme, il faut qu'il l'attaque hardiment, & qu'elle se défende avec foiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aimer réciproquement, puisque l'Amour est l'arche de l'amour, & que dans le pays amoureux l'on ne change jamais de monnoie. Mais il est très-difficile de se conserver l'estime, que l'on s'est accquise auprès

d'une Belle. Car, ſi ſe conſerver les bonnes graces dépendoit de la Nature, qui agit toujours régulierement, je croirois qu'il ſeroit auſſi aiſé de ſe les conſerver que de ſe les acquérir; mais comme il ne dépend que du caprice & de la légereté d'une femme de nous continuer ſes faveurs, il faut eſpérer de les perdre ſouvent, & même quelquefois dès le moment que nous les avons acquiſes.

L'orgueil & la vanité des femmes ſont la véritable cauſe de cette perte. Elles s'imagine qu'elles ſont ce qu'elles ne ſont pas. Il leur ſemble que leur régne eſt éternelle, & qu'elles ſeront toujours belles, agréables & maîtreſſes, comme elles étoient autrefois : mais l'homme qui aime naturellement ſa liberté, a de la peine à ſe ſoumettre longtems à une Belle; & comme cette ſoumiſſion lui ôte un peu de ſon droit, il s'échappe quelquefois, il ſe dérobe; & ce qui pis eſt, il ſe dégoute d'une même perſonne, ainſi il déplaît à la Belle, qui le chaſſe comme un perfide & un inconſtant, & comme indigne de ſon amour.

D'ailleurs la femme qui aime beaucoup eſt fort impatiente, elle voudroit que ſa paſſion fût aſſouvie dès qu'elle la preſſe, & ſi un homme épuiſé, qui

ne l'aura mise qu'en appétit, s'absente pour se rétablir de ses langueurs, tout est perdu. C'est *Poppée* qui s'allarme de l'absence de *Néron*, ou *Agrippine* de celle de *Crépérius Gallus*. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence, autrement il s'offense & il se plaint. Toujours badiner & caresser c'est son affaire; si l'on n'est pas assez prompt à lui accorder tout ce qu'elle demande, l'inquiétude la prend, & l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son Amant, qui d'ailleurs lasse du caprice & de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne pour en chercher une autre, qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer, & pendant que sa pudeur couvre sa passion, sa passion excite ses humeurs dans ses parties naturelles, d'où souvent naissent des vapeurs malignes & déliées, qui éguisent son imagination, & qui la rendent plus amoureuse qu'elle n'étoit auparavant. Dans cette fougue de passion elle n'est plus à elle-même: quoiqu'il en coute elle veut être satisfaite. Et si un homme veut alors se servir d'elle comme de remède, ou qu'étant un peu indisposé, soit par la maladie

ou par l'âge, il ne puiſſe fournir aux plaiſirs de la Belle, tout eſt perdu. Point d'excuſe pour lui; on s'en laſſe, on s'en dégoute, & l'on cherche ailleurs un autre, qui par la nouveauté s'acquitera mieux de ſon devoir, mais qui quittera enfin la partie par les épuiſemens exceſſifs qu'il ſouffrira avec cette femme amoureuſe.

La jalouſie ſuit de bien près ſon infâme volupté, elle penſe qu'on eſt toujours prêt à ſatisfaire ſa paſſion, & quand on ne l'eſt pas, elle s'imagine que l'on fait ailleurs des débourſés, au lieu d'en faire chez elle. Alors elle ne peut voir ſon Amant qu'elle ne murmure, qu'elle ne ſe plaigne, & qu'elle ne devienne triſte, morne, chagrine & inſupportable. Elle voudroit toujours aſſujettir un homme auprès d'elle, & le tenir toujours en priſon. Mais comme il ne peut long-tems ſouffrir ſes chaînes & ſon eſclavage, il s'échappe, il fuit, & cherche ailleurs de quoi ſe divertir. Alors la jalouſie augmente, ſouvent elle ſe change en rage & en déſeſpoir, & alors on trouve la Belle plûtôt diſpoſée à la vengeance qu'à l'amour. Cet objet n'eſt plus aimable, c'eſt un démon viſible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur préſentement.

Enfin, ſon opiniâtreté eſt ſans exemple.

On n'a qu'à lui marquer sa volonté, pour obliger à faire le contraire. Si l'amour par ses enchantemens ordinaires cachoit tous les défauts de cette femme, on se laisseroit surprendre à ses artifices, mais comme sa passion est trop violente pour feindre, on désille enfin les yeux, & l'on s'ennuie d'être esclave d'une Belle qui est si capricieuse & si incommode : & quoique l'on ait pû faire pour conserver ses bonnes graces, elle est si bourrue & si inégale, qu'il est impossible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque espéce de vertu, elle est vicieuse, & les circonstances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable. Enfin quelque amoureux que soit un homme, il ne peut long-tems se plaire auprès d'une femme, qui a de semblables défauts : & comme la plûpart des femmes approchent fort de la complexion de celle-ci, il me semble qu'il me sera permis de conclure, qu'il est plus difficile de se conserver les bonnes graces d'une femme, que de se les acquérir.





CHAPITRE XII.

Si la Belle plaît plus que la Complaisante.

SOuvent il faut un ſiécle entier pour faire naître une belle Perſonne, parce que la Nature a beſoin pour cela de tant de parties proportionnées les unes aux autres, & tant de conditions différentes du côté de ceux qui l'engendrent, qu'il eſt bien difficile qu'elle y réuſſiſſe. Souvent l'ame des parens n'eſt pas toujours dans des diſpoſitions convenables, & la matiere dont les hommes ſont faits, n'eſt pas toujours inflexible pour lui obéïr : ſi bien que je ne m'étonne pas s'il y a ſi peu de belles perſonnes au monde.

La beauté ne conſiſte pas ſeulement dans la juſte proportion de toutes les parties du corps, mais encore dans la ſanté, dans la jeuneſſe & dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie & blanche, & outre cela quelques parties du corps vermeilles, comme du corail rou-

ge. La bonne grace eſt encore tellement eſſentielle à la beauté par la conduite du mouvement du corps, & principalement du viſage & des yeux, qui ſont les truchemens de l'ame, que ſouvent c'eſt cette ſeule bonne grace, qui faiſant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer. Mais la beauté n'eſt point parfaite, ſi l'ame n'a ſes agrémens, & ſi une belle perſonne n'eſt point la maîtreſſe de ſes paſſions.

Le Cardinal *Cajetan*, & le Philoſophe *Socrate*, les plus laids hommes du monde, ſçurent ſi bien embellir leur ame par la modération de leurs paſſions,qu'ils ſe ſont fait aimer de ceux qui euſſent eu de l'averſion pour eux, s'ils ne les euſſent regardés que par les yeux du corps.

C'eſt cette beauté parfaite du corps & de l'ame, qui, procédant de la Divinité, nous perſuade aiſément, ſans rien dire. Elle attire promptement nos yeux, & en même temps par une tyrannie ſecrette, elle ſe rend maîtreſſe de nos volontés. Elle eſt placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme nous l'avons dit au Chap. 11. de ce Livre, mais elle paroît principalement dans le viſage & dans les yeux, où l'ame ſe repreſente elle-même, & où la beauté a établi ſon trône;

auſſi les Peintres n'ont accoutumé que de nous peindre le viſage, parce qu'il eſt ſeul l'abrégé de tout l'homme, & que c'eſt par-là qu'en diſtinguant ſes traits, nous connoiſſons les différences des hommes.

Cette beauté ne ſe conſerve ni par des voluptés exceſſives, ni par des contentemens réïtérés : au contraire, elle en eſt ternie, & ſouvent effacée. Le feu flétrit une belle fleur & en détruit l'éclat, il n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui puiſſe long-tems conſerver ſa beauté : il en eſt de même d'une belle femme, que le feu de la concupiſcence deſſéche peu à peu, au lieu que la tempérance la conſerve long-tems dans un même état.

C'eſt cette beauté qui a eu depuis le commencement du monde juſqu'à préſent tant de crédit dans le commerce des hommes. Elle nous entraîne en dépit de nous, quelque forts & quelque conſtans que nous ſoyons, ſi bien que nous ſommes auſſi-tôt vaincus par l'approche d'une belle perſonne que nous ſommes forcés à aimer, ſi elle eſt d'un ſexe différent au nôtre, la Nature par des flammes ſecrettes qu'elle a excitées dans nos cœurs, nous y entraîne avec beaucoup plus d'empreſſement.

Il ne faut pas s'étonner ſi nous ſommes naturellement portés à aimer la beauté,

puisque selon le rapport des Poëtes, les Dieux qui ne combattirent jamais entr'eux pour qui que se soit, eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'*Helene*. Les Déesses ne furent pas plus d'accord qu'eux sur ce même sujet, & jamais elles ne se fussent cédé le droit qu'elles prétendoient avoir, si *Pâris* n'eût décidé là-dessus, & s'il n'eût prononcé en faveur de *Venus*, comme étant la plus belle & la plus agréable des trois Déesses amoureuses.

Ce n'est point de la beauté trompeuse & masquée, dont je prétends parler ici. L'artifice ne convient point à un beau visage, & si la Nature lui a donné quelques agrémens, le fard efface & ternit ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui est le plus beau & le meilleur, les mouches à miel, qui nous donnent une si agréable liqueur, ne nous paroissent pas si belles que les Cantharides, qui par leur faux brillant cachent un venin mortel, qui nous ronge les entrailles, si nous en usons. La beauté ne prépare que des regrets & un ennui mortel, pour le tems où elle n'existe plus. En voulez-vous sçavoir la raison? c'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources; tant que dure

ſon éclat, une femme ſeroit conſidérée ; elle ſe flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle ſolitude affreuſe quand l'âge vient à lui ravir le ſeul mérite qui la faiſoit valoir.

Ce n'eſt donc pas cette beauté fardée & apparente que nous voulons aimer, c'eſt cette beauté ſimple & naturelle, qui de l'ame ſe communique au corps, & qui nous charmes ſi fort, quand nous la regardons de fort près.

Après avoir examiné la beauté dans ſa nature & dans ſes effets, voyons maintenant ce que c'eſt que la complaiſance, & quis nous nous déterminerons à aimer une belle femme ou une complaiſante.

La complaiſance eſt tellement néceſſaire dans le commerce des hommes, que ſi elle en étoit bannie, toutes converſations deviendroient des diſputes & des querelles, & au lieu de la douceur & de la franchiſe, dont la Nature nous a fait préſent, nous n'aurions parmi nous que de la flatterie & des déguiſemens. Sans l'art de plaire, tout ſeroit en confuſion dans la ſociété des hommes. La complaiſance eſt une *charité civile*, qui loue ſans flatter, qui corrige ſans offenſer, qui guérit ſans bleſſer, & qui ôte l'amertume des remèdes, ſans en détruire la vertu.

C'est elle qui encourage les timides, qui enseigne les ignorans, qui releve les scrupuleux, & qui fortifie les foibles. Le jugement & la discrétion ne l'abandonnent jamais, elle est sage dans ses entreprises, avisée dans ses paroles, prudente dans ses desseins, franches dans ses actions, égale dans ses pensées; enfin c'est une vertu secrette qui charme les cœurs des plus grands & des plus petits esprits. Je puis la comparer à un aiman qui attire le fer, quelque résistance qu'il fasse, je veux dire, qu'elle ménage comme elle veut les esprits des plus grossiers. Elle n'est ni aveugle ni muette, comme quelques-uns l'ont dit, elle a des yeux pour remarquer les vertus & les vices, & une langue pour louer sans flatterie & pour blâmer sans rigueur. C'est une douceur naturelle qui convient bien aux deux sexes, mais principalement à celui qui est le plus beau. Elle le rend amoureux sans crime, libéral sans prodigalité, & complaisant sans dissimulation. Il n'y a que les grandes ames qui sont complaisantes de la sorte, & c'est cette complaisance que j'ai dessein de mettre en parallele avec la beauté, pour sçavoir laquelle des deux nous charme & nous enchante le plus.

Ce n'est pas de la lâche complaisance

dont je veux m'entretenir présentement. Elle eſt un art qui trompe agréablement, qui charme & qui empoiſonne en même tems tout le monde. C'eſt une agréable meurtriere dont les bleſſures nous plaiſent & nous font mourir. Elle eſt le partage des petits eſprits du peuple, témoin le foible *Achab*, dont parle l'Ecriture, lequel n'aima que des Prophêtes flatteurs & complaiſans, mais auſſi qui en fut trompé dans la ſuite. L'expérience nous fait voir que les faux complaiſans nous flattent pour nous détruire, & qu'ils reſſemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux ſur le dos, pour les jetter à terre, & pour les tuer enſuite. C'eſt cette complaiſance trompeuſe qui fait la guerre à la vertu, qui blâme avec les médiſans, & qui pallie le vice avec les impies & les débauchés. Elle dit que la Témerité eſt un grand courage, que l'Avarice eſt une œconomie, que l'Effronterie eſt une bonne humeur, que l'Eloquence eſt une babil, que la Modeſtie eſt une ſtupidité, & que la Franchiſe eſt une inſolence. Ce fut cette complaiſance qui fit prendre au lâche *Sardanapale* des habits de femmes pour conſerver avec elles, & qui obligea *Hercule* à laiſſer ſa maſſue pour prendre une quenouille à la perſuaſion d'*Omphale*. Ces foibleſſes furent ſans doute la cauſe

qu'*Heliogabale* fit un Edit contre les lâches complaisans ; par lequel il ordonnoit qu'ils fussent attachés à une roue, qui auroit un de ses rayons en l'eau, & qui tourneroit de la sorte, pour nous montrer par là l'inconstance & la molesse de leur vie.

Si *Agrippine* eût été traitée de la sorte pour l'infâme complaisance qu'elle eut pour *Bassianus*, elle eût assurément souffert un supplice proportionné à son crime : l'eau où elle avoit été plongée, auroit peut-être éteint le feu de sa concupiscence, qu'elle fit plûtôt assouvir, qu'éteindre par les caresses de son propre fils. En vérité, cette sale complaisance est bien représentée par de foibles roseaux qui plient à tout vent, & qui croissent dans la boue ; car elle est la nourrice des vices, comme la concupiscence est la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits esprits qui se laissent corrompre par cette basse complaisance. Les Sages se mocquent de ses souplesses, & méprisent ses finesses, ses inégalités & ses trahisons. Ce fut cette funeste complaisance qui fit pécher notre premiere mere, & qui entraîna *Adam* dans les désordres, dont nous sentons aujourd'hui les effets.

Ce n'est donc point de cette sotte complaisance dont je veux parler maintenant ;

ni de cette beauté rude & fade, que l'on trouve ordinairement parmi les femmes mal élevées, qui n'ont ni la bonne grace, ni les qualités de l'ame, qui font presque l'essence de la beauté dont nous parlerons.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il est aisé à cette heure de se déterminer sur la question proposée; sçavoir, si la belle nous charme plus que la Complaisante.

L'expérience nous fait voir que la beauté des femmes nous excite à les aimer: mais si cette beauté est accomplie par le mélange de la bonne grace & des belles qualités de l'ame, dont nous avons parlé ci-dessus, il n'y a ni charmes, ni enchantemens qui soient plus violens que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embonpoint, & leur beau visage, avec les autres parties de leur corps proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence notre volonte: mais si un je ne sçai quoi qui nous plaît, & qui accompagne leurs actions & le mouvement de leur corps, est inséparable de leur beauté, & que d'ailleurs elles ménagent avec empire leurs passions; c'est-à-dire, qu'elles soient vertueuses, prudentes, discretes, constantes, fidelles, complaisantes: en un mot, qu'elles soient sages, nous sommes alors

obligés à les aimer, & par raiſon, & par une pente ſecrete que la Nature nous a communiquée. J'avoue qu'il n'y a point au monde de filtres plus violens, ni d'enchantemens plus forts que cette beauté parfaite. Témoin la belle *Theſſalienne*, qui paſſoit pour ſorciere dans la Province où elle étoit, & qui ne paſſa pas pour telle dans l'eſprit d'*Olympia*, bien qu'elle eût enſorcelé le Roi *Philippes*, ſon mari. Cette Reine connut bien que ſa beauté, ſa bonne grace, ſa douceur & ſa complaiſance étoient les ſeuls filtres dont elle ſe ſervoit pour charmer les hommes, & ceux dont elle avoit uſé pour enchanter ſon mari. Quand même ces femmes n'auroient que des qualités médiocres, cela ſuffiroit pour nous entraîner & pour nous forcer à les aimer. Elles ménageroient nos inclinations, feroient pancher notre volonté du côté qu'il leur plairoit, & par une tyrannie ſecrete & aimable, elles s'empareroient de notre cœur & ſéduiroient notre raiſon, quelque réſiſtance & quelques efforts que nous puiſſions faire. C'eſt une puiſſance naturelle, à laquelle nous ne pouvons réſiſter ; nous en ſommes même convaincus dans la ſuite & captivés dans l'abſence. Mon Dieu ! quelle force eſt-ce-là qui nous entraîne ſi puiſ-

ſamment, & qui fait même agir nos parties amoureuſes, ſans que nous ayons le pouvoir de les arrêter? Je veux dire que nos parties naturelles, quelque impuiſſantes à l'amour, qu'elles puiſſent être, obéiſſent à cette beauté, qui nous frappant l'imagination, nous embraſe le cœur, nous échauffe le ſang, nous enflamme nos parties naturelles, & qui, par l'abondance des eſprits qui y ſont portés, les rend propres à la génération. Si *Lucilie* eût eu ces charmes, elle n'eût pas donnés à ſon mari *Lucrece* une boiſſon pour être aimée : car au lieu de lui procurer de l'amour pour elle, *Lucrece* en devint ſi fou, qu'il ſe tua de ſa propre main. *Ceſonie*, femme de l'Empereur *Caligula*, manquoit auſſi de cette beauté enchantereſſe, puiſqu'elle donna à ſon mari un breuvage, qui, au lieu de l'exciter à l'aimer, lui cauſa de la rage & de la fureur. Des boiſſons qui excitent à aimer, troublent notre tempérament, & par-là ſont oppoſés aux principes de notre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs ; au lieu que les remèdes dont nous parlons ſont naturels ; & ainſi ne ſont point ennemis des parties principales qui nous compoſent.

La complaiſance n'agit pas comme la beauté parfaite, ſes charmes ſont plus

lents, & ses attraits ne nous emportent pas avec tant de vîtesse & de précipitation. Bien qu'elle ne soit accompagnée que d'une médiocre beauté de corps, & d'un je ne sçai quoi qui est inséparable de ses mouvemens, & qui fait agir les femmes d'une maniere qui nous plaît: cependant cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la beauté. Il faut du tems pour aimer une femme complaisante. On observe ses actions, on regarde ses mouvemens, on considere son humeur, & comme elle a quelque rapport à la nôtre, nous nous laissons aisément aller à ce qui nous ressemble, & nous aimons en elle ce qui est en nous. Il n'est pas ainsi de la beauté que nous avons décrite: d'abord elle s'empare de notre raison, elle fait ployer notre volonté, & nous attire avec violence. Notre sang en est promptement ému, nos esprits fortement agités, notre imagination vivement frappée, & nos parties naturelles quelque foibles, & quelque vieilles qu'elles soient, en sont d'abord si animées, qu'elles se trouvent alors en état d'exécuter les ordres que la Nature leur a prescrits.

Mais comme la Belle & la Complaisante ont chacune des qualités particulieres nous éblouit à sa premiere vûe, & que l'autre

nous enchante après l'avoir examinée de près, les ſentimens ſe trouvent partagés ſur le choix que l'on en doit faire. Car ceux qui ne ſe prennent que par les yeux du corps, ſeront aſſurément pour la Belle, mais ceux qui ſont pris par ceux de l'ame, préféreront toujours la Complaiſante, à la Belle étant uue qualité permanente, & s'augmentant toujours à force de vieillir; les perſonnes ſages & poſées auront ſans doute plus d'eſtime pour la Complaiſante que pour la Belle, pourvû que celle-là ait quelque eſpéce de beauté. Mais ſi la belle eſt accompagnée de la complaiſance, comme nous en avons fait le portrait, qui eſt-ce qui doutera que l'on ne la doive préferer à celle qui ſera ſeulement complaiſance, & qui manquera de ce qui eſt ordinairement inſéparable de la beauté ?

Il n'y a point d'homme plus vains que ceux qui ſe laiſſent ſottement perſuader, ni de plus étourdis que ceux qui ſont les ſéveres & les ſcrupuleux.

PETRONE.

Fin du premier Volume.



